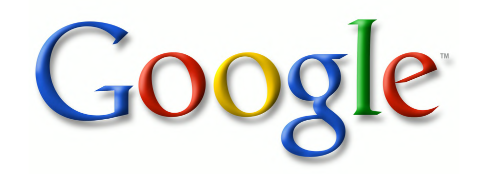
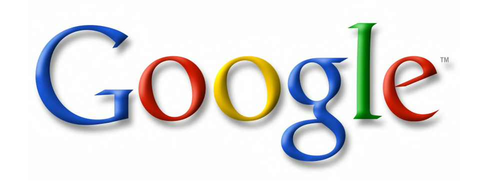
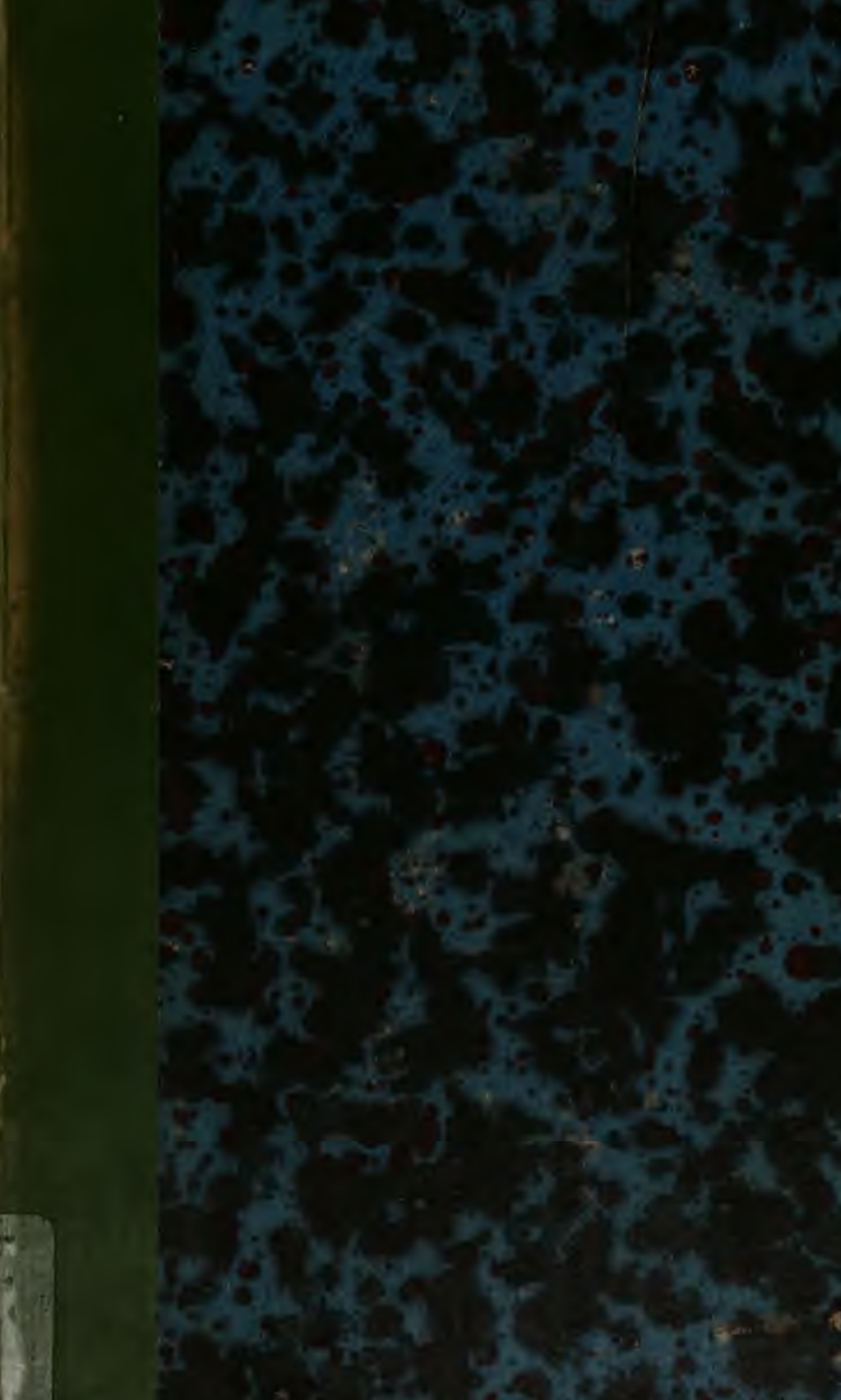
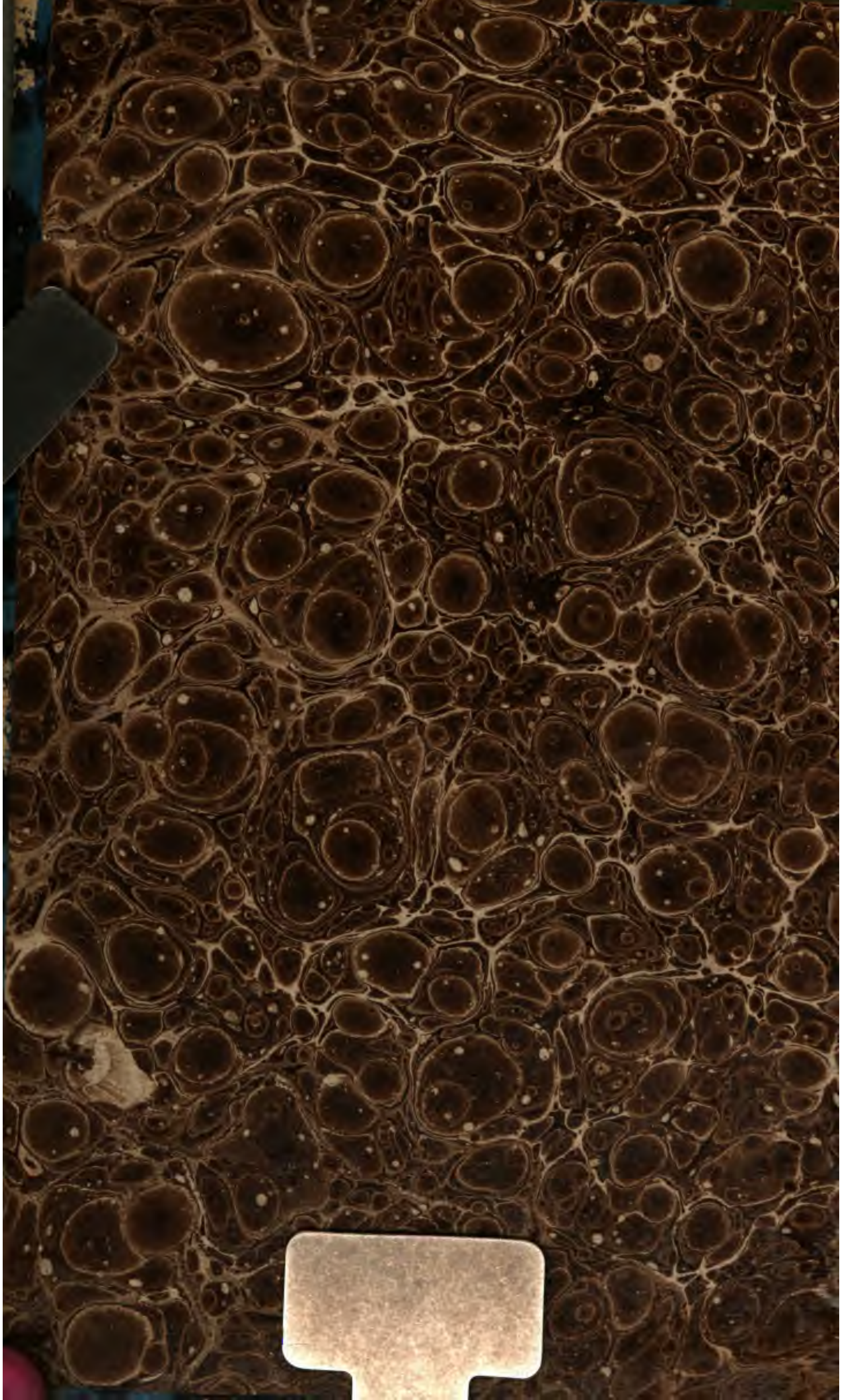
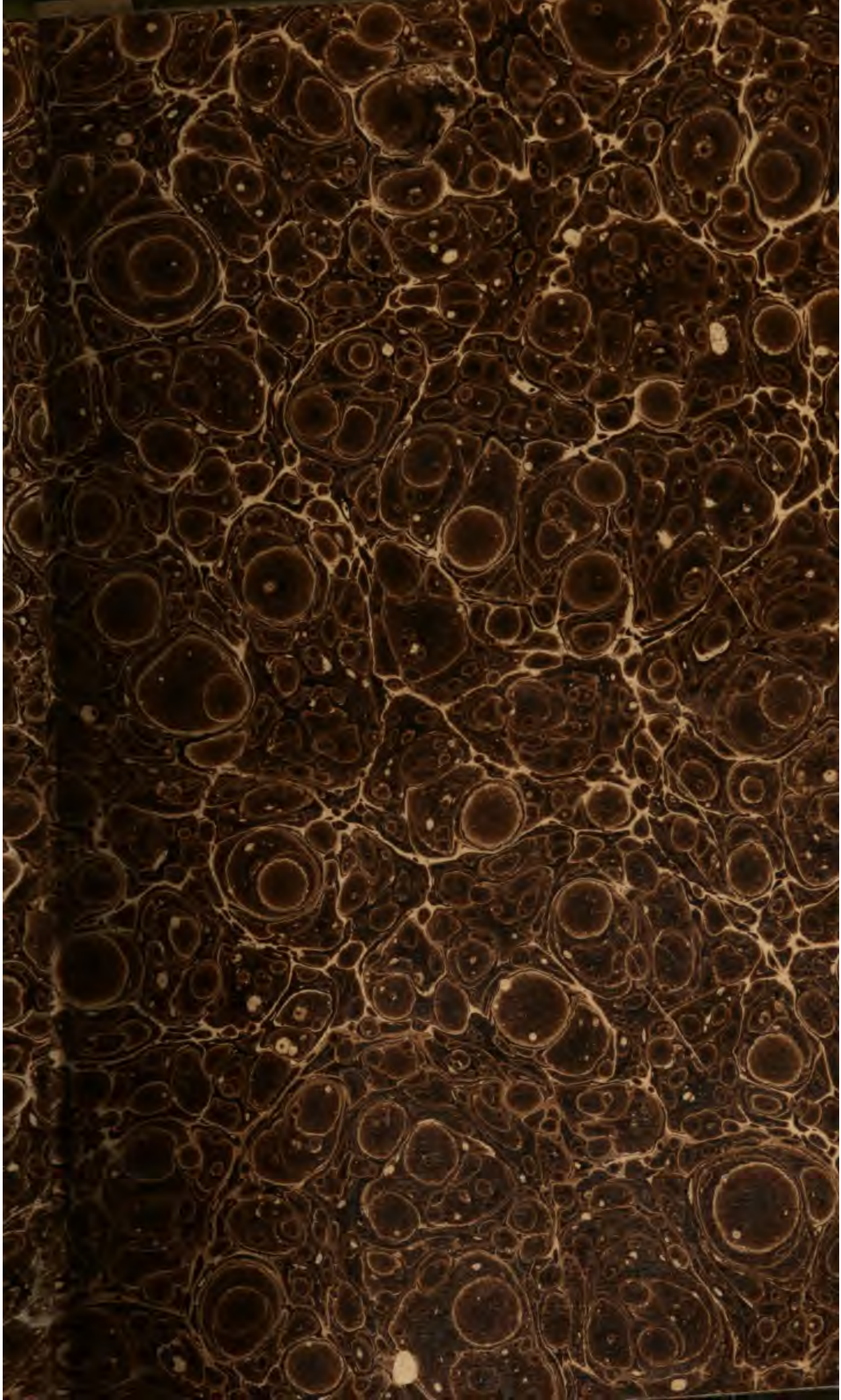










SOUVENIRS

DES

ANTILLES.

TOME PREMIER.

IMPRIMERIE DE MME HÉRISSANT LE DOUX.

SOUVENIRS
DES ANTILLES:

VOYAGE EN 1815 ET 1816, AUX ÉTATS-UNIS, ET DANS L'ARCHIPEL CARAÏBE;

APERÇU DE PHILADELPHIE ET NEW-YORCK;

Descriptions de la Trinidad, la Grenade, Saint-Vincent, Sainte-Lucie, Martinique, Guadeloupe, Marie-Galante, Saint-Christophe, Sainte-Croix et Saint-Thomas.

Era un cavallero de buenas intenciones
Y deseos; fiel a su rey, por cuyo servicio
Constantemente padecio grandes trabajos.
HERRERA, *hist. de las Ind. Occ. p.* 123, *éd.* 1615.

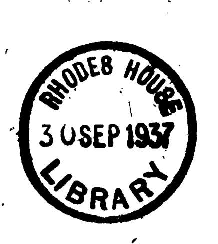
Par M....

TOME PREMIER.



PARIS,
CHEZ GIDE FILS, LIBRAIRE,
RUE SAINT-MARC, N° 20.

1818.


RHODES HOUSE
30 SEP 1937
LIBRARY

PRÉFACE.

Rédiger un journal de voyage de manière à le rendre supportable aux lecteurs, n'est pas une chose aussi facile qu'on serait peut-être tenté de le croire.

Si le voyageur a parcouru des pays très-connus, ses descriptions se présentent dépouillées du charme de la nouveauté ; s'il est en scène chez ses compatriotes, les ménagemens auxquels il est tenu, et dont il se fait un devoir, énerveront ses récits par la compression de la pensée et par l'absence de tout détail piquant.

Telle classe de lecteurs n'aime point les voyages ; telle autre ne prend intérêt qu'à l'histoire.

Les femmes, en général, ne lisent que des romans ; ou du moins elles donnent aux écrits de cette nature une prédilection très-marquée.

Etrangères à la connaissance des langues mortes, elles sont privées du charme qui s'attache aux peintures tour-à-tour piquantes et naïves, ingénieuses et sublimes, des premiers

poètes anciens; peintures que l'homme de lettres retrouve avec volupté, quand elles sont naturellement amenées par le sujet, en des circonstances analogues.

Une autre classe de lecteurs ne fait cas que des recherches scientifiques.

Ceux-là réprouvent avec infiniment de raison et de goût, les teintes sombres de la politique; et toutefois elle se fait jour en nos écrits, en dépit de nous-mêmes; semblable à cette personne acariâtre et déhontée, violant toute consigne, et pénétrant avec effronterie, dans les salons même où elle ne peut douter que sa présence ne soit nullement agréable. Virgile nous entretient de l'envahissement de son patrimoine; Horace nous parle de la guerre civile, et de ses sentimens personnels. A de tels hommes tout est permis. Leur silence est un vol fait aux générations à venir.

L'auteur ne prétend ramener qui que ce soit à ses opinions. Nul ne reconnaît mieux que lui ce principe; chacun est en droit de penser comme bon lui semble, tant qu'il n'en résulte aucun inconvénient pour la société.

Il sera facile de juger par la sécheresse des premiers détails que l'auteur, dans le principe, avait pris des notes très-succinctes, dans la seule vue de tracer sa route, de Bordeaux en Amérique. Le voyage ne commence véritablement qu'à l'entrée dans la Delaware, le 30 août 1815.

La plupart des trajets de mer que l'auteur a faits dans les parages des Antilles, ayant eu lieu sur de très-petits bateaux; ceux-là seuls qui ont connaissance de toutes les misères amoncelées sur ces frêles embarcations, pourront juger des difficultés d'y écrire, même au crayon, par les dures saccades qu'on y éprouve; par l'incroyable encombrement des hommes et des marchandises; par l'assaut continuel et les irruptions de la vague; et enfin par l'inexprimable supplice, qui seul peut-être, porte au dédain de l'anéantissement : le mal de mer!

Outre la nécessité de militer contre tant d'obstacles, l'auteur n'avait ni les moyens que donne la richesse, ni la renommée qui fait accueillir le savant, ni les talens qui le recommandent, en lui ouvrant un facile accès chez les hommes de mérite dont les connaissances

particulières et un long séjour dans le pays qu'ils habitent, peuvent livrer un précieux héritage à ceux qui auraient la bonne fortune de les fréquenter.

Armé de sa faible imagination, il a peint à la course, les mœurs, les événemens et les objets qui se sont présentés sous ses yeux. Pressé par les circonstances, à peine a-t-il eu quelques momens pour mettre en ordre et corriger la rédaction. Ses tableaux auront du moins le mérite de la fidélité. Il a dessiné d'après nature, et s'est efforcé de peindre ses nobles traits, ses couleurs enchanteresses, avec cette vérité qui la reflète dans le crystal des eaux, ou qui étonne la beauté elle-même, souriant aux gracieuses copies que lui retrace le plus pur ouvrage de l'art : *Veluti in speculum!*

SOUVENIRS
DES
ANTILLES.

Départ de Paris, le 20 mars 1815.

Le 20 mars 1815, je traversais de bonne heure la terrasse des Tuileries, en allant vers le Pont-Royal; je fus frappé, chemin faisant, de la solitude où paraissait le château, et du silence qui régnait autour de la demeure du Monarque. Ayant trouvé la grille fermée, je revenais sur mes pas, quand une personne de ma connaissance m'apprit que le Roi était parti dans la nuit, entre une et deux heures, prenant la route du Nord. A quelque distance de là, on me garantit la même nouvelle.

J'étais sans emploi : l'armée conservée intacte, fermait ses rangs à ceux qui, depuis vingt-cinq années, avaient donné tant de preuves de constance et de longanimité. Mais je m'étais présenté parmi les royalistes

dévoués, et j'avais reçu l'ordre de me rendre tel jour à Villejuif.

La position de Villejuif m'avait fait penser que l'on se proposait de tenir bon en avant de Paris; d'après l'opinion fondée, que tout dépendait de la conservation de la capitale.

Quel esprit de vertige avait donc saisi cette brave armée française, quand elle en vint à courber ses lauriers au niveau des esclaves de l'usurpateur? La haute estime due à nos militaires, me portait à penser que des guerriers comblés des faveurs de leur maître, chaque jour témoins de ses vertus, pénétrés de la religion des sermens, s'immoleraient aux pieds de ces drapeaux sans tache, reçus en face des autels, et que la fille des Rois avait ornés de ses propres mains! Vers le 18, l'ordre pour Villejuif avait été changé: le nouveau *rendez-vous* était à Saint-Denis.

Dès qu'il me fut impossible de douter du départ de Sa Majesté, je m'acheminai vers Saint-Denis, sans même passer chez moi pour prendre mes effets ou mes papiers. Paris était dans un calme profond: c'était vers sept heures

du matin; je pris le Boulevard et la rue du faubourg Saint-Denis : à l'extrémité de cette dernière, j'entendis le premier cri de *vive l'Empereur!* faiblement prononcé par un militaire se dirigeant, comme moi, vers l'extérieur.

Quelle fut ma surprise, en arrivant à la barrière Saint-Denis, d'apercevoir quinze à vingt voitures d'où s'échappait un essaim de militaires! L'air retentit aussitôt des cris mille fois vociférés : *vive Napoléon ! vive l'Empereur !* etc. etc.

> Laxat claustra Sinon illos patefactus ad auras,
> Reddit equus. VIRG. *Æn. l.* 2.

Je passai outre; à peine à cent pas, en avant de la barrière, je trouvai la route toute couverte de soldats dont les clameurs épouvantaient le paisible habitant des campagnes. Je m'approchai d'un groupe de bourgeois, et j'appris d'eux que la troupe était partout en rébellion; que l'on venait d'arrêter les équipages du duc de Berri à Saint-Denis, et qu'une extrême confusion régnait dans cette ville et aux environs.

Après avoir successivement obtenu les mêmes renseignemens de divers individus dont plusieurs venaient de Saint-Denis même, la persévérance à m'y rendre n'avait plus aucune chance d'utilité.

En butte à des milices insolemment débandées et à la populace révolutionnaire en arrêt devant les signes de la faveur royale; pris au dépourvu, à pied sur des chemins fangeux, je me voyais sans moyens de suivre la direction du Nord, et de me jeter à l'étranger sur les traces du Monarque; je n'avais d'autres papiers que ceux qui tendaient éminemment à me compromettre, dans une crise où le souvenir du 31 mars promettait tant de victimes au retour du grand instrument de désastres.

Ces considérations bien pesées, je pris à l'instant le parti de rentrer dans Paris, où je suivis directement la rue Saint-Denis, pour me rendre à la préfecture de police et demander un passe-port pour Bordeaux.

J'arrivai à la préfecture vers midi; une armée d'individus de tout rang et de tout

sexe en obstruait au loin les avenues : après beaucoup de peine et un tems infini, j'entrai dans la salle où l'on me remit le dernier passeport aux armes du Roi. Cinq heures sonnaient.

J'étais encore à jeûn : la nuit s'approchait; l'état d'extrême fatigue où je me trouvais, ne me permettait pas de songer à sortir immédiatement de la capitale, quoique je sentisse qu'il y allait de la liberté ou de la tête si j'y passais la nuit ; ce qui prouve qu'il est un terme où la résignation succède à d'inutiles efforts. Je dois ajouter que dans le plan que je m'étais tracé, ma route d'obligation étant précisément par Fontainebleau, je ne pouvais me faire illusion sur les scènes dont cette route devait être le théâtre, et sur les précautions prises à la barrière de Paris qui y répond, pour la soirée même où l'usurpateur allait faire sa lugubre entrée.

La nuit était venue tandis que j'errais solitaire dans les quartiers de Paris les plus éloignés du foyer de la population.

Qu'elle fut silencieuse et sombre cette fatale soirée du 20 mars ! Qui peut en parler plus

sciemment que moi?... A peine, en vingt minutes de tems, un misérable de la dernière lie, vociférait le cri de la rébellion. La basse classe elle-même observait un morne silence; la consternation régnait de toutes parts.

Après m'être assuré qu'il partirait une voiture à la pointe du jour pour Fontainebleau, et y avoir retenu ma place, je dus pourvoir à un abri pour la nuit; et songeant que, danger pour danger, je serais peut-être moins exposé à être trahi chez moi, je pris la résolution d'y rentrer jusqu'au lendemain.

Buonaparte venait de se glisser dans Paris, vers les huit heures du soir, échappant, sous les ombres, aux malédictions de l'immense majorité des habitans.

Rendu à mon hôtel, je ne fus point exempt d'anxiétés durant la nuit: chaque fois que l'on frappait à la porte-cochère, ce nocturne tintamare retentissant jusqu'à la couche d'épines où je hâtais de tous mes vœux le retour des premiers rayons de lumière, je m'attendais à quelque évènement sinistre:

O nox quàm longa es opus debentibus!

A la pointe du jour, je sortis avec des papiers que je dus confier, à tout hasard, à un individu que je chargeai de les déposer chez une personne indiquée.

En traversant le Carrousel, je vis des troupes qui y avaient bivouaqué ; le drapeau révolutionnaire flottait insolemment sur le dôme des Tuileries; la foule se pressait en face d'un imprimé placardé, rappelant dans un style usé d'insignes défaites, attribuées à l'incapacité d'un Maréchal, tandis que le signataire mentionnait avec son emphase charlatanique, et *Marengo,* et autres victoires si exclusivement et si notoirement dues à ses hautes conceptions et à son indomptable courage ! ! !...

Risum teneatis amici !

Parvenu rue Dauphine, à l'hôtel des voitures de Fontainebleau, le départ n'ayant pas lieu encore, je fus déjeûner au café *Conti* : les gazettes y arrivèrent peu après; empressé de les lire, j'y trouvai, en contraste frappant, des principes énoncés la veille dans ces mêmes feuilles, des opinions diamétralement contraires, exprimées avec ce pathos incendiaire,

ces lieux communs, et ce *non-sense* qui distinguent les plumes trempées dans le fiel démocratique.

Je souris de pitié; l'instant d'après je quittai l'enceinte corrompue, dans la plus intime conviction que cette scandaleuse scène aurait fin sous trois mois. L'évènement a prouvé que j'avais raison.

Adhùc nonaginta dies !

Neque aliud civili amicitià paratum, quàm vulnera, fugas, luctus; exulem eum et extorrem, recipientibus oneri! (TACIT. *Hist.* v. 24)

Hors de la capitale, près de la barrière où aboutit la route de Fontainebleau, nous aperçûmes à petite distance sur la droite, des troupes du corps d'armée de Paris, moins pesamment chargées de leurs armures, que des bienfaits du Monarque trahi, et de l'épouvantable fardeau d'un parjure, noirement consommé dans les ténèbres de la précédente nuit!

Il n'y avait pas encore douze heures que Buonaparte avait souillé de sa présence cette même route par laquelle nous nous acheminous

nions! Instruit avec une extrême célérité du départ du prince dont le frère martyr l'avait (de préférence à des millions de français) généreusement éduqué, placé, pensionné, il s'avança de Fontainebleau dans la journée du 20 mars, accordant son entrée maudite avec les ombres nocturnes, dignes acolytes de tentatives ridiculement impies, et dont l'usurpateur ne soupçonnait pas qu'il n'était que le vil instrument.

Nox atra nubibus ; — Sœva ac deformis totà urbe facies. — Horror animum subit quoties recordor feralem introitum. TACIT.

A quelques milles en avant, nous vîmes les premiers aventuriers, acteurs de cette levée de boucliers dont les plaines de Waterloo attendaient le sanglant dénouement.

Quelques anciens soldats de la garde, soi-disant impériale, s'avançaient un à un, par les sentiers latéraux du grand chemin, suivis de paysans portant leurs fusils et leur bagage. Un peu plus loin, parurent de faibles détachemens de trente à quarante hommes; puis quelques groupes de cavaliers; puis deux ou trois

pièces de campagne; enfin, le rassemblement le plus nombreux de ces bandes follement criminelles, ne montait pas à plus de trois cents hommes! Victimes égarées, qu'un seul régiment eût dispersées en un clin-d'œil, si la sévérité du destin n'eût promis tant de sang aux sillons de la terre étrangère!

Le 22, je me rendis, par la traverse de Fontainebleau, à Orléans, où, à mon agréable surprise, je vis encore quelques lis clairsemés, et des croix de Saint-Louis sur les cœurs de quelques preux.

Cependant, le feu couvant sous la cendre, annonçait une imminente explosion: les soldats et cavaliers ne portaient point encore le signe de la rébellion; mais, ostensiblement coupables, ils avaient abjuré déjà la cocarde royale, n'attendant que l'heure de vomir avec fracas une lave péniblement comprimée.

Miles minaci silencio.

La nuit ayant couvert d'un voile épais les sinistres complots des troupes parjures, les meneurs, à la tête desquels brillaient incendiairement les cuirassiers, enfoncèrent la porte

de Paris, où depuis deux jours, s'était présenté le général revêtu de pouvoirs insurrectionnels!

Le Maréchal Saint-Cyr commandant à Orléans, avait, jusqu'à ce moment, réussi à contenir la troupe, et à protéger la ville contre l'inondation du virus découlant à grands flots de la source démocratique; forcé de céder enfin aux déréglemens d'une foule enivrée, il dut abandonner Orléans, en attendant le noble prix de son éclatante loyauté.

En juste tribut d'éloges rendu à des hommes de mérite, je n'omettrai point que, parmi les officiers des cuirassiers, il s'en trouva qui luttèrent vaillamment contre leurs propres soldats, et que des blessures qu'on envie contraignirent à se désister de leurs glorieux efforts.

Quùm repentè, novo auxilio, fortuna pugnæ mutatur.... eques prorupit... TACIT.

Les portes d'Orléans furent ouvertes : j'en partis à l'instant (vers le 25 mars) pour me rendre à Blois, où l'on attendait le renfort d'un bataillon pour se mettre à la hauteur des grands coups frappés dans la capitale.

Comme j'arrivais à Blois, un bataillon venu du midi donnait la secousse révolutionnaire en ville, grossi de mécontens. Quelques gendarmes avaient formé un attroupement en face d'une proclamation affichée près de la promenade : on la lisait à haute voix ; je passais près de ce groupe à l'instant où la lecture s'achevait. Une femme du peuple, en se retirant après avoir entendu de pompeux éloges de Buonaparte, s'écria, lançant un regard sévère sur les gendarmes : « *Il ne me rendra pas mes sept enfans, le* « *monstre qui les a dévorés!...* »

J'entrai dans un café que je trouvai plein de militaires discourant à l'instar de Séïdes. Les propos dont ils s'entretenaient, étaient de nature à faire plaindre leur simplicité, si la bonne foi les eût dictés ; à soulever, si l'esprit de parti les inventait dans sa frénésie.

Une dame de mon pays, disait l'un d'eux, s'est présentée pour rendre visite à l'ancien seigneur de son canton : comme elle se tenait debout devant ce seigneur et sa femme ;

— « C'est à genoux, dit cet orgueilleux noble, en apostrophant la dame, que vous devez paraître devant mon épouse et moi!... » Le reste à la hauteur de cette spirituelle invention. Je crus toutefois apercevoir une certaine harmonie entre ces discours, et des N N outrées contre l'habit-veste de l'énergumène soldat.

J'étais recommandé à Blois à une aimable dame dont les politesses et les égards me dédommagèrent grandement de l'ennui de ces scènes dégoûtantes. Puisse-t-elle jeter les yeux sur cette faible marque de mon souvenir reconnaissant!

En quittant Blois, je me dirigeai par la traverse sur Ponlevoye, et de là au château de La C., chez mon camarade le comte de...., d'où je gagnai Montrichard, pour aller demander l'hospitalité à un ancien compagnon d'armes demeurant au village de C...., près du Cher. Ce brave homme et ses aimables fils m'accueillirent avec la plus franche cordialité.

Les parades de 1789 renaissaient succes-

sivement dans les campagnes, à mesure que les circonstances permettaient de leur donner un libre cours.

Vers le 30 mars, au moment où j'entrais à Tours, un échafaudage placé au sommet de l'hôtel-de-ville, soutenait des Vandales frappant à coups redoublés sur l'inscription latine : *sustentant Lilia turres*. La ville était néanmoins assez tranquille.

Je continuai route par la diligence jusqu'à Poitiers, où j'appris que les troupes de *Clauzel*, placées près de la rive droite de la Garonne, en face de Bordeaux, interceptaient les courriers et empêchaient toute communication avec cette ville, ce qui détermina mon voyage à La Rochelle.

Avant de quitter Poitiers, je fis une visite à madame la marquise de M.... Je la trouvai seule, assise sous un berceau dans son jardin. En voyant cette dame sexagénaire, je fus frappé de la beauté de ses traits, du calme de sa pensée, de la sérénité de ses regards, et de la noblesse de son maintien. Le

jour était remarquablement beau : c'était à la brillante époque de l'année où la nature rayonnante d'espoir, exhale dans les airs ses plus suaves émanations ; la primevère a déjà devancé la riante famille ; les fleurs vont succéder aux fleurs. Que de souvenirs, que de pensées devaient assaillir la marquise de M...., dans la situation où je venais de la surprendre, seule et dans la méditation, paraissant avoir oublié le monde où son esprit, sa naissance et sa beauté avaient dû la faire dominer si long-tems.

Madame de M.... me combla de politesses, et me pressa de venir la voir à son château, près de C.... ; mais, à mon grand regret, les circonstances étaient loin de favoriser un tel projet ; la marquise elle-même était dans les plus vives inquiétudes relativement à son fils, qui se trouvait à Paris lors des derniers évènemens. Je pris congé d'elle, pénétré de toutes ses politesses, plein d'admiration de sa force d'ame, mais atteint d'une certaine dose de mélancolie et de rancune contre la nature qui détruit en si peu de tems, et si impi-

toyablement toute la magie de ses plus étonnantes créations !

> **Non semper idem floribus est honor**
> **Vernis.** **Horat. *od.* 8, *l.* 2.**

Partout où je m'arrêtais sur ma route, j'avais lieu de me croire encore à l'époque de 1789 : l'hydre de la révolution levait de nouveau ses têtes innombrables ; c'était le même fanatisme, mêmes plaintes contre le clergé, inextinguible jalousie contre les nobles, ardente soif de licence et de désordre.

> **Quippè in turbas et discordias, pessimo cuique plurima vis.** **Tacit.**

Nous arrivâmes à La Rochelle, où l'on s'était permis un moment, par mesure de sûreté, d'attenter à la liberté des citoyens, d'arrêter et d'emprisonner les voyageurs munis de passe-ports ! L'esprit public était fortement gangrené dans cette ville. Les maisons de rassemblement fourmillaient d'individus, bouche béante ; en face le convulsionnaire, haut perché, déclamant les papiers de Paris.

Si l'on joint à ces inconvéniens ceux d'une ville fermée de fortifications, d'un commerce

éteint, et dont le port pendant la basse mer n'offre à la vue que des fanges malsaines, on aura quelque idée du tableau que présentait alors la ville de La Rochelle.

J'appris à mon auberge que le fils de la marquise de M...., arrivé de Paris la veille, était parti en toute hâte. Ce même jour on vendit, à peu de distance de la ville, une superbe calèche et douze chevaux de race d'un très-haut prix, pour la chétive somme de 1600 francs. Ils appartenaient à S. A. S. Mgr le duc de Bourbon; ce prince s'était embarqué à Paimbeuf; et plusieurs officiers de sa suite, forcés de traverser la Vendée pour prendre un esquif à Marans, y avaient conduit ces équipages, dont ils se défirent précipitamment au premier dénier qui fut offert.

Je fus voir, en avant du port de La Rochelle, cette jetée due au génie de Richelieu, lors du siége de cette ville en 1627. Un certain charme naissait pour moi du souvenir d'un de mes pères qui assistait à ce siége en qualité de premier capitaine du régiment d'Auvergne, alors nouvellement créé. L'État mili-

taire de 1627, qui donne le tableau des officiers de ce corps, a cela de remarquable, qu'il est le plus ancien connu. Ces idées rappellaient orgueilleusement à ma mémoire celui dont on admire la vaillante contenance, comme premier chef présent, du même *Auvergne sans tache*, lorsqu'à la tête de son régiment, il accourt à la voix de l'immortel d'Assas, qui vient de prononcer si glorieusement : « *Auvergne, faites feu, ce sont les* » *ennemis.* »

Le courrier de la Gironde arriva enfin à La Rochelle, et l'on apprit que Madame la duchesse d'Angoulême s'étant embarquée le 2 avril à Pauliac, Clausel était maître de Bordeaux, où l'entrée ne souffrait plus de difficultés. Je pris aussitôt la diligence jusqu'à Blaye; et là un bateau, sur lequel j'arrivai à Bordeaux vers le 8 avril.

A peine rendu dans cette ville, déterminé à m'expatrier de nouveau, je fis la demande d'un passe-port pour l'étranger : après avoir circulé de bureaux en bureaux, d'autorités en autorités, adressé mon mémoire, trouvé

des répondans domiciliés, passé par la filière des bienfaits de la liberté, je me rendais enfin, au jour convenu, près du commis en chef qui devait me délivrer le passe-port, après un long mois de courses, de vexations, et de pénibles attentes; lorsqu'au moment où il prenait des papiers parmi lesquels je supposais celui qui m'intéressait, il me montre un ordre reçu à l'instant même, pour retirer aux autorités de Bordeaux le droit de délivrer des passe-ports à l'étranger. Mais, ajouta-t-il avec beaucoup de sang froid, il suffira d'un nouveau mémoire pour le ministre de la police; on le fera parvenir à Paris; et si vous voulez prendre la peine de repasser dans un mois ou cinq semaines, il n'y a pas de doute que nous aurons alors l'agrément de Son Excellence. On sentira mieux que je ne pourrais l'exprimer, tout ce que je dus éprouver de poignant en cette circonstance. Mon séjour devint forcément prolongé à Bordeaux jusqu'à l'époque où l'on y fut instruit du résultat de la bataille de Waterloo le 18 juin, lorsque les chefs d'insurrection laissèrent

pencher de nouveau, leurs fronts stygmatisés par la foudre, au moment où le lis altier relevait fièrement sa tige royale, plus imposante encore après les assauts de la tempête.

La crise tendait à sa fin : certains de leur triomphe, les bordelais montrèrent une patience à toute épreuve. Parmi les troupes de Clausel, celles à cheval (en dépit de leurs chefs, sans aucun doute), se permirent en vain toutes sortes de désordres. Le sabre nu, sur la place de la comédie et dans les divers quartiers de la ville, elles insultèrent en vain de paisibles habitans pour les exaspérer, les exciter à la vengeance; il était trop évident que ces corps gangrénés allaient s'anéantir par une dissolution soudaine, pour se commettre follement, sans armes, sans utilité, au fer d'une masse d'hommes qui ne méritait plus le titre de troupe réglée, puisqu'elle foulait aux pieds la discipline militaire, et provoquait criminellement ceux même que son premier devoir était de respecter et protéger. Les choses se trouvaient à cet excès de bouleversement, les boutiques fermées, le peuple n'osant circuler

dans les rues, la troupe variant de minute en minute, ses vociférations : vive l'Empereur! vive Napoléon II! vive la République! etc. etc. etc. Nulle autorité n'osait agir; lorsque mon vaisseau devant mettre à la voile, je fus trouver le Préfet qui, ne se croyant plus en fonctions, se refusait, de prime-abord, à signer mon permis d'embarquement. Sur mes vives représentations, il se décida enfin le 8 juillet, et je me disposai à joindre mon navire le lendemain matin.

Embarquement à Bordeaux.

Le dimanche 9 juillet 1815 : embarqué pour Philadelphie sur le navire *the* ..... mouillé près du Bec-d'Ambez.

Le 11 : jeté l'ancre devant Pauliac.

Le 13 : idem, près de Royan.

Ce même jour, nous vîmes entrer cinq bâtimens anglais, dont deux frégates, le *Pactolus* et le ....., deux transports et un brick de guerre.

Le 14, visité devant Royan, par la frégate anglaise le *Pactolus*, en recherche de Buonaparte.

Le pavillon blanc arboré l'après-midi, au fort de Royan et dans la ville.

Le fort de Graves avait fait feu, la veille, sur les frégates anglaises, hors de portée.

Le 15 juillet : à deux heures après-midi, perdu de vue la tour de Cordouan.

Source de forfaits inouis,
Le dévorateur de la France,
L'usurpateur du trône de Louis,
Montait ce même jour, à bord des ennemis
Dont il implorait la clémence :
Humble tyran, soldat sans nerf,
Premier des fléaux de la terre ;
Il eut dans ses plaisirs la soif de la panthère,
Au champ d'honneur, l'agilité du cerf.

Le 16 juillet : visité par la frégate anglaise, le *Liffey* de 44 canons. — Recherche de Buonaparte pendant quatre heures. Je montai à bord du *Liffey*, où je trouvai les officiers en ligne sur le gaillard d'arrière ; ils me questionnèrent beaucoup au sujet de l'usurpateur. Nous ignorions son embarquement depuis vingt-quatre heures ; et comme ils me parlaient d'aller établir leur blocus devant Arcachon, c'est à Rochefort, leur dis-je, que ce

misérable s'est sauvé : vous ne trouverez en lui qu'un être stupide et pusillanime. *Stupid!* répétèrent successivement les Anglais, comme par répercussion électrique.

On me remit un exemplaire français de la gazette de Londres, contenant la relation officielle de la bataille de Waterloo, et je pris congé. Nous étions alors par 44^d 40^m de latitude nord; et 2^d 18^m de longitude ouest du méridien de Londres.

Le 17 juillet : latitude, 44^d 24^m nord; longitude, 4^d 12^m ouest du m. de L.

Le 18 juillet : visité par la frégate anglaise le *Glasgow*, capitaine Duncan. Recherche de Buonaparte. Latitude, 44^d 44^m nord; longitude, 4^d 12^m ouest du m. de L.

19 juillet : latitude nord, 44^d 40^m longitude, 5^d 54^m ouest du m. de L.

20 juillet : visité par la frégate anglaise le *Scamander*. La frégate, après nous avoir quittés, revient sur nous; tire un coup de canon, et renouvelle sa visite, en recherche de Buonaparte. Latitude nord, 44^d 16^m, longitude, 8^d 30^m ouest du m. de L.

21 juillet : latitude nord, 44^{d} 24^{m}, longitude, 9^{d} 19^{m} ouest du m. de L.

22 juillet : latitude nord, 44^{d} 38^{m}, longitude, 10^{d} 15^{m} ouest du m. de L.

23 juillet : latitude nord, 45^{d} 0^{m}, longitude, 13^{d} 0^{m} ouest du m. de L.

24 juillet : parlé à un brik allant de Ténériffe à Liverpool ; latitude nord, 44^{d} 3^{m}, longitude, 14^{d} 44^{m} ouest du m. de L.

25 juillet : latitude nord, 44^{d} 43^{m}, longitude, 16^{d} 53^{m} ouest du m. de L.

26 Juillet : latitude nord, 44^{d} 45^{m}, longitude, 17^{d} 28^{m} ouest du m. de L.

27 juillet : latitude nord, 45^{d} 0^{m} ; longitude, 19^{d} 20^{m} ouest du m. de L.

28 juillet : grosse mer ; latitude nord, 45^{d} 14^{m}, longitude, 22^{d} 9^{m} ouest du m. de L.

29 juillet : grosse mer ; latitude nord, 45^{d} 5^{m}, longitude, 25^{d} 35^{m} ouest du m. de L.

30 juillet : beau tems ; latitude nord, 45^{d} 18^{m}, longitude, 26^{d} 18^{m} ouest du m. de L.

31 juillet : latitude nord, 45^{d} 57^{m}, longitude, 27^{d} 23^{m} ouest de m. de L.

Le 1er août : forte brise, grosse mer, grains,

brume; point de hauteur; longitude, 29^{d} 33^{m} ouest du m. de L.

2 août : pluie et brume épaisse ; latitude nord, 46^{d} 58^{m}, longitude, 31^{d} 8^{m} ouest du m. de L.

3 août : brume épaisse ; latitude nord, 45^{d} 15^{m}, longitude, 32^{d} 0^{m} ouest du m. de L.

4 août : latitude nord, 44^{d} 38^{m}; longitude, 33^{d} 58^{m} ouest du m. de L.

5 août : calme ; deux navires en vue, courant à l'ouest ; latitude nord, 44^{d} 36^{m}; longitude, 35^{d} 5^{m} ouest du m. de L.

6 août : tems clair ; forte mer ; latitude nord, 44^{d} 50^{m}, longitude, 37^{d} 5^{m} ouest du m. de L.

7 août : forte brise ; grains et grosse mer ; point de hauteur; longitude, 39^{d} 42^{m} ouest du m. de L.

8 août : vent violent ; grosse mer ; brume épaisse ; point de hauteur ; longitude, 41^{d} 40^{m} ouest du m. de L.

9 août : forte brise ; grains fréquens ; reconnu dans le nord-nord-ouest, à cinq milles de distance, à hauteur du *Bonnet-Flamand*,

une île de glace, de prodigieuse élévation; la brume survenant nous empêche de la reconnaître de plus près. Dirigé au sud immédiatement, pour éviter les glaces. Très-forte mer; latitude nord, 47^d 18^m; longitude, 41^d 56^m ouest du m. de L.

10 août : calme; brume épaisse; grains fréquens; latitude nord, 46^d 33^m, longitude, 41^d 29^m ouest du m. de L.

11 août : vent frais; brume épaise; latitude nord, 45^d 18^m, longitude, 42^d 29^m ouest du m. de L.

12 août : vent frais; deux voiles en vue; latitude nord, 44^d 12^m; longitude, 44^d 30^m ouest du m. de L.

13 août : petite brise; tems clair; vu un *schooner* au nord-ouest; latitude nord, 43^d 20^m; longitude, 47^d 18^m ouest du m. de L.

14 août : point de hauteur; longitude, 49^d 0^m ouest du m. de L.

15 août : vent frais; grosse mer; tems de brume; point de hauteur; longitude, 51^d 29^m ouest du m. de L.

16 août : vent frais; rencontré en latitude,

40^d 50^m nord ; longitude, 52^d 30^m, le trois mâts américain, *the Oliver Elisworth*, de New-York) parti du Hâvre-de-Grâce vers le 15 juillet.

Nous avons dépassé le banc de *Terre-Neuve*, et nous sommes sur le *Gulf-Stream*, ou grand courant de l'ouest à l'est.

17 août : tems clair ; latitude nord, 40^d 46^m ; longitude, 54^d 3^m ouest du m. de L.

18 août : vent faible ; grains ; latitude nord, 40^d 17^m; longitude, 57^d 10^m ouest du m. de L.

19 août : par 40^d de latitude nord, et 60^d de longitude ouest du m. de L., rencontré le trois mâts, *Packet-York*, parti de la Nouvelle-Orléans depuis vingt-huit jours, déstiné pour le Hâvre-de-Grâce. Bonne brise du sud-est, beau tems ; le navire filant cinq à six nœuds. Les sataniques ou hirondelles de mer nous suivent avec constance.

Ce même jour, vu passer à toucher le bord, plusieurs boucauts de tabac flottans ; une malle, un petit mât lié avec un autre ; à quelque distance, un canot brisé, où il semblait que l'on distinguait des hommes et une im-

mensité de débris sur tous les points de l'horizon. Nous n'avions point de canot à bord. On n'a pu s'emparer des objets à portée.

Nota. Les vents tiennent peu dans cette saison ; elle ne paraît pas avantageuse pour prendre la route du nord, en allant de France en Amérique ; on s'expose à tous les inconvéniens que nous avons rencontrés ; les glaces, les calmes et les vents d'ouest et de sud-ouest, au lieu des vents de nord que l'on y vient chercher, je préférerais la route du sud.

20 août : beau tems; les vents à l'ouest-sud-ouest, le cap au nord-nord-ouest ; latitude observée, 39^{d} 30^{m} nord, longitude, 62^{d} 30^{m} ouest du m. de L.

Le 21 août : latitude, 39^{d} et demi nord, longitude, 64^{d} m. de L. Rencontré le trois mâts le *Marengo*, de la Nouvelle-Orléans, en mer depuis vingt-deux jours, capitaine *David Williams*, allant à Bordeaux.

J'ai lu dans le *Practical Navigator* (*by Nathaniel Bowditch*) la confirmation de ce que j'avais pensé.

Après avoir observé que l'eau est plus chaude

que l'air dans le *Gulf-Stream* ou Grand Courant, et qu'en le quittant pour s'approcher de terre, elle est de 6 ou 8 degrés plus froide que dans le courant, et de 6 ou 8 degrés plus froide encore lorsqu'on est dans les parages où l'on trouve le fond, il ajoute : « Les vaisseaux » allant d'Europe en Amérique par le passage » du nord, devraient se tenir un peu au nord » du *Gulf-Stream*, où probablement ils se- » raient aidés par un contre-courant, comme » l'a observé le commodore *Truxton*.

» Un vaisseau allant des Etats-Unis en Eu- » rope abrégera son voyage en navigant dans » le golfe.

» Le *Gulf-Stream* va dans une direction » nord-est le long de la côte américaine, du » cap de la *Floride* vers l'*Ile-des-Sables*.

» La largeur du courant est de quarante à » cinquante milles, et s'accroît vers le nord, » ayant 5 ou 6 degrés d'étendue nord et sud » au méridien du banc de *Terre-Neuve*, d'où » il s'étend, en changeant sa direction vers le » sud-est, jusques vers le méridien des *Açores* » occidentales, 32 ou 33 degrés méridien de » Londres.

» La vitesse varie depuis un jusqu'à trois » nœuds par heure, étant plus forte entre la » Floride et les îles de Bahama, et décrois- » sant graduellement en passant au nord.

» Elle est grandement influencée par les » vents et dans sa direction (the set) et dans » sa vîtesse (its drift). »

Dans la nuit du 21 au 22, beaucoup de grains et de bourrasques; ce qui arrive fréquemment sur le méridien et à portée des Bermudes.

Le 22 août : à midi, calme plat; latitude, 39^{d} 14^{m}, longitude, 64^{d} du m. de L. : beaucoup de dorades. A cinq heures vu un brick dans le nord-ouest, se dirigeant vers l'ouest.

A huit heures, apparence d'orage dans le sud, brise légère; beau tems, succession de vent et de calme dans la nuit.

Le 23 août : beau tems; jolie brise du nord-ouest, cap en route, à l'ouest-sud-ouest; des souffleurs passent près du navire, en s'élevant au-dessus de l'eau. Des bonites paraissent également. Latitude, 39^{d} 9^{m} nord; longitude, 65^{d} et demi m. de L. Quelques oiseaux dits

croiseurs, et toujours quantité de sataniques. La mer d'un beau bleu.

Le 24 : beau tems jusqu'à midi. Trois navires en vue; latitude nord, 38d 36m; longitude, 67d; à midi, forte brise du sud-ouest; tems de brume et grains. Vu une hirondelle de terre qui s'est reposée sur l'arrière du vaisseau. De midi à quatre heures, le vaisseau filant sept nœuds en bonne route. On a pris l'hirondelle dans la chambre des passagers; elle pouvait avoir trois semaines; elle était perdue de fatigue : ni le bruit ni la lumière ne lui ont fait quitter l'endroit où elle s'est posée, quoique libre de s'en aller. Elle y a passé toute la nuit, et n'est partie qu'au jour.

Le 25 août, (jour de Saint-Louis) latitude 39d 6m nord; longitude, 68d m. de L. Vent de bout, soufflant de l'ouest; forte brise; tems couvert; le vaisseau courant au plus près, la bordée du sud-quart-sud-ouest; à quatre heures et demie, *p. m.*, vu un débri de navire; à cinq heures un vaisseau en avant dans l'ouest.

Vu un oiseau de terre.

Le 26 août : latitude, 38d 17m nord, lon-

gitude, 68d et demie, calme plat; grand nombre de limons ou mollusques ont annoncé le calme dès le matin. L'eau de la mer singulièrement trouble et grasse; beaucoup d'herbages flottans; une galère ou *frégate portugaise*, prise en vie à bord; ressemble à un limaçon sans coque, et à une tortue dont l'écaille ne serait pas consolidée; sa voile élevée en forme de casque, museau rougeâtre, bouche visible; on ne lui voit point les yeux: ceux qui l'ont touchée ont été comme brûlés par le contact.

Vu un requin d'environ sept à huit pieds; trois pilotes énormes pour l'espèce, l'accompagnaient, suivis d'une douzaine très-petits, et d'autres de moyenne grandeur. Il n'a pas voulu mordre à l'hameçon quoiqu'il ait mangé des morceaux de chair sans être attachés.

Le dimanche 27 août: latitude, 38d 10m; longitude, 69d, calme plat. Une quantité prodigieuse de dorades ou dauphins, ventre verdâtre, queue fourchue et dorée; le dos couleur d'or; vingt-sept d'entr'eux pris dans une demi-heure, très-bons à manger. Requin deux fois pris, et deux fois manqué; ce dernier n'avait

avec lui que huit petits pilotes. La mer sale et grasse par le frai de baleine; quantité de limons bleu et or, formés en bourses de jetons festonnées; sataniques et oiseaux de terre, mais fort peu.

Lundi 28 août : latitude, 38^d 13^m nord; longitude, 70^d 30^m; jolie brise du nord-est, hors du *Gulf-Stream ;* l'eau froide, beau ciel, tems superbe, presque plus de sataniques, quatre navires en vue; forte houle. Le vaisseau file quatre nœuds, le cap à l'ouest quart-nord-ouest, toutes voiles dehors; plus de poissons, point d'herbes.

Mardi 29 : à minuit un quart, trouvé le fond par vingt brasses; fond de sable. Le matin, beau tems, belle brise de nord-est, plusieurs vaisseaux en vue : reconnu deux goëllettes, deux bateaux pilotes, et la frégate anglaise l'*Acbar* (construite à Bombay, capitaine B.), venant des Antilles. Le vaisseau visité par elle. A neuf heures et demie, un brick de guerre anglais passe près de nous. Après la visite de la frégate anglaise, le pilote américain monte à bord. A dix heures on voit la terre : c'est le

cap *Henlopen*, au sud de l'entrée de la *Deleware*. Vue du *Light-house* à cette même pointe. Vu les brisans à cinq lieues nord de l'entrée de la *Delaware*. La mer changée de couleur. L'eau est verte. A huit heures du matin, sondé par dix-sept brasses. La sonde se trouve à un degré au large; on a trente ou trente-deux brasses.

La houle est excessivement forte : le pilote dit qu'on n'en a pas vu de pareille depuis quarante ans. A midi, nous courons vers l'entrée de la Delaware, le Light-house restant au nord-ouest-quart-ouest; distance, deux lieues et demie; latitude nord, 38[d] 56[m], longitude, 73 du m. de L.

A neuf heures, jeté l'ancre à cinquante milles au-dessus de Light-house. En entrant dans la Delaware, la province de *New-Jersey* est à main droite, celle de Delaware à gauche; toutes deux offrent un aspect riant et pittoresque, et des bords couverts de bois.

Le mercredi, 30 août, à 4 heures, après minuit, levé l'ancre; vent de bout, pour remonter; passé devant le port de Penn, où dé-

barqua le fameux Penn en 1682. Les rivages présentent de charmans points de vue; verdure jusqu'aux bords de la baie ou rivière; quantité de maisons isolées, au milieu des bois, terminent la perspective. A 8 heures, nous voyons Newcastle, petite ville sur la droite de la rivière, à l'endroit où elle perd sa grande largeur, et tourne en se dirigeant au nord-est, vers Philadelphie.

La rivière est couverte de bâtimens de toute grandeur. L'activité qui y règne est prodigieuse: on aperçoit plus de cinquante voiles à-la-fois. Le coup-d'œil en est ravissant. L'avantage que donne le papier de banque en circulation, facilite grandement les affaires de commerce, et ce mouvement de navigation. A neuf heures et demie, mouillé entre Wellmington et Chester. La colline qui borde la Delaware sur sa droite, est, dans cet intervalle, de la plus grande beauté: beaucoup de bouquets de bois entremêlés de champs de maïs, de petites maisons, d'enclos, vergers, etc.; c'est le site le plus riant qu'offre la Delaware.

Le jeudi 31 août: impossibilité de lever

l'ancre. Coup de vent violent, du nord-nord-est : le vaisseau dérape; on jette une seconde ancre. A une heure après midi, nous voyons passer le *Steam-Boat*, qui va sans voiles, contre vent et marée, et contre la lame la plus dure, à raison de deux lieues par heure. Il va par le moyen de la vapeur, donnant le mouvement à deux roues de très-grand diamètre, placées de chaque côté, en avant du centre du bateau; il mesure cent cinquante pieds de quille, et n'a qu'un seul mât dont on se sert lorsque le vent le permet. On y est grandement à l'aise; il peut contenir trois cents passagers. La nourriture y est telle qu'on peut l'avoir à terre. Il y a une chambre vaste et élégante, et des logemens commodes. L'on peut à volonté, placer une grande tente sur le pont, pour se mettre à l'abri du soleil.

A 5 heures après midi, marée montante; on lève l'ancre pour gagner le lazareth, où se fait la quarantaine, et où l'on s'assure de la santé des passagers et de l'équipage. S'il n'y a point de malades, la quarantaine n'a pas lieu, et l'on se rend sans difficulté à Philadelphie,

qui n'est qu'à cinq lieues plus loin, au confluent du Schuylkill et de la Delaware.

A 9 heures du soir, mouillé devant le lazareth, à quinze milles au-dessous de Philadelphie.

Le premier septembre 1815, à 7 heures du matin, visite du médecin du lazareth.

A 8 heures et demie, levé l'ancre. Le lazareth est situé sur la rive droite, en face d'une île couverte dans les hautes marées. Les vaisseaux venant d'autres pays que de l'Europe, y font quarantaine pendant quatre jours seulement, s'il n'y a point de malades à bord.

A six milles au-dessus, même côté, l'on voit le fort *Mifflin*, bâti en pierres, et en briques, dans la partie supérieure ; il contient une grande quantité de canons de fort calibre, en deux batteries, dont une à fleur d'eau. Au milieu de la rivière, la surface de l'eau indique l'endroit où un 74 anglais fut coulé à boulets rouges dans la guerre de l'indépendance.

Un nouveau fort en bois, sur pilotis, est construit au milieu de la rivière, pour croiser le feu du fort *Mifflin*, et battre de front les

vaisseaux ennemis qui monteraient vers Philadelphie. Ce fort a été construit dans la dernière guerre. Il a six embrasures vers le bas de la Delaware, et quatre en face du fort *Mifflin*.

A peu de distance de ce dernier fort, on voit des baraques ou casernes pour la troupe. Dans le lointain, du même côté, l'on distingue une église de Philadelphie, et une fabrique de boulets, avec une très-haute tour.

La côte de *New-Jersey* n'offre rien de remarquable: elle est noyée, et il ne s'y trouve que très-peu de petites maisons de bois de loin en loin.

Le premier septembre, à huit heures du soir, débarqué à Philadelphie.

PHILADELPHIE.

Philadelphie.—Ville de l'Amérique septentrionale, capitale de la *Pensilvanie*, à quarante lieues de la mer, à trente-trois lieues nord-est de Baltimore, trente, sud-ouest de New-York, quarante-cinq, nord-est de Wa-

shington-City; cent, sud-ouest de Boston; longitude occidentale, 77^{d} 36^{m} 17^{s}, méridien de Paris; latitude, 39^{d} 56^{m} 55^{s}.

Le plan de cette ville, une des plus florissantes des *États-Unis*, fut tracé par *Penn* en 1682; elle est bâtie dans une plaine élevée et spacieuse; elle fut fondée en 1683, sous le nom qu'elle porte, et qui signifie *amitié fraternelle*, à douze milles du confluent du *Schuylkill* et de la *Delaware*. Sa forme est celle d'un parallélogramme de deux milles d'étendue, ayant dix-huit rues parfaitement alignées, bordées de larges trottoirs et coupées à angles droits par seize autres : les deux principales ont chacune cent pieds de largeur. La moitié des maisons est en briques; plusieurs même sont décorées à l'extrémité d'un revêtement de marbre blanc, dont on trouve des carrières à peu de distance de la ville. On n'y voit cependant ni places, ni bâtimens ornés, comme dans les grandes villes d'Europe. Elle contient cent mille habitans. Les hôpitaux et les autres établissemens de charité, et même les prisons, sont soignés avec une sorte de luxe qui attire l'admiration des voyageurs.

Ce fut à Philadelphie que le congrès général de l'Amérique s'assembla en septembre 1774; il y continua principalement ses séances, jusqu'à ce que les troupes britanniques se fussent rendues maîtresses de la ville, le 26 septembre 1777. Mais en juin 1778, les troupes anglaises se retirèrent à New-York, et Philadelphie redevint la résidence du congrès, jusqu'en 1800, qu'il est allé siéger dans la ville fédérale de Washington. Son quai est beau; les navires de 500 tonneaux peuvent venir y débarquer leurs cargaisons. Les produits que l'état de *Pensilvanie*, et autres adjacens, fournissent à l'exportation de ce port, le seul de la Pensilvanie, consistent en cendres, potasse et *pearlasse*, bière, cidre, viande et poisson salés, beurre et fromage, maïs, farine de maïs et de froment, biscuit, suif et chandelles, graine et huile de lin, savon, pommes-de-terre, bois de merrain, etc., cuirs des peaux de daim et de castor, tan, fer en saumon, etc.

La plupart de ces objets y arrivent par la *Delaware*, et, par terre; la *Susquehannah* y en conduit peu, parce que les établissemens

formés sur les bords de la rivière étant presque tous nouveaux, consomment à-peu-près ce qu'ils produisent.

Afin de donner quelque idée de cette ville, j'essaierai de tracer le tableau alphabétique de ce qu'on y voit de plus remarquable.

Académie. — (Autrefois le collége). Le système d'instruction qu'on y donne tend à former une éducation accomplie à l'anglaise. On y enseigne les langues anciennes et modernes, et les sujets y sont préparés pour diverses professions savantes ou pour suivre le commerce.

La grammaire anglaise, d'après les principes de Murray, Lowth, etc. la lecture, l'écriture, l'arithmétique, la composition, l'art de parler en public, les principes de l'histoire naturelle, de la géographie et de la logique, les élémens des mathématiques, la tenue des livres, les comptes courans, l'art de lever les plans, la navigation, etc., etc., constituent les cours d'études pendant lesquels les préceptes et les principes de la religion chrétienne, suivant les catéchismes des différentes sectes, sont inculqués.

En hiver, un cours de lectures et d'instruction pratique d'élocution est donné, par le directeur, aux jeunes gens qui se destinent pour les professions libérales. Il y a aussi une *académie des beaux arts.*

Hortus ubi virescit nobilissima laurus.

Américains. — Ils sont généralement d'un caractère froid, réservé, peu liant; très-faciles à blesser dans leur amour-propre national, dont le fondement et les moyens paraissent totalement disproportionnés avec son étendue. Ils sont particulièrement propres au commerce, à la navigation et aux arts mécaniques. Les idées religieuses ont beaucoup d'empire sur leur *Sensorium.* La lecture presqu'exclusive de la bible, y contribue fortement. Point de familles en ville ou à la campagne, chez les riches ou chez les pauvres, qui n'en possèdent un exemplaire. Il n'est pas rare de trouver des sermons dans les papiers nouvelles; celui du jour en donne un passablement long sur l'ouragan qui vient de désoler le nord des États-Unis, particulièrement Boston et la Providence.

Orbe divisos Antè-Britannos.

Amour-propre national. — Porté chez les Américains de la classe moyenne, à un degré dont on s'attristerait, sans le *vis comica* qui le contrebalance avec avantage.

Non si te ruperis, inquit,
Par eris. PHÈDRE.

Auberges. — A Philadelphie, les Français vont chez *Fillette*, créole de Saint-Domingue; on y est bien à une piastre par jour. Dans les grands hôtels, le prix est de trois piastres.

Auberges de l'intérieur sur les routes des Stages. — L'usage est de mettre plusieurs lits dans une chambre; mais il est très-rare qu'on en voye plus de cinq dans la même.

Vilissima rerum
Hic aqua.

Bains publics. — Tenus passablement; ils sont dans l'intérieur de la ville. Par abonnement, on a trois billets pour une gourde.

Balnea, tonsores, circenses, altera Roma.

Banques. — En très-grand nombre. Leurs billets n'ont point la garantie du Gouvernement; ils sont émis par des sociétés particulières. Ces billets perdent d'un état dans l'autre. Ceux du nord gagnent échangés contre

des banque-notes du midi. Le papier de Philadelphie perd 5 pour 100 contre New-Yorck et gagne sur Baltimore; celui-ci perd sur Washington; ce dernier sur Charleston. La banque de Boston est la seule où l'on paie en numéraire. L'or et l'argent valent 18 à 20 pour 100 dans ce moment; il est probable que leur prix doit aller *crescendo*. Le papier a fait disparaître jusqu'à la petite monnoie. C'est une gêne fort grande que ces billets qu'on refuse s'ils ne sont pas de l'endroit même où l'on veut faire un paiement. On en voit de trois sous, de deux sous, et même d'un sol!

La banque du Nord, appelée aussi banque des quakers, est la plus ancienne du Continent.

La Banque des Etats-Unis se tenait à Philadelphie. Elle a été supprimée. Un français, M. Girard, a acquis le local.

Ex foliis aurum!

Banqueroutiers. — Celui qui veut manquer frauduleusement, déclare ne pouvoir payer: il se rend en prison, où il ne peut être plus d'un mois; il s'est d'avance assuré de quelque ami qui se présente pour sa sé-

curité, sans que l'on examine si ce dernier a des moyens à cet effet. Celui-ci est accepté sans difficulté; le banqueroutier sort de prison.

Il y a un quartier ou une rue de la ville où le débiteur est à l'abri d'être arrêté. Le dimanche, on ne peut arrêter nulle part.

Miraturque novas frondes et non sua poma. VIRG.

Bibliothèque publique. — Il y en a deux: la première contient vingt et quelques mille volumes.

Delectant domui, nobiscum peregrinantur.

Bijouterie. — Très-reculée et de mauvais goût. Les bijoux, censés d'or, sont de cuivre allié d'or. On les achète fort cher. Et l'on n'en trouve aucun prix, quand il est question de s'en défaire.

Gemmas et lapides, aurum et inutile,
Summi materiam mali. HORAT. *od.* 18 *l.* 3.

Boissons. — Vins de France très-chers; bière et porter très-inférieurs au porter de Londres. Cidre très-acide. Il se fait une immense consommation d'eau-de-vie de France et de brandy, et aussi d'eau-de-vie de pêche

faite dans le pays. L'eau n'est pas d'excellente qualité ; c'est de l'eau de pompe.

On prend aussi beaucoup d'eau minérale dite *soda water*, composée par les procédés chimiques.

Nec falernum, nec chia vina.

Bourse. — Bien située, mais petite. Elle tient lieu de café. On y sert des rafraîchissemens. Tout ce qui concerne le commerce maritime y est consigné sur des livres que chacun peut voir ; elle est ouverte depuis huit heures du matin jusqu'à onze heures du soir. Dans une grande salle au premier étage, les étrangers sont admis à la lecture des papiers publics de toutes les parties des États-Unis.

Commercial men, for money bold;
Best friend of all, they know t'is gold!

Boutiques. — Petites, peu ornées, fournies de marchandises de tout genre, anglaises et françaises, de qualités inférieures.

Massiliæ merces ereptas mari avaro. HORAT.

Bureaux d'assurance contre les incendies. — Très-multipliés.

Nî cura resistat,
Jàm flammæ tulerint. VIRG. *æn. l.* 2.

Bureaux de change d'or et d'argent, de billets de banques, et de lettres-de-change. — De même en très-grand nombre. Ce commerce est sûr et rapidement lucratif pour qui en connaît les élémens et les secrets.

Long-fing'red folks, with single hand,
They would do more than you with land!

Caves. — On donne particulièrement ce nom à celles où l'on vend des huîtres, des fruits, et des rafraîchissemens. Les degrés pour y descendre donnent sur le trottoir ; on en voit un grand nombre dans tous les quartiers.

Obscura triclinia plebis.

Chantiers. — Ils sont situés au nord et au midi de la ville; les premiers pour les vaisseaux d'un moindre tonnage.

Aptant alii trabes, Neptunea quercus.

Cimetières. — Ces cimetières sont couverts de pierres tombales placées verticalement. On y lit des inscriptions généralement de la même teneur. Celles qui s'écartent de la simplicité se perdent dans le galimathias.

Ils occupent de vastes quarrés attenant aux églises et aux temples. Le peuple américain,

naturellement penseur et doué de beaucoup de jugement, a fait taire son bon sens en ce point de la plus haute importance : sa raison a dû céder aux idées religieuses dont il est imprégné; les motifs d'embellissement, de convenance publique et même de salubrité sont venus simultanément échouer contre des abus révérés. L'intérêt des vivans a parlé moins fortement que le respect envers les morts, et peut-être avec moins d'éloquence que l'idée consolatrice d'un asile dernier dans l'enceinte sacrée, à l'ombre des temples de l'immortel.

Ire tamen restat Numa quò devenit et Ancus! HORAT.

Climat. — Dur et mauvais, très-chaud, très-froid et très-humide, en vingt-quatre heures. Hivers prolongés et sévères. Printems abominables, pluvieux et malsains. Étés brûlans. Chaleurs excessives en septembre 1815. Les Créoles des îles Antilles sont incommodés de cette chaleur sans brise. Automnes assez beaux, sauf les ouragans d'équinoxe, tel que celui qu'on vient d'éprouver dans le nord de l'Amérique : il occasionne à Boston seul, une perte de cinq millions

de piastres (25 millions de France). Point de belles soirées. Pas moyen de rester dehors à prendre le frais, passé le coucher du soleil.

> Non æstate novâ frigus captabis opacum
> Vespertinum.

Comédie. — Cet édifice, en briques, est sans prétention. On n'a point visé à faire un monument d'architecture; et cependant la vue n'en est pas désagréable; la façade est ornée d'un péristile soutenu par des colonnes en bois, d'ordre corinthien; à hauteur du premier étage, on voit les statues de *Melpomène* et de *Thalie*, avec les attributs qui leur sont propres.

On y joue, à dater de novembre, durant six mois; la troupe va jouer ensuite pendant trois mois à Baltimore et se repose trois mois. Les premières loges coûtent une gourde.

> Castigat, flendo, antè-britannica Thalia mores.

Commerce. — Le commerce particulier de Philadelphie est assez actif, quoique infiniment moindre que celui de New-Yorck. Il se trouve interrompu pendant plus de trois mois à raison des glaces: de plus, la longue distance depuis

la mer jusqu'à la ville, et le nombre de jours nécessaires pour la parcourir, seront de grands obstacles à l'accroissement de Philadelphie.

Les fortunes y sont considérables et solides. Le *Kentucky* procure des débouchés immenses ainsi que l'intérieur et l'ouest de la Pensylvanie. Les articles de meilleur débit sont les soieries, les sucres et mélasses, les eaux-de-vie, l'écaille et les drogues médicinales.

Quant au commerce général des Etats-Unis, l'exportation ne pouvant, à beaucoup près, couvrir l'importation, la balance est à son désavantage. En définitif, le numéraire est absorbé; ce doit être tôt ou tard une plaie infiniment dangereuse pour l'Etat.

Hœret lateri lethalis arundo.

Concerts. — Des chanteurs italiens ont donné hier un concert dans la loge des maçons; le billet d'entrée, une gourde; les spectateurs étaient clair-semés; les frais ont absorbé la recette. Le talent par excellence est de porter ici des marchandises d'Europe.

Omnibus hoc vitium est cantoribus, inter amicos
Ut numquàm inducant animum cantare rogati,
Injussi numquàm desistant. Horat. *sat.* 3, *l.* 1.

Consulat. — Le Consul français de Philadelphie réside en ce moment à Baltimore (état du Maryland); en son absence une personne fait le service à la chancellerie et délivre les passeports pour quitter les Etats-Unis. Le Consul général, résidant à New-Yorck, conservé sous Louis XVIII, a dû être bien cruellement affecté d'un scandale commis dernièrement dans cette ville. A la faveur de menées sourdes, de moyens de corruption, et autres voies de tactique révolutionnaire, on avait engagé l'équipage de la frégate l'*Hermione*, entrée sous pavillon blanc, à l'amener, pour hisser le tricolore : les auteurs de cet attentat ont reçu, peu de jours après, vingt-un coups de poignard, quand la justice et la paix, en s'embrassant, ont arboré les couleurs royales, au son de 21 coups de canon, tirés du bord de cette même frégate.

Justitia et pax osculatæ sunt!

Cour de Justice du Maire. — Quand nous sommes entrés dans la salle, un malheureux estropié était debout, répondant aux questions du juge. — Nous n'avons pas été satisfaits de la manière dont ce dernier remplissait

ses nobles fonctions : il paraissait trop chercher le coupable. Son ton et son regard tendaient à l'intimider ; il semblait étranger à la pitié envers son semblable ; ce serait une moquerie que de dire son égal, (d'un républicain à un autre il y a toute la différence des richesses à la pauvreté). L'homme en lui, parlait trop ; la loi pas assez. La fable du loup et de l'agneau nous vint à la mémoire, et nous nous retirâmes pour faire diversion à des idées mélancoliques.

Peut-être était-ce l'heure dont parle, je ne sais quel auteur : heure fatale aux accusés ; lorsque le juge fatigué d'une longue séance, condamne en toute hâte, pressé de se livrer à toute la sensualité de sa table.

Malèsuada famés !

Cour des plaidoyers. — Près de là, dans le local du Muséum de *Peale*, un avocat plaidait une cause, armé d'un pesant tome dont il faisait de fréquentes lectures.

L'avocat de la partie adverse parla ensuite sur un ton fort bas, tournant le dos à la ma-

jeure partie de ses auditeurs, et discourant sans force et sans dignité.

Telum imbelle sine ictu.

Cabriolets.—On en trouve à louer au jour ou à la semaine. Un joli cabriolet et un bon cheval coûtent à Philadelphie de quatre à cinq cents piastres.

Sunt quos curriculo pulverem Olympicum,
Collegisse juvat; metaque fervidis
Agitata rotis; palmaque nobilis,
Terrarum dominos evehit ad deos. HORAT. *od.* 1, *l.* 1.

Cafés. — En très-petit nombre, mauvais et de nulle apparence.

Non terræ ferre omnes et nectarea possunt.

Capitaines de navire.—Beaucoup de voyageurs les représentent comme routiniers et superstitieux; sur les épines, si l'on joue le dimanche; très-susceptibles en ce qui touche à leur profession. Détestable chère à leur bord; presque bornée au bœuf salé; on ne doit compter que sur les provisions que l'on fait soi-même et ne point les confier au *Steward*, (maître-d'hôtel ou garçon de la chambre). On leur reproche d'être enclins à la boisson, et de quitter le pont dans la tempête pour s'en-

marche des voyageurs et des voitures publiques. Un silence absolu règne dans les maisons et dans les rues, excepté aux instans qui précèdent ou qui suivent les séances dans les temples. Elles ont lieu le matin, l'après-midi et le soir, et durent chaque fois pendant près de trois heures.

Vers le moment où le prêche va commencer, ou quand il vient de se terminer, le coup-d'œil des trottoirs rappelle ces milices de fidèles processionnellement en route, traçant une ligne sans fin sur les montagnes et dans les vallées, lorsque la fête locale ou le grand pélérinage en célébrité va rassembler sur un seul point l'innombrable population des contrées circonvoisines.

Sic Deus : atque erit illa dies tibi meta laborûm.

Domestiques. — Rien n'est plus choquant pour un homme qui arrive des Colonies aux États-Unis, que de voir de jeunes filles blanches en service, pieds et jambes nus, devant les maisons, nettoyer péniblement les portails, en postures humiliantes, tandis que des nègres et gens de couleur enrichis, passent

bien mis, voyant à leurs genoux le sang qui les soumit à l'esclavage.

Il arrive fréquemment d'Europe, et particulièrement d'Irlande, des essaims de jeunes femmes qui, pour acquitter leur passage, se louent pour deux ou trois ans. Ceux qui les retirent ne tardent pas à être dupes de leur confiance ; il est rare que ces aventurières n'abandonnent pas le toit hospitalier après un mois de repos, et dès qu'elles ont reçu quelque argent ou des nippes.

> Herile carpere pensum,
> Dominæque tradi
> Barbaræ pellex. HORAT. *od.* 21, *l.* 3

Douanes. — Le service des douanes se fait dans toute l'étendue de l'Amérique, avec promptitude et simplicité ; les capitaines de navires et les passagers sont tenus de jurer sur l'évangile qu'ils n'ont point d'objets prohibés et qu'ils ne fraudent point le gouvernement. La visite des malles et effets a lieu dès le lendemain de l'arrivée au port. Cela fait, et le serment prêté, on peut faire descendre son bagage. Si l'on a des marchandises ou objets

quelconques sujets aux droits, le tarif pour certains articles s'élève à 32 pour 100.

Redde Cæsari quod est Cæsari.

Douaniers. — Bien payés, et se piquant d'une incorruptibilité qui leur fait infiniment d'honneur. Chacun s'empresse de leur rendre cette justice; il m'est agréable de la publier. De plus, ils font leur service avec beaucoup d'honnêteté, sans tourmenter les voyageurs, comme en certains pays de l'Europe.

Micant inter omnes.

Duels. — Argent consigné chez un notaire, au profit de celui qui arrive au rendez-vous assigné sans y trouver son adversaire. Le duel a lieu dans l'état voisin.

Illi, inter sese, multâ vi gladia tollunt!

Eau de Soda. — L'eau de soda n'est point faite en imitation d'une eau naturelle, mais les médecins l'ont prescrite comme un remède dans un assez grand nombre de maladies communes.

Elle guérit complètement l'aigreur d'estomach et s'emploie utilement dans la plupart des indigestions. Elle rétablit l'appétit par

degrés, en même-tèms qu'elle donne du ton à l'organe.

Elle préserve des maux d'estomach et d'entrailles venant d'acidité, et empêche les maux de tête.

Elle sert de palliatif et même de remède contre la pierre et le calcul.

L'eau de soda est aussi très-rafraîchissante et agréable à boire, surtout après la chaleur et la fatigue; on peut la substituer avantageusement aux breuvages mêlés de liqueurs spiritueuses. Elle est de très-bon goût avec du vin et du sucre.

Il s'en fait journellement une prodigieuse consommation à Philadelphie et dans toute l'Amérique; presque point de rue sans buvette d'eau de soda.

Le soda est un alkali provenant de la mer où, combiné avec un acide particulier, il forme le sel dont les eaux de l'océan sont si fortement imprégnées.

Aussi le soda peut-il s'obtenir du sel commun; mais la méthode la plus ordinaire et la plus facile de s'en procurer, a lieu par

la combustion des plantes marines; opération parfaitement analogue à celle par laquelle on obtient la potasse des végétaux.

Il tire son nom d'une plante dite soda, que les Arabes appellent *kali*, et qui le donne en abondance.

C'est d'elle qu'est venue la désignation des alkalis en général.

Aureus aquæ fons.

Écoles. — Nombreusès, conformément au système anglais; de prix très-modéré.

Scribendi rectè, sapere est et principium et fons.

HORAT.

Édifices publics. — Il est triste d'observer à Philadelphie, que l'architecture des édifices de banques est infiniment supérieure à celle des temples.

L'or est le dieu visible du commerce;
Aux yeux de l'homme avare il a le premier rang:
Il promet tout; l'espoir dont il nous berce
Est payé de sueurs, de crimes et de sang!

On remarque particulièrement à Philadelphie la banque de l'État, dont M. Stephen Girard a fait acquisition. L'édifice est en

marbre blanc, orné de fort belles colonnes cannelées, d'ordre corinthien. La banque de . . . . près la bourse, est un fort bel édifice, construit d'après un excellent plan, choisi parmi les bons modèles.

La loge maçonnique a aussi quelque apparence; les temples viennent ensuite :

Virtus post nummos !

Education des jeunes demoiselles.—Basée sur de faux principes; différence frappante entre le système d'éducation en Angleterre, et celui d'Amérique. Outre que les élèves sont moins bien tenues, elles sont totalement étrangères à cet air d'attrayante timidité, de modestie et de pudeur qui répand tant de charme sur les demoiselles en Angleterre.

Dans la plupart des maisons d'éducation, tenues par des dames, en Amérique, on inculque aux pensionnaires une morgue et certains airs anti-naturels, dont le cachet demeure ineffaçablement gravé sur leurs physionomies et dans leurs manières, et dont les résultats doivent être cruellement sentis dans les relations sociales.

On doit cette justice aux jeunes filles de la campagne ou des petites villes, que plus rapprochées de la nature, exemptes de ces défauts factices, elles plaisent infiniment davantage : elles ont toute la candeur, l'affabilité, la douceur qui captivent; c'est le fils du sauvage qui, libre de tous liens, développe des formes gracieuses, tandis que l'enfant emmaillotté ne présente, au sortir du berceau, que le hideux aspect de toutes les difformités humaines.

Errare humanum est.

Enterremens.—Suivant l'usage européen. Les femmes, sous le costume de deuil, accompagnent en voiture le char tendu de noir, où la bière est transportée; les hommes suivent à pied, deux à deux.

Ad tumulum mœsti ingrediebant ordine longo.

Esprit de parti. — Très-prononcé entre les fédéralistes et les démocrates; ou, en d'autres termes, les riches et les pauvres. Les premiers veulent la paix et le commerce avec l'Angleterre; les autres, la guerre, et l'exclusion du commerce anglais.

Ambo luctantes; ambo scribere parati.

Esclaves. — Moins mal traités que dans les Colonies ; sont libres à vingt-un ans.

Libertas quæ, sera tamen respexit inertem.

Etat des Arts. — Comme dans toute ville exclusivement commerçante et qui tire tout du dehors. On doit néanmoins excepter la mécanique, les ouvrages de menuiserie et la construction des navires : ces arts, déjà très-perfectionnés en Amérique, y font tous les jours d'autant plus de progrès qu'ils s'accordent avec le goût particulier et les premiers intérêts des habitans.

Instant ardentes Tyrii :
Hic portus alii effodiunt ; hic alta theatris
Fundamenta locant alii, immanesque columnas
Rupibus excidunt, scenis decora alta futuris.

VIRG. *Æn. l.* I.

Environs de Philadelphie. — A une certaine distance, en dehors, les rues sont tracées ; sur quelques points, on voit des briqueries ; d'une part, on enlève des terres ; ailleurs on dessèche les parties marécageuses. Dans cet état de choses, l'extérieur, aux approches de la ville, offre un assez triste aspect. A peu de distance, dans cette direction, les bords du

Schuylkill sont extrêmement rians et pittoresques.

Du côté du nord, une petite île (*Windmill*) couverte de gazons, se trouve en face du centre de la ville. Au-delà, les rivages du *New-Jersey* sont couverts de maisons de campagne entourées de bois, laissant çà et là quelques éclaircis en prairies ou champs de maïs. La navigation est d'une activité prodigieuse sur le fleuve. Des bateaux sans nombre montent, descendent, appareillent et abordent sans cesse.

Nemora quàm primùm, indè magalia, posteà domos:
Villæ, ruraque, et hortos; jàmque palatia regûm!

Femmes. — Point belles; il est rare d'en voir avec de beaux traits. Sang très-inférieur au sang anglais et irlandais. Sans embonpoint, et conséquemment d'une blancheur en souffrance. Pieds et mains renforcés. Accusent une origine rapprochée. Proprement mises. Sans grande recherche d'art dans la parure. Quant au goût, chacun pense avoir le meilleur; il y aurait beaucoup à dire sur celui des dames de Londres et de Paris). Sortent seules, même

le soir, d'un pas déterminé. Rarement avec des hommes; serrent la main à ceux de leur connaissance, en les rencontrant, ou au moment de se séparer. Se trouvent en nombre dans un salon, et ne disent mot, ou parlent très-peu et par monosyllabes. Aiment à *shopper*, ou visiter les boutiques. C'est l'occupation favorite de leurs matinées. Si elles vantent la marchandise, le vendeur fronce le sourcil. Le mot *beautiful* (charmant, superbe), achève de le désespérer : il est certain de ne pas livrer pour une obole.

Elles aiment à faire des excursions; à vivre en nombre dans les pensions bourgeoises des grandes villes, très-désœuvrées. Celles qui ont quelque instruction d'école, gravitent fortement vers le *nec plus ultrà* de la pédanterie.

Il y aurait une grande injustice à oublier le nombreux article des exceptions.

> Dulcè ridentem Lalagen amabo,
> Dulcè loquentem. Horat. *od.* 19, *l.* 1.

Fiacres. En petit nombre; ouverts aux injures du tems; se louent fort cher.

> Quà data porta ruunt aquilo et densissimus imber.

Fédéralistes. — Leur parti passe pour être généralement composé de grands propriétaires, d'ecclésiastiques ou ministres et de riches négocians : ils tiennent à la paix, au bon ordre, et à l'honneur de leur pays.

Satur homo et dives, pacis principia versat.

Fontaines publiques. — On n'en voit pas d'autre que celle de *Cuterer-Square*; l'eau y est chaude, et va, par divers canaux, alimenter les pompes de la ville.

Et properantis aquæ per amœnas ambitus urbes.

Français. — Au nombre de six mille à Philadelphie; ils y ont suivi le commerce avec succès durant la longue époque de la Révolution française. L'un d'eux, M. Stephen Girard, est possesseur de dix millions de dollars en numéraire (cinquante-cinq millions de francs). Quelques-uns ont épousé des américaines dans les classes inférieures, et s'accordent fort mal avec les prétentions souveraines et indépendantes de ces femmes. L'espoir d'une fortune rapide pouvait seul faire supporter à des français les inconvéniens sans nombre du séjour des Etats-Unis. Aujourd'hui que les affaires y

sont plus mauvaises qu'on ne peut l'exprimer, ils ne trouvent aucune compensation à l'exil, à l'insalubrité, à leur situation, hors de la chose publique, à la dureté d'une langue tourmentante, à des mœurs en opposition polaire avec leurs habitudes, à une nullité d'existence insoutenable, à l'insubordination et aux mépris de leurs propres enfans, qui dédaignent le langage paternel ou l'estropient.

En unquàm patrios, longo post tempore, fines
Post aliquot, mea regna videns, mirabor aristas!

Franklin. — Vaisseau de ligne de 80 canons construit à Philadelphie; lancé au mois d'août 1815; ne peut prendre son artillerie qu'au bas de la rivière.

Natantia fulmina ponto.

Fruits. — De qualités très-inférieures: bornés aux pêches, poires et pommes. Raisins non mangeables. Extraits de chataignes.

Castaneæ molles et malum pessimaque uva.

Gazettes. — Contiennent des pauvretés, misérables productions de la licence, des demi-lumières, et de l'esprit niveleur; injures, for-

fanterie, sermons, articles fanatiques, galimathias; style dégradé.

Nec non innocua verba.

Gouverneur. — Réside à quelque distance, dans l'intérieur des terres.

Parvâ comitante catervâ. VIRG.

Habitans. — Mélange de peuples divers; Américains, Anglais, Français, Allemands, Irlandais, Ecossais, Suisses, Espagnols, Italiens, Créoles réfugiés des Iles et de la Terre-Ferme; Nègres, mulâtres et métis; salmigondis du croisement de toutes ces races combinées.

Non facies omnibus una.

Hôpital. — Spacieux édifice en briques, contenant un nombre de lits proportionné à la population.

Res est sacra miser!

Hôtels. — Les hôtels bien tenus sont au nombre de trois: *Mansion-House; Washington-Hôtel*; et . . . . . *Hôtel.*

Atria longa patescunt.

Le prix est de trois piastres par jour.

Hôtel des Monnoies. — Celui de Phila-

delphie est le seul dans toute l'étendue des Etats-Unis.

Argentum et aurum, opera manuum hominum.

Incendies. — Extrêmement fréquens; on est réveillé deux fois la semaine par les lugubres cris : *fire ! fire !* bientôt suivis du roulement des pompes attelées d'hommes. On est tellement fait à ce train, que nul ne se dérange; portes et fenêtres restent fermées; le lendemain amène les curieux; on s'informe de la cause, des accidens divers; on juge l'étendue du désastre, et l'on s'en retourne en attendant mieux.

Horrida, per noctem, micant incendia latè.

Joseph Buonaparte. — Arrive à Philadelphie le 10 septembre 1815, suivi d'un secrétaire et trois domestiques; ne fait aucune sensation; part pour Washington, le surlendemain de bonne heure.

La gazette du même jour s'exprime, à son sujet, dans les termes suivans :

« Joseph Buo......., frère du tyran corse, » qui aurait usurpé la couronne d'Espagne » sans les Espagnols et Wellington, a quitté » cette ville ce matin.

» Nous sommes fâchés d'apprendre qu'un » officier de marine est allé voir cet aven» turier. »

Voilà un gazetier bien difficile! quel mal y a-t-il qu'un homme aille en voir un autre?

Nulli certa domus!

Liberté. — Il existe très-certainement une grande liberté à beaucoup d'égards, en Amérique. On débarque, et l'on part à volonté, sans passe-port, soit pour l'intérieur, soit pour l'extérieur; on n'est tenu de se présenter à aucune autorité, en aucun endroit; on dit, et l'on publie ce que l'on veut, non-seulement contre les gouvernemens étrangers, mais contre les premiers fonctionnaires du pays, et cela avec une indécence choquante.

La politique d'un pays auquel il importait de donner une prompte population, a toléré ces abus; la réforme s'introduira infailliblement: déjà l'on publie sur les gazettes la liste de tous les arrivans; déjà l'on prend les noms des voyageurs dans les auberges et dans les bureaux des voitures publiques; et déjà, le *mode secret*, (mylord *all-eur* and *all-eye*) monstre issu des antiques régions de l'est, s'est glissé dans

les villes et dans les campagnes, horrible contre-poids de la liberté illimitée.

Déjà les Ministres, dans leurs sectes respectives, usent d'un despotisme qui, pour agir sourdement, n'en est pas moins réel et moins vexatoire.

Un genre d'existence sombre, morose, taciturne, défiant et observateur, des usages fortement prononcés, une volonté publique trop sentie dans les manières de la société en général, y établissent je ne sais quelle gêne pénible, quel mal-aise de tous les instans qui, en cherchant à le définir, ne se trouve être, en résultat, que le manque positif de *liberté*, là où elle passe pour avoir atteint son plus haut période!

> Est modus in rebus ; sunt certi deniquè fines,
> Quos ultrà, citràque nescit consistere rectum.

Loge des Maçons (grande). — Fondée en 1704, rebâtie en 1774; façade ornée de colonnes; dans le genre des édifices des banques, c'est-à-dire, en style supérieur à celui des temples!

> En la ciutad avia juntas de noche, y combiles, adonde se comunicauan cosas que mostrauan malos principios.
> HERRERA, *hist. de las Indias occid.*

Magistrats. — Se composent d'un maire, un *recorder* et des *aldermen.*

Primi inter pares : (credat judæus Apollo !)

Maisons. — Bâties à l'anglaise, toutes en briques, rarement au-dessus de deux étages. Celles des gens riches sont distinguées par des portes bâtardes, ornées de colonnes en bois et de sculptures peintes en petit gris.

Ces portes sont élevées de six pieds au-dessus du trottoir : on y monte par des degrés en marbre blanc, tenus avec une propreté remarquable. L'intérieur laisse apercevoir des tapis, et dans la longueur du corridor, et sur les marches des escaliers.

Dans les rues exclusivement habitées par des familles opulentes, le coup-d'œil de ces maisons uniformes, l'accollement, la recherche et la netteté de ces portails, la beauté et la commodité des trottoirs, et le double mur de verdure formé par des peupliers géans et vivaces, flattent extrêmement la vue et sont faits poutr attirer l'attention. Le nombre des maisons est de vingt mille.

Magalia quondàm ! VIRG.

Mammoth. — Le squelette de cet énorme quadrupède fut déterré, à grand frais, dans l'état de New-Yorck en 1801, par C. W. Peale.

Ce squelette d'un animal supposé antédiluvien, dont l'espèce n'existe plus, mesure dix-huit pieds de longueur, sur onze pieds cinq pouces de hauteur.

D'après M. Cuvier, il y a vingt-trois espèces d'animaux actuellement éteintes, et dont l'existence, en des siècles éloignés, est attestée par leurs débris fossiles.

Le principal d'entr'eux est cet animal dont les défenses donnent l'ivoire fossile si commun en Sibérie, et que l'on a généralement supposé être le même que l'éléphant d'Asie; mais on a prouvé qu'il le surpassait en grandeur, et qu'il en différait considérablement, quoique ce soit une espèce du même genre : de semblables débris ont été trouvés en diverses parties de l'Europe et de l'Asie.

La seconde de ces espèces est celle à laquelle les Anglais et les habitans des Etats-Unis ont transféré le nom de mammoth,

qui appartient à la première. Elle est également grande, mais ses dents énormes, armées de pointes en forme de cône, lui donnent un caractère particulier. On en a trouvé de grandes quantités sur les bords de l'Ohio, dans l'ouest des États-Unis, d'où l'on en a fourni presque tous les muséums d'Europe et d'Amérique.

Les ossemens trouvés en Sibérie ont appartenu à des éléphans. Ceux d'Amérique, particulièrement à raison des dents, proviennent d'une différente espèce d'animaux ; et comme ce n'étaient point des éléphans, les naturalistes se sont accordés à les distinguer par le nom de mammoth ; non qu'ils aient été ainsi appelés de leur vivant, mais comme une dénomination propre à exprimer leur grandeur colossale.

Ce fut en 1740 que M. le baron de Longueil, M. de Bienville et M. de Lignery (lieutenant en Canada), trouvèrent quelques-uns de ces ossemens et de ces dents sur les bords de l'Ohio. M. de Buffon parle de cette découverte, et s'exprime ainsi :

« M. Duhamel, de l'académie royale des » sciences, nous a informé que M. Longueil » avait aussi porté en 1740 de très-grosses » dents avec des pointes côniques, trouvées » en Canada ; et peut-être avec la défense et » le fémur dont je parlerai. Ces dents n'ont » rien de commun avec celles de l'éléphant, » mais elles ressemblent grandement à celles » de l'hippopotame, en sorte qu'il y a lieu » de croire qu'elles peuvent être partie de » cet animal ; car on ne doit point supposer » que ces dents ont appartenu à la même tête » d'où proviennent les défenses, ou qu'elle » ait fait partie d'un même squelette avec le » fémur sus-mentionné : en décidant le con- » traire, il faut, de toute nécessité, sup- » poser un animal inconnu qui avait des dé- » fenses comme l'éléphant et des dents à » pointes en cônes ressemblantes à celles » de l'hippopotame. » *(Voyez les mémoires de l'académie royale des sciences, année 1762.)*

Ici, sans le vouloir, M. de Buffon a fait le véritable portrait du mammoth, avec quel-

que légère différence, en ce que les défenses ressemblent à celles de l'éléphant, excepté que la courbe en est plus grande, qu'elles sont tordues en spirale, et qu'elles ont nécessairement une position différente.

M. Collinson, membre de la société royale, dans une lettre à ce sujet, à M. de Buffon, après avoir décrit la situation du salt-lick (marais salant) sur l'Ohio, où un nombre étonnant d'os d'éléphans, d'après l'opinion qu'il en avait, furent trouvés, avec des dents absolument différentes de celles de l'éléphant, conclut ainsi :

» Mais les grosses dents, que je vous envoie, monsieur, ont été trouvées avec ces défenses : d'autres, plus fortes encore que celles-ci, font croire et même démontrent qu'elles n'ont point appartenu à des éléphans. Comment pourrons-nous accorder ce paradoxe ? N'est-il pas permis de supposer qu'il exista jadis un grand animal avec les défenses de l'éléphant et les dents en saillies coniques de l'hippopotame ? car ces sortes de dents diffèrent absolument de celles de l'éléphant. » (Et un examen subséquent a prouvé qu'elles ne dif-

féraient pas moins de celles de l'hippopotame.)

« M. Croghan pense, du grand nombre » de cette espèce de dents, c'est-à-dire les » défenses et les machelières à cônes qu'il » a vues en cet endroit, qu'il ne contenait » pas moins de trente de ces animaux : ce- » pendant on n'a jamais connu l'éléphant en » Amérique, et probablement il n'a pu y » être porté de l'Asie : l'impossibilité pour » eux d'y vivre, à raison de la sévérité des » hivers, et néanmoins l'existence d'une si » grande quantité de leurs ossemens qui s'y » trouvent, fait naître un paradoxe dont » votre éminente sagesse nous donnera la so- » lution. »

M. de Buffon s'en explique dans les termes suivans, quoique en contradiction directe avec ces passages dans lesquels il s'efforce de prouver que les ossemens trouvés en Sibérie et en Amérique ont, les uns et les autres, appartenu à l'éléphant : « Ainsi tout nous » porte à croire que cette ancienne espèce, » qui doit être considérée comme *la pre-* » *mière et la plus grande des animaux*

» *terrestres, n'a point existé depuis les*
» *tems les plus reculés, et qu'elle nous*
» *est totalement inconnue.*

» Car un animal dont l'espèce était de sta-
» ture plus forte que celle de l'éléphant,
» ne pourrait se cacher dans aucune partie
» du globe, de manière à demeurer inconnu:
» en outre, il est évident, par la forme seule
» de ses dents, par leur émail et par la dis-
» position de leurs racines, qu'elles n'ont
» aucune ressemblance avec celles des cache-
» lots ou d'autres animaux cétacées, et qu'elles
» appartenaient réellement à un animal ter-
» restre dont l'espèce se rapprochait de celle
» de l'hippopotame plus que de toute autre. »

La connaissance de ces débris extraordinaires du *grand incognitum* américain (comme on avait coutume de le désigner), demeura dans cet état d'incertitude jusqu'à ce qu'une découverte récente, dans le voisinage des grandes villes des États-Unis, procura définitivement une idée complète du squelette entier; et l'on possède enfin aujourd'hui deux squelettes de cet animal, trouvés

en des situations qui ne permettent ni conjectures ni discussions. Chaque squelette ayant été déterré d'un lieu séparé, sans aucun mélange d'ossemens étrangers, et chacun de ces ossemens étant exactement adapté à ses joints correspondans d'articulation.

Un de ces squelettes est exposé à la vue, dans le muséum de Peale à Philadelphie, où l'on ne peut le considérer sans porter sa pensée sur les étonnantes révolutions de la nature.

L'autre squelette, découvert à la distance de quelques milles du premier, a été porté en Europe par M. Peale, fils.

Monstrum horrendum, informe, ingens. VIRG.

Manufactures. — La guerre avec l'Angleterre et l'embargo qui s'en est suivi, en ont fait établir quelques-unes, en très-petit nombre, où l'on fabrique des étoffes ou d'autres objets grossiers.

Fabricando fit faber.

Marchés. — Bâtis dans la longueur des rues. Le grand marché de Philadelphie a près d'un demi-mille de longueur; cette forme est incommode; elle oblige à traverser une grande

distance, pour se procurer ce qui serait sous la main si la forme était circulaire, en supposant le diamètre des plus vastes places d'une capitale. De retour, après un mille de marche, l'acheteur, qui veut prendre un nouvel article au point où il a fait sa première emplette, est tenu à un véritable voyage d'autant plus désagréable qu'il n'y a là ni cabriolets, ni fiacres à louer pour diminuer la perte de tems. On ne s'avise jamais de tout. Le marché de Philadelphie est maigrement fourni; quelqu'un qui aimerait les épis de maïs, serait là dans l'abondance et l'embarras du choix.

Indianæ dona Cereris.

Mariages — Facilement contractés. Il suffit (dit-on) qu'homme et femme, ou demoiselle, déclarent individuellement, en présence de deux témoins, que chacun d'eux prend l'autre partie pour son épouse, ou pour son mari... le mariage est conclu.

Crescite et multiplicamini!

Matelots. — Excellens, mais indisciplinés, raisonneurs, façonnés à l'insurrection; quit-

tent le navire dès l'entrée au port; ne se rengagent pour une nouvelle expédition qu'après avoir follement dissipé leur dernier schelling; tiennent à honneur qu'il en soit ainsi; savent tous lire et écrire; connaissent le compas; s'entendent à gouverner; sont extrêmement lestes dans la manœuvre. Rien de tel que de voir un homme dans sa sphère et sur son élément.

Spernens procellas; timidus nec nauta perire.

Modes. — Mélange de celles de France et d'Angleterre; ces dernières dominent. Les articles du dernier goût de Londres et de Paris, se trouvent en abondance, ainsi que les marchandes de modes.

Diruit, ædificat; mutat quadrata rotundis. HORAT.

Mœurs.—Il y a un diapazon dominant, d'où la multiplicité des familles étrangères, d'abord en discordanee, et s'échappant avec la force centrifuge, reviennent, à la seconde génération, s'engouffrer dans les habitudes et la morosité indigènes. Après l'or, divinité suprême, la bible tient le premier rang; point de famille riche ou pauvre qui n'en possède au moins

un exemplaire. La lecture s'en fait toute la vie, dans quelque secte que ce puisse être. Les papiers publics ont seuls le droit d'y faire diversion, et peut-être quelques romans pour les jeunes demoiselles; à part, le monde savant : « *Apparent rari nantes.* » Une nouvelle divinité commence à établir son culte : la maçonnerie! matière sèche, où le fanatisme inocule admirablement son phlogistique; hors de la loge point de salut : adepte ou profane.

Déjà les processions et le pompeux et ridicule étalage de signes plus ridicules encore.

A cela près, la bienséance est partout rigoureusement observée; mais les facilités sont grandes, et le plus puissant obstacle au mal est peut-être la nullité absolue des obstacles.

Point de société; on se rassemble peu; chaque famille reste chez elle, enfoncée dans la monotonie et la taciturnité. Les étrangers sont difficilement admis. Les meilleures recommandations, du moins dans les villes du premier rang, peuvent vous procurer dix minutes de froide conversation, chez le particulier; et chez le négociant, une invitation qui ne se renou-

velle plus. La division, quant aux opinions politiques et religieuses, tendrait seule à bannir tout agrément de la société, s'il en existait. Les affaires pour les hommes, le ménage pour les mères de famille ; voilà pour quelques-uns ; la promenade sur les trottoirs, la visite des boutiques les jours ouvriers, voilà pour d'autres ; trois séances au temple, chaque dimanche ; voilà pour tous !

Leviùs fit patientiâ quicquid corrigere est nefas.

Muséum de Peale. — Ce muséum fut fondé en 1785.

La salle des quadrupèdes contient deux cent douze animaux empaillés et dans leurs attitudes naturelles, tous sous verre, excepté ceux de haute stature. Parmi les plus remarquables sont l'éléphant marin des mers du sud, mesurant onze pieds de long, et neuf de circonférence ; l'*ourang - outang*, ou l'homme des bois ; le grand *mangeur de fourmis ;* une vache à cinq jambes, etc.

La grande salle contient des oiseaux de toutes les parties du globe, au nombre de douze cent quarante. Une collection de minéraux, de fos-

siles et de divers objets curieux formant huit cents articles.

On y voit cent cinquante portraits des hommes qui se sont distingués pendant la guerre de l'indépendance, outre ceux de plusieurs personnages célèbres en Europe et en Amérique : ce n'est pas là leur place.

Il y a aussi la salle du *mammoth* dont nous avons donné la description. On a placé dans cette même salle des figures en cire, représentant des indiens avec les vêtemens qui leur sont propres; et plus de huit cents articles divers consistant en armes, instrumens de guerre, outils et habillemens.

La salle marine contient cent vingt-un poissons, cent quarante-huit serpens, dont deux très-grands serpens à sonnettes mâle et femelle vivans, et que l'on voit se mouvoir sous la verrine où ils sont enfermés depuis plus de dix ans. La femelle est une fois plus grosse que le mâle et plus jaunâtre.

Cette même salle renferme cent douze lézards, quarante tortues, mille quarante-quatre coquillages, des coraux, etc. des coquilles de

grandes huîtres des Indes, pesant trois cent cinquante livres, outre un grand nombre de singes en attitudes de travail et avec les instrumens de divers métiers; ce qui nous a paru le comble du mauvais goût. Une pièce séparée renferme une variété de préparations anatomiques, d'animaux à double têtes et autres difformités ; des squelettes, etc.

Spectacula rerum.

Naturalisation. — La loi exige que l'individu qui veut se faire naturaliser ait habité les Etats-Unis pendant dix ans. De plus, on est tenu à un serment dont l'esprit et la lettre sont tels, qu'il faut avoir renoncé pour jamais à son pays natal, pour s'y soumettre et le prononcer.

Ubi benè ibi patria.

Navires américains. — Construits pour la marche ; bons voiliers ; de peu de durée, à raison de la qualité du bois, ordinairement le pin. Les goëlettes, en particulier, sont d'une beauté remarquable, naviguent on ne peut mieux, et avec toute la célérité que comporte leur masse.

Les navires américains sont tenus avec une propreté qui va jusqu'au tourment : à peine a-t-on fini de laver le pont, la chambre, l'entrepont (avec cette largesse que permet un fond inépuisable), passé le faubert, séché, balayé, gratté, jeté du sable, etc. qu'il faut préparer de nouveau tous les instrumens de cette toilette; et au moment où l'on monte sur le pont pour y prendre le bon air et jouir de la sérénité du ciel, les seaux vont recommencer leur manège humide, l'inondation va suivre, les fauberts vont boire, les grattoirs feront grincer des dents, les balais siffleront, le sable pleuvra comme dans le grand désert de Lybie, quand les vents échappés de la chaîne d'*Atlas* obscurcissent les airs, glacent d'effroi les caravanes, et ne leur laissent d'espoir de salut qu'en se prosternant face en terre.

Le gouvernail se meut au moyen de deux cordes qui traversent le pont dans toute sa largeur. C'est le piége le plus dangereux que je connaisse : il est presqu'impossible qu'on ne s'y prenne tôt ou tard en risquant de s'estro-

pier. Généralement montés par un trop petit nombre d'hommes.

Illi robur et æs triplex circà pectus erat,
Qui fragilem truci commisit pelago ratem
Primus.

Numéraire.—Devient chaque jour moins commun; en septembre 1815, on l'a payé dix-huit pour cent. Rien n'est plus rare que de voir des pièces frappées à l'aigle (argent du pays).

Rara avis in terris.

Ourang-Outang. — Se voit empaillé au muséum de *Peale*, à Philadelphie.

Facies non homini similis, nec diversa tamen.

Pensions bourgeoises.—A meilleur compte que les auberges; mais l'ordinaire y est très-succinct et peu varié. Les femmes y mesurent la pitance avec la rigidité d'un commandant au troisième mois de siége. Les Français ne peuvent en aucune manière sympathiser avec les mœurs américaines. Néanmoins ceux qui auraient le désir de connaître la langue n'ont pas de moyen plus prompt et plus certain pour apprendre à la parler avec quelque facilité.

Arida circùm nutrimenta.

Pierres sépulcrales. — Placées verticale-

ment à chaque tombe ; l'écriture n'y est point épargnée ; la prose en est intelligible : certaines lignes rimées qu'on y voit fréquemment, sont d'un genre particulier, fort au-dessus de toute portée mondaine ou littéraire. L'ensemble de ces dalles forme une vaste carrière de marbre dont l'herbe encouragée rehausse la blancheur.

In tumulo quies !

Places publiques. — On n'en compte que deux ou trois ornées d'arbres et de gazons ; celle près le muséum, est de ce nombre. M. Stephen Girard est possesseur d'un square fort vaste et dans un beau quartier, mais il peut à volonté le convertir en rues et en maisons. *Center-Square* est fort joli ; c'est un bosquet à l'anglaise, embelli de la seule fontaine qu'il y ait en ville ; des bancs sont disposés çà et là. C'est le rendez-vous de l'innombrable famille ailée, vers l'heure où l'occident enflammé développe ses plus riches tentures, chatoyantes de rubis, que vomissent avec le feu les immortels coursiers du soleil.

Devexo propior fit vesper olympo.

Plan de Philadelphie. — Date de 1682.

Penn a laissé beaucoup à désirer : il paraît s'être principalement attaché à l'alignement des rues et à la coupe à angles droits ; c'était alors une grande victoire, vu l'état des villes de l'Europe.

Il oublia, et l'on a depuis négligé les promenades et places publiques ; on compte dans Philadelphie quarante à cinquante cimetières qui, convertis en autant de quarrés de verdure, tendraient à-la-fois à l'ornement de cette capitale, et à la soustraire à des causes trop certaines d'insalubrité.

Utile dulci.

Police. — Observée sans gêner les habitans par d'infâmes moyens, tels que ceux dont les fauteurs de la tyrannie ont osé faire usage en France pendant l'usurpation.

Sed motos prestat componere fluctus.

Politique. — Les Américains seraient intéressés à ce que l'Europe fût en guerre continuelle pour la plus grande prospérité des Etats-Unis. C'est le grand motif de regret concernant la chute de l'usurpateur. Leur grande proximité des îles à sucre, fait qu'ils se sentent humiliés de n'en posséder aucune ; ce n'est

peut-être pas sans dessein et pour l'unique bien de l'agriculture à Cuba, qu'ils s'emploient à faciliter par tous les moyens en leur pouvoir, une immense importation de noirs dans cette île. Ils la convoitent par-dessus toutes les autres. Ils vont rôdant autour de ses côtes et de celles des Florides.

Tanquàm leo quærens quem devoret.

Ponts de Schuylkill. — L'ancien pont, composé de trois arches, bâti en bois, sur piles en pierre, est couvert dans toute sa longueur : on y a pratiqué une séparation pour les allans et venans en voiture, et un trottoir de chaque côté pour les piétons. Des ouvertures de distance en distance laissent apercevoir la campagne, dont le coup-d'œil est très-riant dans cette partie.

Le nouveau pont, à quelques cents toises vers le nord, est d'une seule arche, très-élégamment bâti en bois, couvert comme celui dont nous venons de parler et près duquel est établie la *pompe à feu* qui donne l'eau à Philadelphie : cette pompe présente en grand, le jeu des machines d'un *steam-boat*. Des

fourneaux considérables, et sans cesse entretenus, font bouillir une quantité d'eau dont la vapeur donne l'impulsion à un immense balancier qui fait agir une roue, au moyen de laquelle les eaux de la rivière sont portées sur une élévation à travers une profonde coupure pratiquée dans le roc, où des canaux de fer sont adaptés, et vomissent l'eau dans le bassin supérieur, entouré de palissades, et d'environ quarante toises de longueur, sur quinze ou vingt de largeur. C'est de ce réservoir que les eaux sont conduites en ville par trois autres canaux souterrains.

Jardin de M. Pratt. — Vis-à-vis, sur un monticule verdoyant, on aperçoit la maison de campagne de M. *Pratt*, riche propriétaire. Il a su très-habilement tirer parti d'un terrain irrégulier, coupé de bosquets et de prairies en talus, en y formant un jardin anglais d'effet très-pittoresque et orné d'entourages élégans. Des arbres de toute espèce, rassemblés sur un petit espace, haut et bas, y présentent une variété de feuillages, qui flatte extrêmement les yeux. Les orangers et citronniers y

portent des fruits aussi gros que dans le sol d'où ils sont indigènes.

Une serre de vaste étendue laisse voir les principales plantes des tropiques; entr'autres des bananiers sous verre comme au jardin royal de *Kew*, près de Londres.

La maison du propriétaire, moins belle, vue de près, offre un coup-d'œil séduisant à une petite distance, lorsqu'elle se dessine au-dessus d'un côteau en prairies adossé à un bois qui n'en laisse apercevoir que les sommités entourées de verdure. La perspective de cette hauteur est enchantée : le *Schuylkill*, ses deux ponts, son double rivage, les bateaux qui le naviguent, les bois et maisons de campagne qui le bordent et le dominent, les tours de Philadelphie dans le lointain, les collines du voisinage couvertes de bestiaux, tant de sites divers d'un horizon pittoresque vu d'en-haut, à la faveur d'un jour serein, forment un de ces points de vue qui parlent fortement à l'imagination, et tendraient à la jeter dans la rêverie, si l'agitation d'une ville d'affaires et de commerce laissait un moment de

repos à ceux qui visitent ces contrées mercantiles.

Liquentia flumina circùm
Sive Padi ripis, Athesim seu propter amœnum.

Population.— D'environ cent mille âmes.

Urbes, nemora nuper.

Port de Philadelphie. — Se dessine en arc d'un très-vaste cercle. Des *wharfs* ou cales, dans toute sa longueur, permettent aux navires de toucher terre par le travers, pour la facilité d'embarquer et débarquer les marchandises. Une forêt de mâts, et des plantations d'arbres masquent entièrement la vue des maisons du côté de la *Delaware*.

La longueur du port est d'environ deux milles du nord au sud, où sont les chantiers d'où l'on a lancé le *Francklin*, de quatre-vingts canons, premier vaisseau de ligne construit à Philadelphie.

Stant littore puppes. VIRG.

Poste aux lettres. — Fait partir régulièrement toutes les semaines un courrier par terre, pour la *Nouvelle-Orléans*; il s'y rend en vingt ou vingt-cinq jours.

Tentanda via est quâ mittitur, ocior euro,
Scripta manu charta! hoc ego; quùm fortuna juvabit,
Efficiam.

Quakers. — Nous sommes entrés dans un temple de *quakers*, le dimanche 17 septembre 1815, à dix heures du matin : les femmes occupaient le côté gauche, les hommes le côté droit. Mille ou douze cents personnes étaient présentes : on a gardé un profond silence pendant une grande demi-heure.

Cependant une femme d'âge avancé se levant au sommet de l'amphithéâtre, en face de la porte d'entrée, tout le monde s'est levé ; les femmes continuant à faire face du même côté ; les hommes tournant le dos à la Quakeresse.

Celle-ci s'est fait entendre pendant près d'un quart d'heure, moitié chantant, moitié parlant, et comme si elle récitait quelque prière qu'elle savait par cœur. Après avoir cessé de parler, elle s'est assise, et chacun s'est assis de même.

Un profond silence a régné de nouveau pendant quelques minutes.

Un homme s'est levé sur le même amphithéâtre ; il a prêché d'inspiration, s'exprimant d'abord par mots entrecoupés, puis avec plus d'abandon.

Le Quaker parlait du sacrifice de Notre-Seigneur en souffrant la mort pour la délivrance de la race humaine. Son discours a duré pendant plus d'une heure; il s'est assis ensuite, a remis son chapeau, et le plus profond recueillement a succédé.

Peu de momens après, une seconde vieille, très-rapprochée de la première qui avait péroré, debout comme elle, a psalmodié dans le même genre, d'une voix débile et cassée : son discours, ou sa prière, n'a pas duré cinq minutes, après quoi, nouveau recueillement durant un demi-quart d'heure.

Conticuêre omnes !...

Tout-à-coup l'assemblée se lève toute entière et quitte le temple, après une séance d'environ deux heures.

Les Quakers, en propageant inconsidérément les idées d'égalité, et en admettant à leur table les gens de couleur des propriétaires de leur voisinage gâtent le service domestique et exposent les familles à une ruine totale, par la perte de leurs esclaves, encouragés à l'évasion. On leur reproche une cer-

taine curiosité qui les porte à s'informer des plus petits détails concernant leurs voisins.

Decipimur specie recti !

Républicains (parti des). — Se compose de la classe inférieure, renforcée par une nuée d'étrangers imbus des principes de la tactique révolutionnaire. Ils usent violemment de toute leur influence, pour que leurs chefs soient nommés membres du congrès, et dans les plus éminentes places du gouvernement. Les papiers publics sont le théâtre de leurs virulentes attaques. Les articles qu'ils y impriment chaque jour peuvent, à bon droit, être considérés comme le plus dégoûtant galimathias qui ait paru depuis les feuilles du père *Duchesne*.

Scinditur incertum studia in contraria vulgus.
VIRG. *Æn.* *l.* 2.

Rivière. — La Delaware est prise par les glaces trois ou quatre mois de l'année; les navires qui arrivent à ces époques, destinés pour Philadelphie, se rendent à New-York qui, plus heureusement situé près de la mer, n'est pas sujet au même inconvénient. Si l'on ajoute

à ce désavantage celui d'une navigation de cent vingt milles, depuis l'entrée de la rivière jusqu'à Philadelphie, la perte de tems qu'elle entraîne, les difficultés et les frais qui s'ensuivent, il sera plus aisé de concevoir le rapide accroissement de New-Yorck, dont la population dépasse dejà celle de sa rivale. Cette dernière paraît avoir atteint le plus haut degré de sa splendeur, tandis que New-Yorck est évidemment appelé au premier rang, et à devenir le port le plus fréquenté, et la plus florissante ville du Nouveau-Monde.

Babylonis flumina, turres, plurima lingua!

Sectes religieuses. — Quarante sectes différentes vivent en paix dans les murs de Philadelphie. Quelques-unes y possèdent deux ou trois temples avec des terrains contigus; ordinairement fort vastes et visiblement destinés aux sépultures. Les catholiques romains y ont aussi plusieurs églises. Entr'autres sectes, on compte : protestans; épiscopaux; anabaptistes; amis ou quakers; congrégationalistes; presbytériens; universalistes; scissionnaires presbytériens; luthériens allemands; luthériens sué-

dois; moraviens; anabaptistes universels; méthodistes; juifs; africains; épiscopéliens réformés, etc. etc. etc.

Veritas ubicumquè una est: varias doctrinas (opus doctorum) Deus tradidit disputationibus eorum.

Serment (abus du). — Un matelot américain, après une traversée à bord d'un navire français, accusa le capitaine de l'avoir maltraité: par suite de son serment, le capitaine dut le dédommager, moyennant une somme de 150 piastres (plus de 800 francs), navire et cargaison séquestrés, jusqu'à payement.

Une fille enceinte peut, en faisant serment que tel individu est père de son enfant, le contraindre, par jugement, à lui payer la somme de 300 gourdes (1500 francs).

Un voyageur digne de foi nous raconta qu'il avait commandé un vêtement à New-Yorck, à condition qu'il serait prêt à telle heure, le même jour; faute de quoi il devait rester au tailleur qui en était d'accord. Celui-ci n'arrive que le lendemain, trouve le voyageur, et lui présente l'objet commandé; on n'en veut pas;

le tailleur se retire. Un quart d'heure après vient un constable qui conduit l'étranger chez le juge de paix, où se trouvent deux témoins de ce qu'ils n'avaient ni vu, ni entendu. Serment prononcé, le voyageur est condamné à payer, outre le prix réclamé, 10 francs de frais. Il veut donner de l'or; on n'a point de monnaie à lui rendre; et, pour obtenir d'aller en chercher, il est tenu de déposer sa montre entre les mains..... du juge!

Jurare parati in verba magistri!

Spéculations des voyageurs français. — Les mieux avisés vont à Paris, achètent aux manufacturiers de la rue Greneta, sur note prise en Amérique, payent comptant, (ce qu'ils appellent avoir la marchandise à coups de fusil), reviennent ensuite au Hâvre ou à Bordeaux. Le passage est retenu d'avance. Ceux-ci ne sont pas ordinairement les plus cossus. Parmi ceux qui peuvent disposer de sommes plus considérables, supposons qu'on ait employé cent mille francs en marchandises de France, et que, rendu aux Etats-Unis, une circonstance favorable assure, avec prompt

débit, 75 pour cent de bénéfice, on aura donc 175 mille francs en papier du pays.

Mais au préalable, on doit acquitter à la douane trente-trois pour cent de droits d'entrée, sur la plupart des articles; ce qui réduit les 175,000 fr. à 142,000 fr.

En Amérique, il n'y a ni denrées, ni marchandises qui puissent être l'objet d'une spéculation avantageuse pour l'Europe; s'il pouvait se trouver accidentellement un très-petit bénéfice sur quelques articles, il serait totalement absorbé par les frais; c'est un fait incontestable. Ceux qui en ont appris l'expérience se hâtent de convertir leur papier en numéraire.

Le doublon ou quadruple d'Espagne se paye en ce moment (septembre 1815), 18 piastres et demie, et sera tout-à-l'heure à 20 piastres; en France, on n'en aura que 16; la perte sur les 142,000 fr. est donc de 20 pour cent, ce qui réduit cette somme à 113,600 fr.

Retranchons maintenant:

1° Route de Paris à Bordeaux.	250 fr.
2° Provisions particulières et literie. .	250

3° Frais d'emballages, transports, chargemens, etc. etc.	250
4° Déficit, avaries.	250
5° Passage	1000
6° Fret (je dois me tromper en moins).	1000
Total.	3000
Plus : — Séjour aux Etats-Unis. . . .	250
Provisions.	250
Passage, en retour.	1000
Quarantaine ou séjour au port	250
Route jusqu'à Paris.	250
Total.	5000

De	113,600
Otez. . .	5000
Reste. . .	108,600 fr.

En supposant donc que l'on ait été favorisé par la plus brillante circonstance, il ne restera au spéculateur armé de 100,000 fr., que huit mille francs de profit pour avoir exposé deux fois la somme première; de plus, les risques du naufrage, (beaucoup moins rare qu'on n'imagine); le désagrément de deux longues traversées; celui du changement de climat et de façon de vivre, de bien en mal; enfin l'emploi de cinq à six mois de tems à exposer sa santé, sa fortune et son individu.

Que deviendra cependant notre habile tireur



de coups de fusil dans la rue Greneta; durement assujetti, pour chaque passage, aux mêmes frais que celui qui avait à bord pour cent mille francs de marchandises? Son avoir est borné à 12,000 fr. (combien passent avec moins!) Je veux que sur la plus stricte défensive, il n'ait payé que mille francs pour toutes dépenses de voyages, séjours aux ports, chargemens, fret, etc. tant en France qu'aux Etats-Unis.

Ci.	1000 fr.
Plus, pour les deux passages.	2000
TOTAL.	3000

Sa première somme de 12,000 fr. en a rapporté 21 mille en papier, sur quoi, retranchez pour droits, ci, 4 mille fr. des 33 pour cent; reste 17,000 fr., lesquels convertis en numéraire, ont donné 13,600 fr.

Son profit, rendu à la maison de roulage, rue du Ponceau, sera de.... 16 cents francs!

C'est encore le beau côté:

Que sera-ce lorsqu'on ne gagnera que 50 pour cent?

Quand on n'en fera que 25?

Et lorsqu'enfin il y aura perte, même aux Etats-Unis ?

> Mox reficit rates
> Quassas ; indocilis pauperiem pati. Horat.

Steam-boat. — On trouvera dans le cours du volume la description des Steam-boats qui remontent et descendent la rivière. Je ne parle ici que de celui qui traverse la Delaware d'une rive à l'autre dans toute sa largeur. Il est construit d'après un mode particulier, et disposé de manière à transporter les chariots et voitures attelés. On en voit un dont les roues sont mises en action à l'aide de dix-huit chevaux.

> Audax omnia perpeti,
> Audax Japeti genus
> Ignem fraude malâ gentibus intulit.
> Horat. *od.* 3, *l.* 1.

Table-d'hôte. — A table-d'hôte, chez F. (de Saint-Domingue), un capitaine de corsaire racontait, en ma présence, la manière dont il s'était remis en possession de son bâtiment pris par les Anglais, il y avait dix mois.

C'était un homme du midi de la France,

brun, ramassé, grosse tête, point de col, et d'un timbre de voix vers la contrebasse; son apparence était douce, et son parler lent; contraste extrêmement piquant avec la scène racontée et les expressions; *sang, poignard, tuer,* qui formaient à elles seules, les trois quarts de son récit.

Le brick dont il avait le commandement ayant été pris par des vaisseaux de guerre anglais, on en retira l'équipage moins un espagnol, qui fut laissé avec lui à bord: on y mit un capitaine de forte stature, et six hommes dont cinq de choix; le sixième était un nègre servant de timonier.

Le français voyant qu'il pouvait profiter du moment où le capitaine de prise était endormi, sans s'effrayer d'avoir lui seul affaire aux six matelots ennemis, fit part de son projet à l'espagnol qui se signa, protestant dans sa langue; et, *por Dios y todos los santos,* qu'il lui était impossible de se décider à une entreprise si hasardeuse.

Le sort en était jeté; il n'y avait plus à compter que sur soi-même, et sur son propre

courage. Le français avait pour toute arme un compas ordinaire, tel que ceux dont on se sert pour mesurer les distances en faisant le point sur les cartes marines, et de plus, un coutelas dont l'extrémité était cassée.

« J'attaque les deux plus redoutables anglais : (C'est le capitaine corsaire qui parle). Un coup à la tête du premier, (déjà ce n'était plus le même homme, l'œil dardait le feu, les veines se gonflaient, l'acteur était véritablement en scène), le renverse à mes pieds, baigné dans son sang; l'autre tombe sur moi; le coup que je lui porte à la poitrine est si violent, que je fais entrer le fer quoique sans pointe, *capulo tenùs*. L'anglais chancelle et tombe, je les achève, en ouvrant le crâne de l'un, tandis que je foulais l'autre à mes pieds. Ce fut l'affaire d'un clin-d'œil! Les trois autres accouraient; mais j'avais tout prévu: point d'armes à leur portée; pas le moindre outil, ou masse de bois, ou pièce mobile quelconque dont ils pussent faire usage; de plus, comme ils se trouvaient à l'entrepont, ils avaient à monter perpendiculairement par une ouverture

serrée et difficile; ils passaient les mains en-dessus, et je pouvais les leur couper; *mais il m'en coûtait de commettre une barbarie inutile;* je laissai l'espagnol pour les surveiller, afin de me porter à l'instant même vers le capitaine, ayant plus à craindre de lui seul que des trois autres. Il venait de s'éveiller; je le trouvai sans défense, comme étourdi et nullement préparé au combat. Il crut que j'allais le tuer.

En arrivant sur mon vaisseau pour en prendre le commandement, il m'avait salué comme *franc-maçon*, et m'avait fait voir ses papiers, etc.

Voulant tirer parti de cette fraternité, il se confondait en prières, mettant surtout en avant le titre le plus recommandable à ses yeux.

Je ne voulais pas le tuer (ajoutait doucement le capitaine corsaire), mais *seulement lui donner des coups de compas dans les deux épaules pour l'empêcher de se servir de ses bras!* Cela fut débité si naïvement que tous les convives éclatèrent simultanément.

L'attention reprise, il continua ainsi : Cependant je réfléchis que le *tétanos* le prendrait et qu'il en mourrait; alors je lui dis que je ne voulais lui faire aucun mal, mais l'enfermer dans sa chambre pour ma sûreté et la sienne propre. Il chercha un prétexte. — Point; un plus fort (exprimé comme je ne puis l'écrire). « — Hé bien! dit le corsaire, cela se peut dans » votre chambre. » (Nouveaux éclats de rire.) Enfin, l'anglais se rendit; j'ignorais alors qu'il avait un poignard; je l'aurais tué. Mais il ne bougea pas; tandis que, baissé pour scier une planche afin de clouer sa chambre, il pouvait avec quelque résolution se défaire de moi.

L'anglais une fois cloué dans sa chambre, j'eus la douleur, en revenant, de trouver en face de moi les trois matelots que l'espagnol surveillait et qu'il avait laissé monter sur le pont. Je me détermine à les tuer, s'ils ne descendent à l'instant même : heureusement que dans la chambre du capitaine anglais, je m'étais emparé d'un sabre; son effet d'une part, et de l'autre, la certitude que leur chef sur lequel ils comptaient, avait fait sa soumission, les

décidèrent à ne point se commettre; ils descendirent; je condamnai l'ouverture, et je fus maître de mon vaisseau; le nègre qui gouvernait m'ayant fait itérativement les signes les moins équivoques de sa parfaite obéissance.

J'étais près de Cuba, et ne pouvant manœuvrer le vaisseau avec un seul homme qui aurait dû être sans cesse de service avec moi, je me décidai à gagner un petit port sous le vent de la *Havane*. A peine rendu, la connaissance de l'affaire prise, on voulait me mettre aux fers; je résistai; je demandai à être jugé à la *Havane*, où déjà l'on avait rendu compte.

Les anglais furent descendus à terre et mis séparément en lieu de sûreté. On envoya un équipage à mon bord pour conduire le vaisseau à la *Havane*, où je restai cinq mois, au bout desquels j'eus à payer dix mille piastres pour les frais de procédure; ma cargaison n'en valant que douze mille. Ce qui me fut laissé, consistant en farines, se trouva totalement avarié. »

Le capitaine de corsaire ayant fini son histoire, je ne pus m'empêcher de lui dire qu'il

était bien heureux de s'être sorti sain et sauf du combat; qu'ayant tant fait que de se résoudre à une pareille détermination, les choses ne devaient point être faites à demi, et je m'étonnais surtout de ce mélange de force et de faiblesse qui l'avait porté à compromettre son existence, soit en épargnant le capitaine anglais, soit en négligeant de mettre les trois matelots hors de combat, lorsqu'ils passaient les mains pour s'élever, et qu'il pouvait les clouer avec son compas; soit en se fiant à un homme qui lui avait découvert sa pusillanimité.

Le capitaine en convint ainsi que les auditeurs, et nous nous quittâmes aussi frappés de ce récit, que si nous eussions véritablement assisté à l'horrible scène de carnage dont il venait de nous donner les détails.

Cœnantem juvat extremos audire labores.

Temples protestans. — N'ont point la majesté des églises catholiques. Ce sont des salles carrées; en apparence disposées comme pour une réunion littéraire, ou la tenue d'un club. La partie la moins ornée est celle où le ministre récite les prières.

Une séance outre mesure, durant laquelle le même individu, constamment en scène, revient imperturbablement aux mêmes idées, sur le même ton, et du même accent, produit une fatigue assommante.

La prière et les hymnes, suivant l'expression vulgaire, n'ont rien de relevé; nous pensons que l'usage de l'église romaine est infiniment plus convenable : le prêtre invoquant le Seigneur, et chantant ses louanges en paroles harmonieuses, hors de la portée commune, quoique les heures contiennent des prières dans le langage des fidèles.

Les hymnes, accompagnées de l'orgue, sur une modulation douce, mariée aux accens des vierges et des jeunes femmes, sont d'un effet touchant, harmonieux et d'un prestige ravissant.

L'usage des collectes pendant le service divin, nous paraît choquant envers le culte; il serait facile d'y suppléer par des quêtes à domicile; mais on paraît avoir habilement compté sur de puissans mobiles du cœur humain : la gloriole et la vanité!

Ce qui nous a frappés en entrant dans un temple protestant, c'est de n'y point voir la classe partout la plus nombreuse : celle du peuple. Les bancs d'acajou, payés par des familles riches, occupent exclusivement tout l'espace jusqu'à six pieds de l'entrée. Tout présente le coup-d'œil du luxe et de la propreté. Celui qui a vu le monde se dit : où donc est la grande masse de la société ? N'y a-t-il déjà plus d'égalité devant les autels, même dans les régions des niveleurs ?

Dès qu'un étranger entre dans un temple protestant (de quelque secte que ce soit), un individu se présente, et, très-civilement vous place dans un banc.

Non Delphi aut Ephesi celeberrima templa :
Sed oratoria formâ intrà simplissimâ et extrà.

Vénus africaine. — Dans la pension où je vivais à Philadelphie, nous avions, parmi les domestiques, la négresse, si non la plus belle, du moins la mieux faite qu'il fût possible de voir. Les voyageurs admiraient en elle une taille de déesse et des grâces naturelles. Ses formes n'étaient pas seule-

ment à l'abri de la plus minutieuse critique; elles étaient, en réalité tout ce qui s'est offert de plus séduisant à l'imagination des poètes, ce que la sculpture a créé de plus parfait, et ce qu'ont tracé de plus gracieux les pinceaux des plus habiles peintres; d'Homère à l'abbé de Lille; de Phidias à Canova; d'Appelle à Raphaël.

Sur ce corps achevé, s'élevait une tête bien plantée, et qui eût fort bien répondu à la perfection des autres formes, si le trait principal n'avait été manqué. La bouche était presque hideuse! et cependant, outre le plus éclatant émail, on y distinguait cette qualité caractéristique de la race noire... la bonté.

Nous étions souvent assis dans un long corridor menant de l'arrière partie de la maison vers la salle à manger; à l'heure du repas, Betsy (c'était le nom de la belle négresse), passait et repassait sans cesse. La grâce et la majesté de son maintien m'avaient frappé dès l'abord, ainsi que la perfection de ses membres; je m'étonnais qu'il n'en fût pas question parmi les voyageurs; et cependant je compri-

mais l'envie que j'avais de faire remarquer cette femme, et de savoir si les autres la voyaient du même œil que moi.

Il fut question d'elle une fois : j'exprimai mon admiration, et je ne tardai point à être convaincu que la beauté parle à tous les yeux. Ce fut un chorus d'éloges proportionnés à ce qui en était l'objet.

En voyant Betsy traverser ce long corridor où, mollement assis sur des sophas, nous pouvions la contempler à l'aise et la suivre de nos regards, je pensais à l'effet qu'eût produit une dame heureusement née, si, dans les galeries d'un palais, sous de pompeux vêtemens, elle eût développé devant une Cour brillante des formes aussi extraordinairement parfaites.

Lorsqu'on voyait entrer Betsy dans la salle où l'appelait son service, toujours droite autant que possible, le buste ayant disparu, la suite dessinait encore au-dehors ses riches contours et la chûte grâcieuse qui l'enchaînait au corps le mieux modelé.

Cette jeune femme, soit respect, soit contenance naturelle, avait toujours les yeux mo-

destement baissés, ne parlait jamais, servait avec attention; suivant, d'après nature, la ligne de conduite qu'eût tracée la coquetterie la plus profondément rafinée.

Le hasard la fit un jour entrer dans ma chambre; je lui dis qu'elle était belle, et la conviction où j'étais me donna sans doute l'heureuse expression qui la prouve et ne manque jamais son effet.

Ce fut alors que je souffris véritablement de voir cette bouche tellement en contraste avec le reste du corps, qu'elle semblait être chez elle, comme le cachet de l'humanité, pour qu'il ne fût pas dit qu'une mortelle eût été formée de tout point sur le modèle des déesses.

Betsy n'en soupçonnait rien. Quelque plaisir qu'une femme puisse goûter à être admirée, il est pour elle des jouissances plus vives encore; la négresse prétendit mieux.

> Ses yeux étincelaient des plus vives ardeurs;
> C'était une africaine en Vénus *Callipige* :
> On ne peut disputer des goûts ni des couleurs;
> Le deuil de ses attraits dissipa le prestige.
> Un feu secret, chez les hommes du Nord,

Les électrise, en voyant lis et rose,
En leur éclat; à défaut de la cause,
L'amant glacé ferme l'œil et s'endort.

Blessée dans sa vanité, Betsy versa des pleurs. Un don léger la dédommagea mal du *désappointement* où le pardon ne s'attache jamais.

Relativement aux femmes noires et de couleur, sur cent habitans blancs dans les Colonies, quatre-vingt-dix-neuf ne seraient nullement de notre avis.

Nigra sum; sed formosa inter filias Sion.

VOYAGE A NEW-YORCK.

Le 21 septembre 1815, embarqué sur le *Steam-boat* de Philadelphie à Bristol; vent debout, forte lame contraire; marche du *Steam-boat*, six milles, ou deux lieues à l'heure. On navigue près de terre, pour avoir moins à lutter contre les courans et s'aider du remou.

La rive droite, côté de Pensilvanie, est riante et pittoresque; celle de *New-Jersey*, noyée et sans maisons, à l'exception du village de Cambden, en face de Philadelphie.

Une digue, qui s'étend à plusieurs milles

sur la rive droite, contient les eaux de la *Delaware*, qui la débordent rarement.

Les habitations sont très-rapprochées dans cette partie. L'œil, fatigué par la brique au rouge sombre, se plaît à les contempler; leur blancheur contraste agréablement au milieu des groupes d'arbres, de verdure et de feuillage variés, d'une grande fraîcheur encore, malgré des chaleurs récentes, plus fortes que celles des Antilles.

La chambre de l'arrière du *steam-boat* est exclusivement réservée pour les dames. On descend entre cette chambre et le grand salon; contenant cinquante personnes assises, et une petite buvette où l'on vend du *brandy*, de mauvaises pêches et des biscuits de mer.

Les roues que la vapeur fait agir, placées latéralement au-delà du salon, donnent le mouvement au bateau, en tenant lieu de rames; elles sont en fer, de douze pieds de diamètre; chacune d'elles formée en double, à la distance de trois pieds, entre laquelle distance des plateaux de bois inclinés et de deux pieds de large font l'office de rames, très-rapi-

dement agités par l'effet de la vapeur. Le bruit continuel qui en résulte ressemble à celui des moulins à eau ; et je suis bien surpris si ces moulins et les roues qu'on y emploie n'ont pas fait naître l'idée des *steam-boats*, en y adaptant le mouvement connu, au moyen de la vapeur. L'espace depuis ces roues recouvertes en bois, jusqu'à quinze pieds en arrière de la poulaine, est occupé par le mécanisme du *steam-boat.* Au-dessus du pont se trouve le balancier, sans cesse en mouvement; et dessous, de chaque côté de l'entrepont, deux énormes cylindres de fer, d'environ quatre pieds et demi de diamètre, et douze ou quinze dans la longueur de l'axe, contiennent un foyer ardent qui y est constamment entretenu; l'intervalle entre les deux renferme la partie où opère le balancier et les principales pièces du mécanisme.

On arrête à volonté le jeu des machines, et conséquemment la marche du bateau, en dégageant la vapeur surabondante par des tuyaux à cet effet; de même on reprend la marche en un clin-d'œil, en retenant cette

vapeur. La partie de l'entrepont, qui est en avant des foyers, sert à mettre à couvert les effets des voyageurs, lorsqu'il fait mauvais tems. Le contour intérieur de la poupe est garni de bancs, pour l'agrément des passagers; au-dessus on peut dresser une tente, pour les mettre à l'abri du soleil.

Hommes, femmes, enfans, blancs, mulâtres et noirs, maîtres, domestiques, marchands, ouvriers, *gentlemen* américains ou étrangers, peuplent cette habitation flottante.

Dans ce nombre, se trouve en ce moment un quaker, homme de couleur, négociant, possesseur de 50,000 piastres, bon marin, commandant son navire, et de plus, tellement zélé pour sa religion, qu'il va partir pour *Sierra-Leone*, en Afrique, afin d'y faire des prosélytes, en même tems qu'il y suivra ses intérêts de commerce.

A six heures, nous arrêtons à Burlington, à dix-neuf milles de Philadelphie; on y descend des passagers et l'on en prend d'autres.

Burlington, situé dans le *New-Jersey*, est d'un coup-d'œil très-agréable. Des talus

en gazons et des peupliers d'Italie, bordent le devant des maisons. Cette ville est plus ancienne que Philadelphie. En peu de minutes, nous allons au bord opposé, où est situé Bristoll, un mille plus loin, 20 milles de Philadelphie : nous y trouvons des voitures à neuf places, attelées de quatre bons chevaux. Ces voitures, extrêmement incommodes, ouvertes en face et par les côtés, sont absolument intenables par un aussi mauvais tems que celui de ce jour.

La route est belle et ferrée; les propriétés sont bordées par des barrières en bois.

A dix milles de Bristoll, on arrive à Trenton, après avoir passé un pont couvert, de longueur remarquable, sur la *Delaware*.

Trenton est la capitale de *New-Jersey*.

De Trenton on va coucher à Prince-Town, dix milles plus loin.

Après un souper dont le thé a fait les honneurs en grande partie, l'aubergiste, ayant à peine assez de logement pour les dames, a dû par un tems affreux, nous faire conduire en ville, pour nous procurer des lits, à onze heures du soir.

Un américain est venu avec moi loger dans une chambre de sept pieds de large, sur treize de long, le mur à nud; trois couchettes, une table en bois blanc; point de rideaux, ni de meubles de lits; *not even to ....!* pour répondre aux quatre mots que le sentimental Sterne fait dire à une dame française : rien que pour, etc.

Prince-Town possède le plus célèbre collége des États-Unis : il y a dans ce moment cent cinquante écoliers. Celui de *William et Mary*, à Williamsburgh en Virginie, tenait le premier rang lorsque je le visitai en 1781, immédiatement avant le siége d'Yorck-Town et la reddition du général *Cornwalis* et de l'armée anglaise sous ses ordres.

Partis de Prince-Town à cinq heures du matin, nous sommes allés déjeûner à douze milles, à New-Brunswick, où il y a aussi un collége.

A cinq milles de New-Brunswick, on trouve Bridge-Town, et à trois milles au-delà Elisabeth-Town, jolie petite ville sur un *creek*, ou petite rivière, avec un pont.

La route de Prince-Town à Elisabeth-Town traverse presque sans interruption des bois de chênes et autres arbres. On ne voit point ici ces forêts de pins qui couvrent une si grande partie de la Virginie. Cette route, assez bonne en été, devient très-mauvaise en hiver.

Auprès de moi, dans le fond de la voiture, s'est trouvé un irlandais de figure, taille et manières distinguées, le colonel P......, très-instruit, ayant voyagé en France et en Angleterre.

Nous avons beaucoup parlé ensemble des États-Unis, de Philadelphie d'où nous venions, de la politique, et enfin des femmes, comme cela doit être.

Il était naturel que mon premier sujet de conversation portât sur l'incommodité des voitures publiques dans les États-Unis.

Le colonel prétendait qu'elles ne pouvaient être construites différemment, à raison des mauvais chemins, et que, massives, en bois, elles ne résisteraient pas. Mais rien n'empêche d'avoir des voitures légères, et de

s'y mettre à l'abri des injures du tems : si l'on s'était étudié à imaginer un genre de diligences, où l'on eût condamné le voyageur à tous les rafinemens de gêne et de mal-aise, on n'aurait pu réussir mieux qu'on n'a fait dans l'état actuel des choses. Caisse ouverte au vent et à la pluie, même par l'impériale; neuf places dans l'intérieur, sur trois bancs de bois rapprochés à vous presser la poitrine; et en arrière du dossier de chacun, deux charnières de fer en saillie de huit pouces; précisément tout ce qu'il faut pour casser cuisse et jambe à la moindre chute, ou dans un cahotement; l'embarras extrême de prendre sa place et d'en sortir; comme le nécessite à chaque minute, le brisement des soupentes et de la petite chaîne de fer avec laquelle on a coutume d'y remédier; enfin les branches d'arbres qui, successivement comprimées par l'avant du cadre de la caisse, rentrent avec violence, et vous exposent à être aveuglés. Le colonel allait répondre, lorsqu'un éloquent témoin de la forêt que nous traversions lui cloua la bouche, et nous aspergea de sa rosée, large-

ment disséminée. Ce sont de ces légers inconvéniens auxquels on ne fait pas la plus petite attention.

Nous avons ensuite parlé de Philadelphie. Je disais au colonel que j'avais été étonné de trouver si peu de belles femmes dans cette capitale. L'Angleterre m'avait fait espérer de retrouver ici le beau sang qui distingue si éminemment les nymphes de la Tamise.

Les femmes à Philadelphie, outre qu'elles n'ont généralement ni beaux traits, ni figures distinguées, sont extrêmement maigres, et partant elles perdent un des plus beaux attraits de leur race : la blancheur de la peau. Le colonel en est convenu avec moi. « Bien » plus, m'a-t-il dit, les demoiselles trouvent » que la maigreur est une beauté; elles tien» nent à cet état de dépérissement physique; » elles se privent de manger, et prennent » différentes drogues pour atteindre ce but. »

Je crois, lui dis-je, que, d'origine étrangère à ce pays, la race européenne y dégénère, comme les arbres ou autres productions de la terre transplantés d'un climat à un autre.

Au mot *dégénéré*, le colonel s'est montré chatouilleux : « Nous ne sommes point dégé» nérés, a-t-il repris, ni en force, ni en » courage; les Anglais l'ont éprouvé. »

Je suis loin de penser que les américains aient moins de courage que les autres peuples, et je ne prétends même pas que cette dégénération dont je parle soit déjà effectuée sensiblement; mais il se peut, et il est probable qu'elle aura lieu dans le cours de plusieurs générations.

Si cela doit être, il ne serait pas étonnant que le sexe le plus faible en ressentît le premier les effets, dans un pays où la chaleur excessive pendant l'été, cause beaucoup de déperdition, en même tems que la nourriture n'est peut-être pas aussi succulente qu'en Europe.

Le colonel, piqué peut-être de la franchise avec laquelle je lui avais ouvert mon opinion sur l'apparence physique des dames américaines, me demanda la permission d'exposer à son tour sa manière de voir sur le beau sexe en France, ayant habité Paris, connu

la bonne société, et voyagé dans nos principales provinces. Je dus me faire un plaisir d'acquiescer à sa demande; et voici à-peu-près ce que j'ai retenu de sa conversation :

Le colonel divisait la France en trois zones très-distinctes pour la différence dans les races. A quelques exceptions près, celle du nord comprend les plus belles femmes, quoique moins vives et peut-être moins spirituelles que celles du midi. Ces dernières, pour la beauté, la taille et la blancheur, cèdent aux femmes du nord : chez elles, le physique est plus robuste, le tissu plus serré; l'émail est éclatant; les pieds et les mains sont plus petits, elles ont une vivacité outre mesure et trop de feu dans les yeux.

Suivant le colonel, c'est dans la Normandie qu'on voit la plus belle race de femmes françaises : la zone intermédiaire est disgraciée au physique et infiniment au-dessous des deux autres. La race n'y a point été suffisamment croisée ; les autres causes de beauté n'y ont pas eu assez d'action. L'espèce y est généralement de petite stature, mal venue et mal con-

formée : l'intelligence naturelle n'y est pas au même degré qu'ailleurs, dans la classe du bas peuple.

Dans l'ensemble des trois zones, la forme de la tête n'est pas heureuse : les os des pommettes au-dessous des yeux, ont une saillie tout-à-fait hors de la belle nature; le col est en force, etc.

Excepté chez les femmes du nord, il y a quelque chose de masculin dans le sexe. Il est presque sans exemple dans les trois royaumes-unis, de voir une femme dont le visage offre les ombres anti-féminines d'un duvet en pose martiale. Cette imperfection est extrêmement commune en France, particulièrement dans le midi.

Vos demoiselles, ajoutait l'irlandais, ont généralement la voix forte : un rire trop fréquent et trop prononcé chez elles n'est aucunement favorable aux idées de modestie et de candeur que l'on a tant de peine à voir s'évanouir.

Par des causes qui remontent peut-être à une forte organisation chez les femmes fran-

çaises, celles-ci ne sentant pas au même degré le besoin de protection; et en même tems faisant usage de leur esprit et de leurs attraits naturels, aidés de l'esprit chevaleresque de la classe donnant le ton et servant de modèle; les femmes, dis-je, sont parvenues à dominer sans opposition, et prenant à elles une partie des vertus qui caractérisent les hommes, elles n'ont donné en échange à ceux-ci que des défauts de leur propre sexe, dont, après un certain laps de tems, la société en masse s'est sentie imprégnée et débilitée à tel point, qu'il est devenu de toute nécessité de la retremper et de rentrer, autant que possible, dans le cours naturel des choses.

Si les demoiselles rient à tout propos, les femmes affectent un sourire si constant, qu'il touche aux limites de la fadeur. Leur regard est trop assuré; elles sont trop apprises à faire peu de cas de ces mêmes hommes qu'elles ont modelés et pétris, en quelque sorte, au gré de leurs caprices. De là le mépris pour la foi conjugale (si respectée dans nos contrées) et tous les désordres qui en proviennent; de là cet état

de société où l'on cherche à faire briller l'esprit aux dépens des mœurs; de là cette désunion trop commune dans les familles; de là le bonheur domestique mis chez vous au nombre des *Dieux inconnus!*

Ainsi parla le colonel irlandais. Je m'aperçus qu'à l'aide de certaines choses peu contestées, et qui se trouvent partout, à quelques nuances près, il en faisait passer un grand nombre faciles à réfuter, et qui décélaient visiblement un certain degré de jalousie.

Je ne ferai point à mes lecteurs l'injure de rapporter ici mon plaidoyer dans la cause d'un sexe qu'ils défendraient mieux que moi, s'il était nécessaire. Quoi qu'il en soit, en supposant que nos dames doivent céder la palme de la beauté, je forçai le colonel à convenir qu'elles sont incontestablement reconnues dans toute l'Europe comme douées de plus d'esprit, de savoir-vivre et d'amabilité; que rien n'égale l'excellence de leur goût dans l'art de la parure; qu'elles ont plus de grâces dans la démarche, un enjouement soutenu dans la conversation, le sentiment inné des conve-

nances les plus délicates, et enfin cette aisance de manières d'où dérive un des premiers charmes de la société.

Le colonel, changeant alors de conversation, prétendait qu'il n'y avait de bonnes auberges et de bonnes diligences qu'en Angleterre; en France, ces diligences vont trop doucement; on y respire un mauvais air.

Il prétendait qu'excepté dans les grandes villes, on ne trouve que de mauvaises auberges. « Avez-vous voyagé en Bretagne, m'a-» t-il dit? — Beaucoup. — Avez-vous été » bien logé? »—Dans de très-petits endroits, il y a peu de ressources, on est quelquefois fort mal; mais presque partout on trouve à choisir, et dans une auberge de peu d'apparence, on est souvent servi avec plus d'attention et mieux logé que dans un hôtel de grande ville.

Puis nous avons parlé de Buonaparte et de ses adhérens.

Après des opinions divergentes, nous sommes enfin tombés d'accord sur ce point : que les Anglaises, particulièrement celles de

la haute classe, sont les plus belles femmes de la terre, par l'élégance des formes, par la blancheur et l'embonpoint, la grâce naturelle et la modestie du maintien, et par-dessus tout peut-être, l'inconcevable magie d'un son de voix enchanteur.

A deux milles d'Élisabeth-Town, on se trouve rendu à la pointe où les voitures s'arrêtent près d'un bras de mer; on y prend le *steam-boat* pour aller à New-Yorck, quinze milles plus loin.

Pour gagner le *steam-boat*, il faut, dans un espace de cinquante toises, se mettre dans l'eau jusqu'à mi-jambe. Les dames, n'ayant point osé faire ce trajet, ont été obligées de louer des voitures pour se rendre, par un long circuit, à New-Yorck. Je pense qu'elles se seraient effarouchées des ressources que la galanterie rafinée de nos sociétés mieux apprises auraient pu trouver en cette occurrence.

Le *steam-boat* de cette ligne (car il y a diverses associations qui tiennent différentes routes, de Philadelphie à New-Yorck) est petit et nullement *confortable*. Il y pleut comme

dehors; on y a les pieds dans l'eau, et l'on y étouffe, sans qu'il soit permis d'entrer dans le seul endroit tenable (la chambre des dames), quoiqu'il n'y en ait pas une seule, ce qui avait lieu durant notre passage.

La compagnie s'est trouvée très-désagréablement mêlée; et comme dans ces occasions les gens bien élevés se taisent, la canaille a beau jeu.

Deux ivrognes, l'un à basbord, l'autre à tribord, ont fait exclusivement les frais de la conversation, d'autant plus insolemment, que l'idée d'égalité assiège volontiers l'esprit de ceux même qui ne peuvent se cacher leur évidente infériorité.

Les heures sont longues, avec de pareils inconvéniens, un tems horrible, impossibilité de monter sur le pont; et lorsqu'on est contraint de rester les pieds dans l'eau, dans un air fétide, rendu plus mal-sain encore par la vapeur du bateau.

Une vilaine femme, qui tenait la buvette du *steam-boat*, avait l'air de commander en souveraine sur cette malheureuse embarcation.

En approchant de New-Yorck, différentes îles auraient égayé le paysage, si nous eussions joui d'un tems serein : plusieurs de ces îles ont des forts pour défendre la baie, entr'autres, *Governor's-Island.*

New-Yorck a l'apparence d'une grande cité, beaucoup plus que Philadelphie; plusieurs clochers, des édifices à découvert et plus élevés, une immense quantité de navires en rade, la vue d'une promenade charmante, dite la *Batterie*, et du fort circulaire qui est en face, préviennent favorablement le voyageur : c'est *Long-Island* qu'on voit par-delà dessiner ses lointains aux limites de l'horizon.

Le *steam-boat* s'est comporté à merveille : par un tems de désolation, véritable ouragan d'équinoxe, navigant en pleine baie, sous une forte lame debout, on n'y éprouvait presque point de mouvement; son bruit de rame, ennobli par la tempête, imprimait un certain caractère de grandeur à sa marche véritablement triomphale en cette circonstance. Celui qui descendait ce même jour, *Hudson-River*, venant à New-Yorck, ayant eu l'une

de ses roues brisée, dans l'impossibilité de gouverner, s'est trouvé à la merci des vagues en fureur, poussant vers la mer. Cent jeunes dames qui s'y étaient embarquées ont fait simultanément éclater des cris de désespoir. On peut juger du désordre et de la désolation d'une scène de cette nature. Heureusement que le bateau a été jeté sur *Governor's-Island*, d'où les voyageurs se sont empressés de passer à New-Yorck, et d'y peindre toutes les terreurs d'un demi-naufrage.

ÉTAT DE NEW-YORCK.

New-Yorck, un des États-Unis d'Amérique, lequel s'étend du sud à l'ouest du *Connecticut* et du *Massachusetts* : il est parcouru par la rivière d'*Hudson*, dans sa longueur, qui est d'environ cent lieues, sur cinquante de largeur. Longitude occidentale, 78^{d} 20^{m}; latitude, 40^{d} 5^{m}. Sa surface est de deux mille six cent soixante-sept lieues carrées. Cette province, y compris les îles de New-Yorck, Long-Island et Staten-Island, est divisée

en vingt-un comtés ; nombre d'habitans, 344,074. Cette population était, en 1800, de 484,065 habitans, dont 238,110 hommes libres, 151;933 femmes, 8,573 Indiens et 15,602 esclaves. L'État de New-Yorck a originairement appartenu aux Hollandais, qui y envoyèrent une colonie en 1614. Le roi d'Angleterre Jacques Ier força les Hollandais de cette colonie à lui payer un tribut qui fut refusé sous Charles Ier ; mais sous Charles II, les Hollandais furent chassés, et le pays devint la propriété du duc d'Yorck, frère de Charles. Cette province s'étendait alors jusqu'au fleuve *Saint-Laurent*. Cet état est riche, et fait le plus grand commerce de tous ; il consiste en bled, orge, farine, avoine, bœuf et autres sortes de viandes : il y a des écoles gratuites salariées par l'état.

On débarque à New-Yorck au bureau des *steam-boats*, où l'on peut en sûreté déposer ses malles et effets, jusqu'à ce que l'on se soit procuré un logement, si l'on ne préfère prendre de suite des fiacres qui attendent les arrivans.

L'intérieur de la ville n'offre pas des rues aussi régulières qu'à Philadelphie; dans certains quartiers, elles se croisent en sens divers; et forment les mêmes irrégularités que l'on voit en Europe. Les trottoirs sont étroits.

Le tems horrible qu'il fait à notre arrivée ne me permettant pas le choix d'un hôtel, je m'accoste d'un français qui me mène chez une dame tenant pension.

En entrant, je reconnais l'asile de la tristesse. Le prix est d'une gourde par jour. On me sert à dîner une pièce de bœuf dont je ne puis manger; il ne reste que la ressource d'une mauvaise omelette; avec cela, de l'eau, point de dessert, le dîner est fini; et l'on enlève le couvert sans autre forme de procès.

Un souper plus que frugal se fait attendre jusqu'à neuf heures et demie. La société se compose d'un espagnol du parti des indépendans, d'un médecin énergumène déporté de la Martinique avec sa compagne surannée, et d'un officier de génie venu des mêmes climats pour cause semblable; ce dernier est modéré; les regrets paraissent l'absorber.

La maîtresse de la maison, bordelaise sur le retour, n'a jamais perdu beaucoup de tems à faire croître des lis sur sa fenêtre; tandis que son mari peuple les cimetières de Carthagène, elle meuble tout doucement sa bourse, commande en sultane deux ou trois filles de la race de Cam, et, par intervalles, fait frémir un méchant piano sous ses doigts rembrunis;

S'en va, court et revient, ronde comme une boule,
Déraisonne au matin, boit le soir.... et roucoule.

La principale rue de New-Yorck est *Broadway*, qui s'étend, nord et sud, dans une longueur de deux milles, sur une très-grande largeur. Les boutiques sont fournies de marchandises plus riches et plus belles que celles de Philadelphie; mais les trottoirs et les maisons n'y sont ni aussi beaux, ni aussi proprement tenus. Beaucoup de ces maisons sont à l'anglaise, avec des grilles de fer en avant, et les cuisines sous le rez-de-chaussée.

Le plus bel édifice public est *City-Hall*, (maison de ville) bâti en marbre du pays, du côté de la façade principale. En avant de cette façade, un terrain considérable, planté en

gazon, fermé de palissades, est ouvert au public : c'est ce qu'on nomme le *Parc*.

On voit plusieurs églises dans *Broad-way* avec de vastes cimetières donnant sur la rue. Ces terrains seraient utiles et agréables formés en places publiques, avec des gazons et quelques groupes d'arbustes, comme en Angleterre ; la ville en serait embellie et assainie ; aujourd'hui l'œil est attristé et la salubrité très-imprudemment compromise, dans un pays où la fièvre jaune a fait d'horribles ravages, et où l'on ne saurait prendre trop de précautions.

Je m'attendais à trouver les femmes plus belles à New-Yorck qu'en Pensilvanie; la différence n'est pas très-sensible, et des deux côtés on peut faire cette même remarque : c'est qu'il manque une tête à cette population plébéienne.

Il y a aussi dans *Broad-way* deux grands Hôtels : *City-Hotel* et *Washington-Hall;* on est bien à une piastre et demie par jour dans le dernier, et à deux piastres dans l'autre. La salle de spectacle est située près de *City-*

Hall; dans *Chambers-street*; on y joue trois fois par semaine pendant neuf mois.

Il y a une seconde petite salle de spectacle.

La rue des *Banques* est une des principales après *Broad-way*. Ces banques sont tenues dans des maisons ordinaires, sans décorations d'architecture, comme on en voit à Philadelphie.

Le *coffee-house* (où se tient la Bourse), est une espèce de cabaret enfumé de mauvaise mine.

On y trouve les gazettes et des rafraîchissemens; l'usage est de boire après cent personnes, si l'on ne veut choquer l'homme du comptoir en lui demandant un verre propre.

La promenade dite *la Batterie*, est composée de plusieurs allées de peupliers, de saules pleureurs, et autres espèces d'arbres; les intervalles entre ces allées, de cent toises en longueur, sont plantés en gazon. L'extrémité nord se trouve en face du bureau des *steam-boats*.

A l'opposé, on a construit un joli pavillon circulaire à deux étages, avec une galerie en dehors, au rez-de-chaussée: les non-souscrip-

teurs payent six *cents* (six sols) pour y monter.

La vue est délicieuse au sommet de ce belvédère : un grand mât élevé de trente pieds plus haut, indique les quatre points cardinaux.

On domine de là toute la baie, et l'on découvre au loin dans le sud-ouest, les *Narrows*, ou passages des navires pour entrer à New-Yorck.

Ces passages sont formés par le rapprochement des îles de Staten-Island et de Long-Island, dont la perspective est d'un effet enchanteur, les terres de ces îles s'élevant en côteaux couverts de bois, de champs et d'habitations agréablement situées.

Ce passage est défendu par deux forts armés de nombreux canons de gros calibre, croisant leurs feux.

Governor's-Island, qui est à moins d'un mille, s'élève en pentes douces tapissées de verdure; des allées de peupliers embellissent la perspective et couronnent ses hauteurs fortifiées; elle s'étend est et ouest : dans cette dernière direction, trois rangs de batteries regardent Ellis-Island, située à petite distance.

A l'extrémité nord de la promenade on voit un fort circulaire en brique; des soldats y montent la garde : cet appareil militaire contraste avec les habitudes commerciales, et avec les idées auxquelles on se livre volontiers à des heures et dans un lieu de délassement et de plaisir : une autre île, dite *Gibet's-Island*, à deux milles de là, et pareillement fortifiée, croise son feu avec celui des dernières batteries dont nous venons de parler.

Governor's - Island est si heureusement situé pour le port de New-Yorck, qu'il n'est en quelque sorte formé que par cette île; la lame du large est brisée contre ses rivages; elle abrite tout-à-fait cette partie de la baie qui conduit aux *Warfs*, où les vaisseaux déposent leurs cargaisons. Il y a 24 milles ou huit lieues de New-Yorck à la mer.

La baie s'étend à quelque distance dans les terres, où l'on trouve ensuite North-River, que le *steam-boat* remonte en vingt-quatre heures jusqu'à Albany, distance de 150 milles; par un pays rempli de sites romantiques.

Saratoga est à peu de distance d'Albany;

on y prend les eaux pendant les mois de juin, juillet et août. Il y a aussi des sources minérales à Spring-Water, six milles plus loin.

On n'y fait point facilement connaissance. Ce serait avoir une idée fausse de ces eaux, que d'y supposer les mêmes agrémens qu'à Bath, à Bagnères ou à Spa. La vie y est monotone comme dans tout le reste des Etats-Unis.

Vis-à-vis la promenade de New-Yorck on voit sur la rive de New-Jersey le petit bourg de Jersey, bâti depuis peu d'années; un *steam-boat* de passage fait le trajet continuellement.

Le climat de New-Yorck est sévère : l'hiver y est long et dur. La perspective d'une prompte fortune peut seule faire endurer d'aussi graves inconvéniens.

Cette vaste cité est dans une île qui communique au New-Jersey par un pont jeté sur North-River, à quelques milles de New-Yorck.

La population de cette capitale est de plus de cent mille âmes, et s'accroît très-rapidement. L'activité du commerce y est prodigieuse; beaucoup de vaisseaux pour Phila-

delphie, où l'on ne peut entrer pendant trois ou quatre mois, à raison des glaces, se rendent forcément à New-Yorck, d'où résultent de nouveaux moyens et de l'occupation pour ses habitans.

On a construit une *steam-frigate* pour la protection de la baie. Elle y a fait dernièrement une course avec succès. Elle est à l'abri du boulet, et l'on s'occupe de lui donner un nouveau moyen de défense, consistant à jeter de l'eau bouillante à une certaine portée autour d'elle.

L'usage à New-Yorck est de se mettre en pension. Celles où l'on est en nombre sont les meilleures; outre qu'on y vit mieux, la société y est moins monotone que dans une maison bourgeoise.

L'auberge française la plus fréquentée est celle de Zabeth, femme de couleur de Saint-Domingue, dans William-street; on y est bien à huit piastres par semaine.

Derrière l'hôpital, dans Chambers-street, on trouve une maison de bains tenue par des français.

Le dimanche est triste à New-Yorck, comme dans toutes les villes de l'Amérique; boutiques fermées, point de papiers publics, visites des temples, son des cloches, lecture de la Bible, retraite; silence général, voilà le tableau du septième jour.

Rien de curieux pour la littérature ou pour les arts. Le commerce est difficilement en harmonie avec les sciences. New-Yorck n'offre rien dans ce genre; c'est uniquement une ville d'affaires de commerce, mais sur une vaste échelle, et qui promet de fleurir au plus haut degré, si le possesseur du trident veut bien le permettre. Ainsi-soit-il!

New-Yorck est éclairé avec des lampes en guise de réverbères; l'inconvénient est d'autant plus grand, que les trottoirs sont négligés et que les caves tendent des piéges.

L'ouragan a causé des dégats considérables à New-Yorck. Une partie des jetées est enfoncée; l'établissement des bains sapé dans ses bases, est à moitié sous les eaux de la mer. Les arbres abattus dans les promenades et le long des rues, des débris de toitures et de che-

minées dispersés çà et là, des ruines encore fumantes et sous le crêpe de l'incendie, offrent, de toutes parts, la trace du désordre et des calamités, rendue plus touchante à la vue du saule pleureur déraciné dans l'asile de la mort, versant au loin ses derniers pleurs sur la tombe étrangère, tandis qu'innocemment coupable, ses pieds violemment arrachés des profondeurs de la terre, ont exhumé la jeune épouse dont l'inconsolable survivant avait orné la demeure dernière !

> Quidquid sub terrâ est, in aprium proferet ætas,
> Defodiet, condetque nitentia. HORAT. *epist. l.* 1 *epist.* 6.

Lundi 25 septembre à sept heures du matin, départ de New-Yorck pour New-Brunswick, par le steam-boat.

Tems superbe : l'azur du ciel réfléchi sur des eaux parsemées d'îles de diverses grandeurs, est agréablement entrecoupé par une zone de terre en panorama de verdure.

La baie est d'un coup-d'œil ravissant : les premiers rayons du soleil sont délicieux à la suite d'un ouragan et des désastres qu'il occa-

sionne;....... c'est le baiser du raccommodement!

La partie nord-ouest de Long-Island et les côtes nord et ouest de Staten-Island, sont remplies de sites romantiques et de jolies fermes.

Staten-Island forme un comté, sous le nom de *Richmond-County*.

Nous naviguons dans un *steam-boat*, à grandes dimensions. Sa marche est de deux lieues par heure sans voiles et contre la marée; après quelques milles dans l'ouest, nous entrons dans Sound-River; le terrain devient marécageux des deux côtés.

A neuf heures on sert un bon déjeûner à cent personnes.

A 20 milles de New-Yorck, vis-à-vis l'extrémité de Staten-Island, on découvre Perth-Amboy, dans le New-Jersey; le terrain y est nud et trop en plaine. L'établissement que l'on a tenté d'y faire pour un séjour d'agrément dans l'été, n'a pu réussir. Les entrepreneurs ont fait banqueroute.

La partie du New-Jersey qui borde Sound-River a beaucoup plus d'élévation que celle

qui borde la Delaware; l'aspect du pays est agréable et varié.

Entre les côteaux et le canal où nous naviguons, le terrain bas et noyé ressemble à ce qu'on appelle le *marais*, dans la Vendée; il est couvert de meules de foin de très-mauvaise qualité.

A deux heures, très-bon dîner servi pour cent personnes.

A trois heures, le *steam-boat* arrive à New-Brunswick, ayant fait 45 milles depuis New-Yorck.

Pendant le trajet, j'avais remarqué une jeune personne d'une grande blancheur, ayant des formes séduisantes, et cette couleur de cheveux qui annonce toute la délicatesse féminine.

A l'heure du dîner, comme je venais de m'asseoir au hasard parmi cent convives, j'ai été agréablement surpris de la voir se placer vis-à-vis de moi, à une table très-étroite qui me laissait toute la liberté de l'envisager de très-près. Ses yeux étaient modestement baissés; rien de plus décent que son maintien; j'ai

eu le plaisir de lui adresser la parole et de la servir plusieurs fois.

Rendus à New-Brunswick, où des calèches étaient prêtes à nous transporter, je la suivis le plus long-tems possible; il fallut monter dans deux voitures différentes; lorsque la caravane se mit en mouvement, un dernier regard lui porta mes adieux télégraphiques; elle me parut y donner son attention... Déjà nous étions morts l'un à l'autre, mon cœur se serra douloureusement, en voyant s'évanouir le charme le plus puissant auquel la nature nous ait soumis, et qui agit sur nous avec tant de violence, quand le chagrin nous assiége, quand nos affections sont libres, trop libres de tout engagement, et peut-être aussi quand nous foulons la terre étrangère, loin des contrées où nous vîmes le jour, loin de nos amis, et quand nos plus rians souvenirs ne se présentent à l'esprit que comme des songes légers.

Ut somnia vana!

Les environs de New-Brunswick, à deux ou trois milles de rayon, sont cultivés; le coup-d'œil qu'ils présentent est rare aux Etats-

Unis, où presque tout le pays est couvert de forêts.

En repassant à Prince-Town, j'ai pu apercevoir le collége ; c'est un fort petit bâtiment en briques, dont la façade, parallèle à la grande route, est ornée de gazons et d'allées de peupliers d'un effet agréable.

Entre New-Brunswick et Prince-Town, sur une veine de rochers considérables, on est surpris de voir des arbres serrés et bien venus.

Les arbres croissent généralement fort droits et s'élèvent très-haut en Amérique. Ici ce sont des chênes et des hêtres pour la plupart.

La terre est de mauvaise qualité, rougeâtre, sablonneuse et mêlée de gravier : sa virginité seule lui donne des ressources. Le maïs n'est pas même aussi beau que dans nos contrées méridionales en France, quoiqu'en Virginie il ait le double de hauteur, et porte un épi au moins triple des nôtres.

Quand on défriche, on coupe les arbres à deux ou trois pieds de terre ; on sème ensuite dans les intervalles.

La moisson faite, ces pieds d'arbres do-

minent les chaumes, comme des familles de souche antique dans un empire florissant.

A neuf heures du soir, nous sommes arrivés à Trenton, pour y souper passablement, et coucher très-*incomfortablement*, c'est-à-dire très-mal.

Le 26, à sept heures du matin, parti de Trenton, sur le *steam-boat* allant à Philadelphie. Le pont de Trenton a des piles en pierres; cinq arches en bois soutiennent, au moyen de fortes traverses de fer, le plateau sur lequel on passe à couvert.

L'humidité du climat, les pluies fréquentes, et les longs hivers obligent à couvrir ainsi les ponts de bois aux États-Unis. Ce moyen seul pouvait leur assurer quelque durée.

La marée ne monte qu'à deux milles au-dessus de Trenton, où se trouve une chute d'eau.

Cette ville est célèbre par la victoire que Washington y remporta dans la guerre de l'indépendance.

La rive de New-Jersey, donnant sur la Delaware, en allant de Trenton à Burling-

ton, est plus haute et plus belle que celle de Pensylvanie. C'est le contraire de Burlington à la mer, dans un espace de 140 milles.

Le *steam-boat* que nous venons de prendre, est le plus spacieux et le plus beau que j'aie vu. Les salons en sont élégans et propres. Le mécanisme est fort ingénieux; son jeu est admirable; l'invention fait honneur à M. Steven fils, de New-Yorck. Sa marche, à raison de trois lieues à l'heure contre la marée; à huit heures, déjeûner à la fourchette, pour cent vingt personnes.

A neuf heures, à Bristoll. On arrête un moment pour embarquer ou descendre des passagers.

C'est à Bristoll que se font les courses de chevaux; (*Races*). Elles auront lieu ces jours-ci, et attireront le beau monde de Philadelphie, si le tems se soutient au beau. En cinq ou six minutes, on est à Burlington, près d'un mille au-dessous. Le *steam-boat* y arrête de même un instant.

Nous sommes plus de deux cents personnes

à bord, dont grand nombre de quakers et de quakeresses. C'est le pays : à onze heures nous arrivons à Philadelphie. Il en coûte, de New-Yorck à New-Brunswick, quatre gourdes trois quarts, y compris la voiture de New-Brunswick à Trenton.

Le déjeûner et le dîner sur le *steam-boat*, se paient, le premier cinquante sous, le second une gourde, ou cinq francs. La boisson se paie à part.

Le souper et le coucher à Trenton, coûtent une gourde.

De Trenton à Philadelphie, le passage, sur le *steam-boat*, coûte une gourde et un quart, le déjeûner à bord, cinquante sous. Les effets à débarquer ou embarquer dans le voyage, une gourde ou deux, suivant la quantité de bagage. Total de New-Yorck à Philadelphie, dix ou onze gourdes, qui font cinquante ou cinquante-cinq francs de France. C'est près de Trenton, sur la droite de la Delaware, que le général Moreau avait acheté la terre où il faisait sa résidence. La maison principale a été brûlée. Cette propriété, qu'il

avait payée soixante-dix mille piastres, a été vendue pour cinquante mille.

Les Etats de New-Jersey, Delaware et Pensylvanie sont couverts de maisons en bois, dans les dimensions les plus petites; communément dix à douze pieds quarrés. On ne voit point de villages.

Ces petites cahutes parsemées çà et là, ne sont pas d'un bel effet. Si leurs habitans sont heureux, les autres considérations importent peu. Quant à moi, je préférerais une de ces chétives demeures aux plus belles habitations de France, s'il fallait y vivre sous le honteux régime que la force, l'astuce, le plus vil espionnage, l'impudeur et l'immoralité avaient imposé sur cette terre jadis si fortunée, devenue, aux jours sanglans de l'usurpateur, le plus exécrable séjour qui fût sous le soleil; du moins pour les Français; car ils ont si bien fait qu'ils ont toujours été chez eux infiniment plus mal que l'étranger même.

L'urbanité, portée à ce degré, n'est que duperie ridicule; la faiblesse engendre le mépris; l'avarice dégraderait l'honneur national,

et sans produire la richesse, enfanterait le déshonneur.

L'homme qui vit dans une de ces cabanes, dont nous venons de parler, possède un peu de terre : l'eau et le bois sont à sa portée ; il a un jardin, il est en bon air, et proprement ; les soins de l'existence lui donnent assez d'occupations pour se soustraire à l'ennui et aux inconvéniens qui naissent de l'oisiveté.

Qu'il est heureux, cet homme aux yeux de ceux qui connaissent Paris et Londres ; qui ont vu les hideux repaires des misérables de ces capitales, et surtout de Paris ; qui ont vu des familles entières huchées au sixième étage, qu'il faut atteindre par un escalier noir, fangeux, empesté, allongeant roidement sa spirale faussée le long d'une cour de six pieds en quarré, sans clarté et sans air ! A chaque instant du jour, le fils, le père, ou la mère, ou les filles descendent et remontent sans cesse à tâton ces noirs degrés, pour rapporter tantôt le pain trempé de larmes, tantôt une chose, tantôt une autre,

chèrement achetés par ces infortunés, les plus à plaindre de tous les hommes, après ceux qui travaillent aux mines, ensevelis tout vivans, et de leurs mains criminelles arrachant des entrailles de la terre le métal qui enfante les crimes.

Aurum; summi materiam mali!

De Philadelphie à New-Yorck, il en coûte à-peu-près cinquante francs. La dépense obligée, à New-Yorck, dans les plus modiques pensions, est d'une piastre par jour; pour trois jours vingt francs, compris de menus frais. Si l'on ajoute dix francs par jours, pour le spectacle et une course ou deux en voiture, ce sera cinquante francs pour les trois jours, et pour le voyage entier, aller et venir et séjourner trois jours, cent cinquante francs; tout cela se paie en papier. Celui de Philadelphie perd cinq pour cent sur celui de New-Yorck; de même que celui de New-Yorck perd contre le papier de Boston, seule ville des Etats-Unis où, dans ce moment, on échange le papier au pair contre le numéraire.

A mon arrivée, j'avais encore quelques pièces de monnaies que je donnais indifféremment au lieu de billets de banque; à présent que je n'en ai plus, j'ai du moins la consolation de ne pas voir ceux à qui je serais dans le cas d'en donner, se trouver mal..... de plaisir en les recevant.

Méthodistes et Anabaptistes.—Dimanche, 1er octobre 1815, dans la soirée, en cherchant un temple de méthodistes vers l'heure où ceux de cette secte ont souvent des séances bruyantes et curieuses, j'aboutis à un temple d'anabaptistes, derrière Chesnut-street, entre les septième et huitième rues.

Ce temple est le seul en rotonde; il est couronné d'une petite coupole à jour, ce qui le fait distinguer de loin, lorsqu'il est éclairé dans l'intérieur. Il n'y avait que des femmes au rez-de-chaussée; au-dessus une vaste galerie règne dans le contour, moins l'espace réservé pour la chaire, laquelle est en face des portes d'entrée, et le seul objet à remarquer dans la nudité de ce local.

Cette galerie a neuf ou dix rangs en am-

phithéâtre, et à l'exception du rang extérieur, les femmes y étaient exclusivement placées, de sorte que le total de celles qui assistaient à cette séance s'élevait à deux mille, toutes mises élégamment et en blanc.

Les hommes, la plupart jeunes gens, étaient dans le rang extérieur dont j'ai parlé, ou aux extrémités des bancs, à leur séparation, debout dans les intervalles où ils pouvaient pénétrer, et aussi à l'entrée, d'où ils voyaient défiler tous les arrivans.

Enfin la salle ne pouvant contenir un seul individu de plus, après une heure d'attente, un ministre de bonne mine, monta en chaire: son organe était distingué; il prêchait avec l'emphase ordinaire aux anglais, et particulièrement observée dans leur élocution publique. Il attirait la plus grande attention: Après quelques minutes le chant commença dans le genre de notre chant d'église, avec cette différence qu'ici les voix de femmes formaient la presque totalité. L'effet en était agréable et doux quoique sans accompagnement. (Il n'y a d'orgues que chez les épisco-

peliens.) Le chant fini, le prédicateur reprit, et de nouveau, après une courte péroraison, le chant recommença. Je sortis, (la chaleur était suffoquante) ; et m'informant de la cause d'une assemblée si extraordinairement nombreuse, (pour une troisième séance au temple dans la journée), j'appris que l'on s'était flatté d'entendre un acteur qui, visité par la grâce, avait quitté Thalie pour se vouer au ministère des autels. On s'attendait à le voir prêcher : le public fut désappointé; l'acteur étant allé à Baltimore.

C'était le premier dimanche du mois, jour où les baptêmes ont lieu le matin, pour ceux qui se trouvent dans le cas de le recevoir. Il est nécessaire d'être parvenu à un certain âge. Le ministre est à moitié dans l'eau, où il vous plonge à la renverse; hommes et femmes indifféremment. Ce baptême a lieu au-dehors, dans la rivière comme dans le temple; on prend un vêtement à cet effet. Je me rendis immédiatement au temple des méthodistes le plus à portée. Le prédicateur était en chaire : il faisait ombre au tableau en

comparaison de celui que je venais d'entendre. Je m'acheminai pour en voir un autre, et j'entrai dans celui que j'avais déjà vu un dimanche matin; le même ministre que j'avais entendu prêchait de nouveau, et je pouvais facilement suivre son discours en langue anglaise. C'était un très-jeune homme, paraissant pénétré des vérités dont il entretenait l'auditoire. Son texte embrassait à-la-fois les leçons de la morale et les préceptes de notre religion; car toutes les sectes ont pour base la religion catholique romaine dont elles se sont séparées pour des subtilités orgueilleuses et puériles; elles ne seraient point exemptes de ridicule, s'il pouvait se mêler aux idées et aux pratiques relatives au culte de la divinité, et si tout ce qui prend sa source dans l'homme, ne s'évanouissait devant la pensée du créateur.

Ce jeune homme prêcha long-tems; quelque exténué qu'il fût, il paraissait craindre de terminer; il se répétait, et fatiguait singulièrement, pour ne pas savoir s'arrêter lorsqu'il avait épuisé son texte, ses idées, sa poitrine, l'attention et la patience de ses ouailles.

Sa voix s'éteignit tout-à-coup. Le chant le plus lugubre succéda pour un moment. Le ministre reprit de nouveau ; mais on ne pouvait plus l'entendre. La seconde reprise du chant me congédia sans que j'eusse assisté aux scènes désordonnées.

Départ de Philadelphie pour la Martinique.

Le cinq octobre 1815, embarqué à bord du vaisseau L'.... (prise anglaise) de 450 tonneaux, mouillé près du vaisseau de ligne américain, le *Franklin*, de 80 canons.

A cinq heures après midi levé l'ancre, et venu mouiller à sept heures, à trois milles au-dessous de Philadelphie.

Le 6 octobre, à cinq heures du matin, levé l'ancre pour aller prendre des passagers à New-Castle.

A midi, jeté l'ancre à neuf milles de Philadelphie, entre le fort *Mifflin* et le nouveau fort, au milieu de la rivière.

A deux heures, bon vent, on appareille : nous voyons entrer à la remorque un navire

démâté de tous mâts dans le coup de vent d'équinoxe.

A sept heures, jeté l'ancre à quinze milles au-dessus de New-Castle.

Le 7 octobre, à cinq heures du matin, levé l'ancre, et venu mouiller devant New-Castle, à huit heures.

J'avais fait connaissance à Philadelphie avec un aimable jeune homme dont la femme, prête à passer en France avec ses enfans, venait de quitter Baltimore pour se rendre à New-Castle, où les deux époux devaient se réunir, avant de s'embarquer séparément sur deux navires, dont un monté par le mari, se rendait à la Martinique, et l'autre, avec la mère, les enfans et les esclaves, faisait voile pour Bordeaux.

Nous nous réunîmes en effet à l'auberge de New-Castle et j'y rencontrai aussi une dame, autrefois riche propriétaire à Saint-Domingue; j'exprimerais difficilement toute la satisfaction qu'elle semblait éprouver en retrouvant quelqu'un avec qui elle pouvait s'entretenir des personnes de sa plus intime société, à une épo-

que déjà reculée. Nous achevions de dîner en toute hâte, et nous étions sur le point de nous séparer. Madame D.... paraissait plongée dans un profond chagrin. Qui n'eût été touché de sa situation ?

C'était une femme de vingt-deux ans, d'une figure agréable. La douceur qui en formait le caractère distinctif, était empreinte dans son regard et dans ses traits; le son de sa voix achevait d'en donner la conviction. Une taille élégante et le maintien le plus gracieux ajoutaient à ces avantages, dont une grande fortune était l'heureux complément.

Mme D... avait donné le jour à trois jolis enfans qu'elle emmenait en Europe, et dont elle allaitait encore le dernier âgé de six mois.

Son mari, créole de..., homme de bon ton, rempli d'excellentes qualités, était en outre d'un physique extrêmenent favorisé; sa jeune épouse, ses enfans et une nombreuse parenté absorbaient tous ses momens et donnaient lieu à ses attentions, à ses soins les plus empressés; cette famille, y compris plusieurs personnes auxquelles M. D... portait l'intérêt le plus gé-

néreux, se composait de plus de trente individus, depuis le nouveau-né jusqu'à la dame qui revenait en Europe après soixante-sept années d'absence !

Mme D... venait de fondre en larmes ; on s'était retiré pour un moment : il ne s'agissait de rien moins que d'une séparation entre l'époux et sa jeune femme, entre le père et les enfans, entre des proches et des amis, entre des maîtres et des esclaves d'un dévouement et d'une fidélité à toute épreuve.

On devait s'embarquer sur deux navires mouillés à vue. Mme D..., ses enfans et ses parens, sur l'un de ces vaisseaux, M. D... seul sur l'autre navire, avec des étrangers, parmi lesquels un jeune homme, en quelque sorte abandonné, naufragé malheureux qu'il ramenait à sa famille, par suite d'une bonté de cœur qui serait difficilement égalée.

Il était l'heure de se rendre à bord : les capitaines pressaient l'embarquement. On achevait de solder l'énorme compte des voyageurs, pour sept jours passés à la *taverne*. — Quatre cents piastres (Deux mille francs) purent à

peine saturer l'hôte avide qui les avait reçu sous son toit spoliateur.

On s'achemine vers la Delaware : hommes, femmes, enfans, maîtres et serviteurs, nègres et négresses, mistives, quarteronnes, petites et grandes. Une foule de porte-faix, des chariots, des brouettes, et toutes sortes de moyens sont employés au transport de la multitude d'effets qui appartiennent aux voyageurs. Ce serait la charge d'un navire! Plusieurs bateaux pontés en sont encombrés successivement. Les femmes suivent enfin l'échafaudage des paquets et la pyramide des cartons.

Cependant on pousse au large; nous accompagnons ces dames à leur vaisseau. Un fauteuil est préparé avec des cordages, pour les élever tour-à-tour à bord.

La dame ultrà-octogénaire se présente en premier pour donner l'exemple du courage. On l'installe, on la hisse ; elle est à bord. Dans son ascension, je la contemplais avec un sentiment d'admiration dont il m'était impossible de me défendre.

Je pensais qu'elle avait cela de particulier,

que, depuis *Christophe-Colomb*, nul européen n'avait, comme elle, revu son pays natal après une absence de soixante-sept années!

Les autres dames bientôt à bord, reconnaissent les cabanes préparées pour elles.

M. D..., après avoir fait ses adieux à sa femme, devait revenir avec moi sur le vaisseau destiné à nous porter à la Martinique. Une séparation décisive exigeait un nouvel effort de courage.

La nuit approchait : il fallait se résoudre. Qui peindra les serremens de cœur de ces jeunes et intéressans époux ? Mme D..., par terre, la tête appuyée sur les genoux de celui dont elle ne pouvait se séparer ; leurs enfans autour d'eux ; les deux premiers assez grands pour prendre part aux mortels chagrins de leurs parens ; le dernier, porté par une négresse, de sa petite main, jouant avec la main caressante que lui présentaient tour-à-tour, et le père et la mère.

M. D... s'arrache enfin des bras de sa femme; déjà monté sur le pont, il descendait dans le canot; on vient l'avertir que Mme D... se trouve

mal : il redescend en hâte ; la scène recommence..... Indécision de se séparer..... Il est résolu qu'on ne se quittera plus. Mme D..., ses enfans, ses esclaves, ses malles et provisions passeront sur notre vaisseau. Les deux époux vont revenir à la Martinique ; le voyage de France est oublié ; les trois ou quatre mille piastres déboursées pour fret et dépenses de passage, ne viennent pas même à la pensée.

La crise parvenue à son terme, la raison reprend son empire. Des embrassemens ravivés et l'extrême baiser d'amour redonnent la force d'âme. Les époux sont déjà sur deux vaisseaux différens. Celui de M. D... reste au mouillage ; le navire *Les...* force de voile ; il s'éloigne sensiblement. Mon ami et moi, nous montons par gradations, afin d'apercevoir encore la sommité de sa mature. Déjà nous sommes à moitié des haubans ; *perroquets* et *catacois* s'identifient avec les vapeurs de l'horizon.... C'en est fait : la nuit a couvert de ses ombres la plus douloureuse séparation !

Le 9 octobre : nous appareillons et nous descendons au port de *Penn*.

Le 10 octobre : vent contraire; apparence de coup de vent.

Le 11 octobre : appareillé à quatre heures du matin.

Trajet de la Delaware à la Martinique.

A deux heures en pleine mer; beau tems, vent d'ouest. La *light-House* du cap *Henlopen*, par le travers, à trois milles dans le sud-ouest ; parlé au trois mâts l'*Elisabeth* de Philadelphie allant à La Rochelle.

Le 12 octobre à midi : latitude, 38^d 4^m nord; longitude, 72^d 0^m méridien de Londres. Tems superbe, forte brise de sud-sud-ouest. Le cap à l'est-sud-est; le navire filant sept nœuds. Aperçu un brick et un bateau sous le vent.

Le 13 octobre à midi : latitude, 37^d 30^m nord; longitude, 70^d 0^m. Beau tems; les vents ont passé au nord-est; 5 nœuds; une voie d'eau découverte à l'avant.

Le 14 octobre à midi : latitude, 35^d 51^m nord; longitude, 69^d 0^m, vent d'est; bonne brise. Vu une goëlette allant aux Etats-Unis.

Le dimanche 15 octobre à midi : latitude,

33^{d} 50^{m} nord; longitude, 69^{d} 0^{m}; vent d'est-sud-est; viré de bord pour éviter les *Bermudes*. Couru au nord-nord-est. Le soir, calme; la mer houleuse. A onze heures et demie, grains; les vents passent au nord-ouest, reviennent à l'est.

Lundi 16 octobre : latitude 33^{d} 40^{m} nord; longitude, 69^{d} 0^{m}; vent d'est; cap au sud-quart-sud-est, beau tems.

Mardi 17 octobre 1815 : latitude, 35^{d} nord, longitude, 67^{d} ouest. Vent de sud-sud-est. Cap à l'est. Nouvelle voie d'eau à l'avant du navire. Grosse mer, tangage insupportable, le chargement n'étant qu'à moitié. Grains.

Mercredi 18 octobre : latitude, 34^{d} 56^{m}; longitude, 65^{d} ouest. Vent de sud-sud-ouest. Cap à l'est-quart-sud-est. Beau tems. 5 nœuds. Grains.

Jeudi 19 octobre : latitude, 34^{d} 40^{m} nord; longitude, 63^{d} 0^{m}. Vent de sud-sud-ouest. Le cap au sud-est-quart-est. Beau tems. 7 nœuds. Nous sommes sur le méridien des *Bermudes*, à deux degrés nord.

Vendredi 20 octobre : latitude, 34^{d} nord,

longitude, 61d 21m (méridien de la Martinique). Vent de nord-nord-ouest. Le cap au sud-sud-est. Tems couvert. Grains de tous côtés. Une trombe est aperçue distinctement à très-petite distance en avant du vaisseau. Calme momentané à dix heures du soir ; vent de nord-nord-ouest. Le cap au sud-sud-est. 4 nœuds.

Samedi 21 octobre: latitude, 33d 25m nord, longitude, 60d 40m. Vent de nord-nord-ouest. Le cap au sud-est-quart-sud. Grains. Roulis insupportable. Grosse mer pendant la nuit. 4, 5 et 6 nœuds.

Dimanche 22 octobre; latitude, 31d 48m; longitude, 60d 0m. Vent de nord-est. Le cap au sud-est-quart-sud. Tems légèrement couvert. Très-grosse lame: 5 nœuds. Belle nuit. 6 nœuds.

Lundi 23 octobre: latitude, 30d nord, longitude, 60d 0m. Tems demi-couvert. Petit vent, grosse lame. Vent de nord-ouest. Le cap au sud-quart-sud-est.

A 7 heures du soir l'horizon est pris de toutes parts. Grains violens, coup de vent

de nord-ouest. Toutes les voiles carguées. Le vaisseau tangue fortement, on est au moment de couper le grand mât. Les sabords sont mis derrière. Grosse mer, tems inquiétant, assaut des vagues, furie du vent, clameurs des hommes, craquement des poulies et des cordages; toute la nuit se passe ainsi . . .

Mardi 24 octobre: latitude 29^{d} nord; longitude, 59^{d} 0^{m}. L'horizon sans cesse chargé; tems dur, très-grosse mer. Coup de vent plus fort qu'hier. On voit roder autour du vaisseau, et très-près, l'oiseau de la tempête, cet oiseau est le plus laid que j'aie vu; il est de la grosseur d'un canard, couleur robe de capucin, le col bosselé, le vol pesant; on ne le voit que très-rarement; il effleure l'écume des flots. Vent de sud-ouest. Le cap au sud-quart-sud-est.

Nous sommes ici dans les parages que les Américains nomment *Horse-latitude*. C'est l'intervalle qui sépare la zone des vents d'ouest de celle des vents *alisés*. L'expression anglaise désigne une latitude de cheval, c'est-à-dire, un espace de mer qu'on traverse bien rarement

sans éprouver de violentes bourrasques. Nous en avons un échantillon.

Cet intervalle de *horse-latitude* est, à-peu-près, compris entre le trente-deuxième degré de latitude nord, et le vingt-septième où l'on trouve communément les vents alisés.

A six heures du soir, l'horizon est complétement mauvais, chargé dans la partie basse; blanc pâle dans la région moyenne, roux, embrouillardé, clair obscur dans la convexité du ciel. Nuit très-dure. La lune est voilée; on ne distingue les objets qu'à la clarté de l'éclair. Mugissement de la vague et des vents déchaînés. Grains violens. La nuit se passe dans le supplice d'un roulis qui fracasse à grand bruit tout ce qui n'est pas solidement fixé par des cordages ou des taquets.

Mercredi 25 octobre : latitude, 29ᵈ nord; longitude, 58ᵈ 0ᵐ; toujours même tems. Vent contraire, au sud-sud-ouest. Le vaisseau au plus près, sous les huniers, amenés sur le ton, tous les ris pris, la mer grossit. Le tems devient plus clair; le soleil se montre un peu et permet de prendre hauteur.

A six heures du soir, tems demi-couvert ; ciel écaillé, nuages pâles poussés avec rapidité ; apparence de bourrasque. A dix heures du soir dernier quartier de la lune, mer très-forte. Roulis à plonger le franc-bord dans l'eau. Le coup de vent prend le caractère d'ouragan, mugissement des lames inondant le navire ; nous faisons de l'eau considérablement ; on pompe sans relâche. Horrible sifflement des vents déchaînés, éclairs redoublés, la foudre gronde ; nous sommes en danger imminent ; tout roule et se fracasse dans le vaisseau ; la nuit est hideuse, et la nature dans le plus effroyable désordre. Un grain survient enfin et nous donne quelque espoir, mais le vent redouble avec plus de rage, le vaisseau s'incline à désespérer : un second grain s'abat avec furie. Nous sommes abymés par les torrens du ciel et sous des montagnes d'eau salée.

Il était l'heure de se retirer ; nul espoir d'être utile sur le pont, ni moyen d'y tenir sans un extrême danger de s'estropier. Capitaine et matelots immobiles dans l'ombre, avaient jeté le manche après la coignée. Les passagers, dans

l'emplacement en avant de la grand-chambre, (exclusivement réservée pour salle à manger) s'étaient tapis dans leurs cabanes. J'avais pratiqué la mienne au centre du navire, pour avoir la facilité de m'y tenir debout, et je l'avais entourée de toile à voiles, comprenant un espace de sept à huit pieds carrés, où mon hamac à l'anglaise se trouvait suspendu. Il fallait, pour y parvenir, gagner le passavant de tribord et descendre une mauvaise échelle hasardeusement assujettie, d'où l'œil plongeait à vingt pieds dans les profondeurs de la cale. Des montagnes d'eau couvraient cette partie du navire, et noyaient l'entrepont. Je passai néanmoins, après un triste adieu fait au jeune marié dont j'ai parlé plus haut, et qui, en dépit de ma contenance calme, sans cesse absorbé par le souvenir de sa moitié, de ses jeunes enfans, de sa mère qu'il allait joindre, et des perspectives de bonheur qu'une immense fortune avait promises, s'abandonnait maintenant à force d'évidence, à l'écrasante conviction de ne pas revoir le jour!

Rendu à mon poste et couché dans mon

cadre, j'y éprouvais les plus infernales secousses de tangage qu'il soit possible d'imaginer ; et nonobstant, je m'y vis bientôt assailli des plus riantes idées, soit que, par tendance au contraste, notre esprit souvent abattu, languissant et dédaigneux au milieu des fêtes brillantes et de tout l'étalage des sensualités, trouve un charme particulier et plus de piquant à savourer les voluptés dans le chaos des élémens, au milieu des plus épouvantables scènes de la nature, et face à face avec l'imposante image de la destruction ; soit qu'il s'y livre dans la conviction de sa fin prochaine et pour acquitter le dernier tribut d'hommages envers la nature enchanteresse. Ainsi le jeune voyageur, avant de passer dans la terre de l'étranger, porte ses regards en arrière pour voir une fois encore, et le pays qui l'a vu naître et le magique théâtre de ses premières amours. J'en vins toutefois à m'occuper exclusivement de la sensation que j'allais éprouver au moment de l'irruption victorieuse des eaux de la mer, voulant éviter de trancher subitement de l'extrême du bon-

heur imaginaire aux sombres teintes des profonds abymes de l'Océan.

L'oreille au guet, j'attendais, à chaque seconde, le dernier cri du matelot. De quelle facilité de résignation la nature nous a doué!

Vers quatre heures du matin, l'ouragan perd de sa dureté, l'orage cesse, le ciel se nettoye, la vague est moins furibonde, les vents se taisent, et le soleil à son lever nous permet d'espérer un jour plus serein que les trois longs jours précédens.

Jeudi, 26 octobre 1815 : latitude, 28d 6m, nord; longitude, 57d 30m, ouest. Le soleil a reparu. Vent d'ouest. Le cap en route au sud-quart-sud-ouest : assez beau tems.

A six heures du soir, tems demi-couvert; le vent d'ouest s'éteint; la vague mollit; le vent d'est s'annonce. On change les amures, et nous entrons décidément dans les *vents alisés*, par 27d de latitude nord. Beaucoup de poissons volans.

Vendredi, 27 octobre : latitude, 26d 14m nord; longitude, 57d 45m ouest; beau tems; vent d'est. Sept nœuds. Le cap au sud-quart-sud-ouest. Belle nuit.

Samedi, 28 octobre : latitude, 25d 13m; longitude, 58d 0m; un peu de calme le matin; vers dix heures, vent d'est-sud-est faible; tems demi-couvert. Trois ou quatre nœuds. Nuit des tropiques. Cap au sud-quart-sud-ouest.

Dimanche, 29 octobre : latitude, 23d 28m; longitude, 58d 0m; tems superbe; belle brise des vents alisés. Six nœuds. Le cap au sud-quart-sud-ouest. Nous sommes précisément aujourd'hui à midi sous le tropique. Le soir deux ou trois petits grains. Belle nuit; tems doux. Sept nœuds.

Lundi, 30 octobre : latitude, 20d 47m; longitude, 59d 0m; tems superbe; brise carabinée; mer d'azur, moutonnée. Vent d'est. Huit nœuds. Les perroquets cargués. Belle nuit. Dix nœuds.

Mardi, 31 octobre : latitude, 18d 2m; longitude, 59d 30m ouest; ciel des tropiques. Vent d'est. Sept nœuds; belle mer; le cap au sud-quart-sud-ouest. On voit l'oiseau appelé le *paille-en-queue* et l'oiseau dit le *fou*. A trois heures, cinq nœuds; belle nuit.

Mercredi, premier novembre 1815 : lati-

tude, 16d 22m; longitude, 60d 30m ouest; beau tems; vent d'est. Cinq nœuds. Le cap à l'ouest demi-quart-sud-ouest. On a tenu cette direction depuis cinq heures du matin. Deux bricks en vue courant à l'ouest. Nous sommes en latitude de la Désirade; le cap dessus pour la reconnaître. Au coucher du soleil, on cargue les bonnettes, et l'on court au sud-quart-sud-ouest toute la nuit.

Jeudi, 2 novembre: latitude, 15d 13m nord; longitude, 61d 0m; beau tems; brise de l'est. A cinq heures du matin, on a remis le cap à l'ouest. Quatre nœuds et demi. Un brick en vue. Des poissons volans et des oiseaux; entr'autres, une frégate, un fou, etc. Nous sommes en latitude du canal de la Dominique, et l'on s'attend à voir terre au premier moment.

A quatre heures, nous voyons à la fois les terres de la Dominique et celles de la Martinique. Le soir des grains et un tems couvert, particulièrement sur les îles.

Vendredi, 3 novembre 1816: à neuf heures du matin, nous jouissons du coup-d'œil dé-

licieux qu'offrent la ville de Saint-Pierre et la campagne verdoyante qui l'entoure; la montagne *Pelée* et les *Pitons du Carbé* sont couverts de nuages qui nous donnent une pluie abondante. Le pilote vient à bord; nous mouillons.

On descend à terre après avoir eu la permission du commandant. Le capitaine et les passagers se rendent chez lui et chez M. R., procureur du Roi. Celui-ci est très-strict sur les passe-ports, et demande un répondant parmi les habitans connus; faute de quoi, sous cinq jours, on est tenu de quitter la colonie.

LA MARTINIQUE.

La Martinique, île d'Amérique, aujourd'hui la principale des Antilles françaises, d'environ seize lieues de long, sur six de large, entre la Dominique au nord, et Sainte-Lucie au midi. Longitude occidentale (prise au Fort-Royal), 63^d 29^m, latitude, 14^d 35^m et 55^m nord.

L'intérieur du pays est montagneux; il en sort de tous côtés un grand nombre de ri-

vières utiles et agréables qui ornent et enrichissent considérablement cette île.

En 1658, les Français se trouvèrent seuls possesseurs de la Martinique, et la colonie s'occupa d'abord de la culture du tabac et du coton; on y joignit bientôt le rocou et l'indigo : la culture du sucre vint ensuite. En 1684, le chocolat étant devenu d'un usage commun, la culture du cacao fut la ressource de la plupart des colons qui n'avaient pas des fonds suffisans pour entreprendre celle du sucre. En 1737, les cacaotiers ayant péri par la rigueur de la saison, les habitans de la Martinique eurent recours à la culture du café, qui s'y multiplia avec une rapidité et un succès extraordinaires.

Les baies et les ports de cette île sont nombreux, sûrs, commodes et bien fortifiés. Les habitans repoussèrent courageusement l'amiral *Ruiter* en 1674, et les Anglais qui y avaient fait des descentes en 1695. Ces derniers s'en emparèrent néanmoins en 1762, et la rendirent par la paix de Versailles, en 1763. Ils l'ont encore prise le 10 mars 1794, et rendue

en 1802. La ville de Saint-Pierre est le centre de toutes les affaires.

On comptait à la Martinique 98,000 habitans de toute couleur en 1789.

Empressé d'aller voir mon ancien ami, M. de C...., dont l'habitation est à l'ancien emplacement des RR. PP. Jésuites, je me rends chez lui immédiatement.

Cette maison, située tout-à-fait dans l'ouest de la cité neuve, est spacieuse et domine la mer à une distance immense. On y arrive par une belle avenue d'arbres antiques. Les jardins sont en terrasses où l'on monte par des degrés au-dessus desquels jaillissent des eaux formant cascade. A droite, des jardins, et dans le fond, parallèlement au principal corps de logis, on trouve deux allées couvertes, où le soleil ne pénètre point; c'est une espèce de charmille formée de galbas, dont les feuilles sont assez semblables à celles du laurier.

On ne peut dire le charme que fait naître la vue d'un pareil ombrage en un climat si chaud. Dans l'une de ces allées, sous une petite toiture dont l'appui du côté intérieur est

fermé en jalousies, on entend un bruit d'eau qui ravit; en ouvrant, il semble qu'on soit entré dans la demeure de la volupté; on regrette de ne point y trouver sa statue.

Un bassin de dix pieds carrés reçoit un énorme volume d'eau tombant en liquide crystal. Le jour n'y pénètre point : c'est vraiment une féerie. On y respire le parfum des ananas et des jasmins, qui se plaisent sur cette terre privilégiée. Je me rappelais Bagnères et ses bains voluptueux; le coup-d'œil des montagnes et leur verdure veloûtée, la hardiesse des pics, la richesse des perspectives achevaient la comparaison et servaient d'aliment au délire de l'imagination.

M. de..... avait su mon arrivée : à son retour de Saint-Pierre, il m'a présenté à sa famille. L'heure étant venue, nous avons fait un dîner splendide, entourés d'une nuée de mulâtres et de jeunes filles de couleur, empressés de servir. Je croyais avoir vu tout ce qu'il y a de riant daus ce séjour, lorsque, sur les cinq heures, Madame de T...., me fit prier de me rendre dans son verger. J'y entrai, conduit

par une esclave, et je fus agréablement surpris de voir un ombrage épais, des arbres toujours verds, embellis des fleurs du printems et de l'abondante variété des fruits de l'automne.

Parmi ces arbres, je distinguai le manguier, qui n'existait pas dans la colonie lors de mes premiers voyages. Il y a été transplanté depuis une vingtaine d'années : son feuillage vert-foncé lui donne la plus belle apparence.

L'espace de ce verger occupe plusieurs arpens; il est rempli d'oiseaux domestiques, de courans d'eau et de bassins couverts où l'on prend des bains.

C'est une seconde petite habitation meublée de cases à nègres et ornée d'un pavillon de repos fort élégant. Madame de T..... s'est réservé ce coin de terre dont elle jouit, débarrassée de tout autre soin quelconque.

Après avoir parcouru ce petit Eden, peuplé de patriarches africains ultrà-centenaires, nous rentrâmes dans le château de l'habitation, et placés à l'entrée du grand salon (de quarante pieds carrés, pavé en marbre), à

une hauteur qui nous permettait de découvrir à six lieues en mer, au moment où le soleil, en face de nous, décidait l'immersion de son disque d'or, nous jouissions de l'aspect du couchant dans le magique étalage de ses tentures diamantées et de sa pompe équatoriale, lorsque Madame de T...., quitta subitement son fauteuil en disant : Faisons place.

Nous dégageâmes aussitôt l'entrée : Mademoiselle de... rentrait de la ville en chaise-à-porteurs (*servorum magnâ comitante catervâ*); elle venait de se faire arracher une dent. Les porteurs montèrent rapidement les douze degrés qui mènent au niveau du salon, où descendit l'unique héritière de plusieurs millions, couronnée de quinze printems, dont les roses brillaient sur ses joues.

> Ambrosiæque comæ divinum vertice odorem
> Spiravère : et verâ incessu patuit Dea.
>
> VIRG. *Æn. l.* 1.

Mademoiselle de.... était déjà en marche pour se rendre à ses appartemens, et le bataillon de sa suite n'avait pas encore, en totalité, pénétré sous le toit de l'habitation. Cette longue file de serviteurs s'avança sur les pas de la

jeune déesse accompagnée de son père et de sa mère tandis que, des divers embranchemens des immenses corridors de cette vaste demeure, une multitude d'esclaves de tout âge, de toute couleur, de tout sexe, grossissait à son passage l'escorte qui rentrait du dehors, saturée des regards de la foule ébahie et frappée de respect par l'étalage et la puissance du luxe.

Pressé d'accepter un asile sous ce toit hospitalier, je résistai aux instances les plus flatteuses, et je me retirai à l'entrée de la nuit.

Ayant retrouvé un de mes compagnons de voyage à l'hôtel anglais où nous étions logés, nous fûmes ensemble prendre l'air à la Batterie d'Hainault. La lune paraissait; ses rayons d'emprunt, se glissant dans les intervalles des nuages, laissaient voir dans le clair obscur l'immense horizon que l'on découvre de ce point élevé. Le plaisir que j'avais goûté dans la journée, les dangers extrêmes que j'avais courus en dernier lieu, le contraste de la vie de terre avec celle de bord si récente encore, tant de courses faites, tant d'évènemens ob-

servés depuis le court intervalle de quelques mois, eussent suffi pour me plonger dans la rêverie.

Mais quand je vins à me rappeler la fête extraordinairement brillante que, si jeune encore, j'avais vue dans ce même local, dans cette même allée, maintenant silencieuse et délaissée; quand je songeai que ces arbres si verds, si vivaces, étaient les mêmes que, trente et un ans auparavant, j'avais vus ornés de guirlandes et de trophées, abritant sous leur feuillage deux cents dames ou demoiselles radieuses de jeunesse, de santé, de prospérité; quand je reconnaissais en face de moi la maison où le bal s'était donné, lorsqu'au retour de la glorieuse expédition de Saint-Christophe, le commerce de la ville de Saint-Pierre adressait un noble tribut d'hommages à M. le marquis de Bouillé et à M. le comte de G.....; quand mon idée se porta sur l'immense éloignement de cette époque heureuse; sur toutes les calamités dont elle devait être si prochainement et si longuement suivie; lorsque la réflexion m'avertit que les plus jeunes demoiselles de ce

tems reculé doivent avoir au moins dix lustres, que celles dont les charmes attiraient tous les regards, aujourd'hui déformées et flétries, ont déjà vu naître les enfans de leurs petits enfans; je fus saisi d'une atteinte de mélancolie que maîtrisa bientôt l'habitude du malheur et celle que je me suis faite de songer fréquemment au sort qui nous attend tôt ou tard, à ne m'en point effrayer (*impavidum ferient ruinæ*); tellement que ces jours passés, au moment de périr, dans le plus fort d'une horrible tempête, au cœur de la nuit, mon navire, en butte aux assauts exaspérés de l'esprit du mal, exhalant sa rage dans les effroyables intonations, le sifflement pervers et les octaves les plus aiguës des vents déchaînés, j'avais peine à jeter un voile sur des images gracieuses ancrées dans mon cerveau, à l'heure d'une catastrophe en toute apparence inévitable, et menacé dans l'instant même du sombre et incomparable supplice d'un homme qui, surabondant de vie, est en un clin-d'œil engouffré dans les profondeurs de la mer!

Certes, une telle crise exigeait au tout au-

tre emploi du tems et des idées; mais nous ne voulons point nous donner pour meilleurs que nous ne sommes.

Video meliora proboque.... : deteriora sequor.

Le fatal moment n'était point arrivé!

Mon compagnon de voyage que sa situation et une assez mauvaise santé livraient pareillement au calme de ses méditations, m'ayant tout-à-coup adressé la parole, nous nous levâmes ensemble pour rentrer à l'hôtel, à quelques pas de là.

Mais un bon lit ne suffit point pour obtenir le sommeil : le chagrin sait y monter, comme il s'asseoit derrière le cavalier.

Post equitem sedet atra cura.

Je passai la nuit à entendre crier : Qui vive?... Halte-là! etc. etc., et presque aussitôt le bruit des voix accompagnées d'instrumens. Rien n'était mieux en rapport avec le climat et avec la dureté des tems. Les hommes se tourmentent d'une part; d'autre part, nature a ses droits imprescriptibles : une main poignarde, une main caresse. — Qui vive?.... Amans qui vous plaignez!...., Guerre, ... amour ; ruine

et procréation : voilà le monde tel qu'il fut, tel qu'il est, tel qu'il sera toujours.

Dimanche 5 novembre 1815.

Le tems est extrêmement mauvais depuis deux jours ; la pluie tombe par torrens, presque sans discontinuer. Mon compagnon de voyage et moi, nous sommes allés à la messe. On ne s'attend pas à trouver de belles églises dans une colonie. Celle de Saint-Pierre toute simple au-dehors, est de mesquine apparence en dedans ; le comble en charpente noircie par le tems est d'un lugubre effet ; le chœur est bas, sans tableaux, ni ornemens quelconques. Les bancs symétriquement placés dans la longueur de la nef, annoncent la vétusté. Ils seraient presque choquans à la vue, quand il n'y a que vingt jours que l'on est entré dans un temple des Etats-Unis.

Nous vîmes sortir les dames créoles et nous nous aperçumes de suite que nous venions d'un mauvais pays pour les considérer à leur avantage, quant à leur teint.

Mon compagnon avait perdu son père à Saint-Pierre, depuis six ans. Il tenait à visiter le cimetière, et je m'en faisais un devoir comme lui, sans me flatter d'y trouver ce qu'il espérait, c'est-à-dire, une pierre qui lui indiquât la sépulture de l'être qui lui fut si cher. J'avais aussi perdu un jeune frère dans cette même ville; mais depuis beaucoup plus long-tems; il y périt de maladie à l'âge vingt-un ans, après avoir échappé à deux naufrages et aux dangers de plusieurs campagnes meurtrières en Europe et aux Antilles. Il servait en qualité de capitaine au régiment de L.... C..., au service britannique.

Nous visitâmes le cimetière, et nous eûmes la douleur de n'y trouver qu'une seule pierre tombale avec inscription. Elle datait de 1742; je m'y attendais; mon ami tout jeune encore et venant de faire un long séjour à Baltimore, ne revenait pas de cette insouciance à l'égard des morts, d'après l'usage constant des Américains d'acquitter envers eux ce touchant devoir, et d'aller fréquemment les visiter et jeter des fleurs sur leurs tombes ombragées de saules pleureurs.

Il y a des êtres assez durement organisés pour ne pas même concevoir ce besoin de l'âme : à ma rentrée en France, il y a quelques années, me retrouvant dans mon pays natal, j'entrai un jour dans le cimetière, où près d'une modeste église de campagne, repose la dépouille mortelle de l'auteur de mes jours.

Autrefois seigneur du petit coin de terre où elle est située, je le traversais au moment dont je parle, en voyageur errant, inconnu de la génération qui l'habitait et dont les prédécesseurs (suivant l'expression de la barbarie féodale), avaient été mes vassaux. Je passai seul, une heure sur ce théâtre d'éloquence muette. J'y cueillis par instinct, une plante que je serrai dans un livre, et après avoir médité sur les cendres avitaines, je me retirai, soulagé par l'idée d'un devoir religieusement rempli.

Il y avait alors précisément vingt-cinq ans que mon père avait cessé de vivre, par suite d'honorables blessures, après avoir valeureusement et noblement parcouru l'éminente carrière des armes.

De retour à Paris, je me trouvai chez une dame, aujourd'hui décédée, ex-religieuse, sortie du monastère à l'époque des tourbillons de 1789. Quoique jouissant de quelque aisance, l'habitude la portait à vivre retirée du monde; sa maison proprement tenue, rappellait encore la recherche mystique et le demi-jour de la cellule claustrale; mais, au lieu de meubles profanes, de candélabres sous la forme des grâces, ou de pendule embellie par les amours, le dessus de sa cheminée supportait une montagne d'*in-quartos*, parmi lesquels: *Breviarium Romanum*; Doctrine des Pères de l'Eglise, Sermons de Bourdaloue, Carême de Massillon, Réfutation des Hérésies, Pensées chrétiennes, les Vies des Saints, etc.

La conversation étant tombée sur mon père, à qui cette dame avait eu de grandes obligations, je lui racontai que j'étais entré dans le cimetière de S... où il était enterré, et que j'y avais passé quelques momens. — Dans le cimetière? reprit vivement l'ex-cloîtrée; dans le cimetière? — Eh! oui: vous n'ignorez pas qu'il renferme les ossemens de

ceux qui vous furent chers comme à moi!...
— Mais que diable alliez-vous faire dans le cimetière?

Ce même jour je dînais chez M. R.......
procureur du Roi à la Martinique. Il y a quarante-six ans qu'il habite Saint-Pierre; Louis XVIII y trouverait difficilement des Français plus dévoués à sa personne, que lui et Monsieur son fils.

Comme nous parlions des Etats-Unis, et de l'évènement de la frégate française à New-Yorck, M. de R.... fils observa que lors de la rentrée de Buonaparte, les timbres gravés à l'aigle, se trouvèrent prêts dès le même jour; les passe-ports étaient couverts de cette empreinte, tandis que ceux qui arrivent aujourd'hui, après quatre mois écoulés depuis le retour de Louis XVIII à Paris, sont encore marqués du timbre impérial, excepté que l'on en cache l'aigle dont la place demeure en blanc.

J'appris aussi qu'au moment même où le général *** prenait congé du Roi pour.... mais pourquoi souillerais-je mon écrit de dé-

tails disgracieux et que tout bon français voudrait arracher des annales de notre histoire.

Saint-Pierre n'a plus ce commerce actif qui le vivifiait il y a trente ans; son intérieur est dépouillé de l'aspect riant et du luxe qui le décoraient autrefois. Les phases révolutionnaires sont tristement empreintes sur ses murailles incertaines.

Dives opûm, Priami dùm regna manebant. VIRG. æn.

Et cependant la Martinique est, de toutes les possessions françaises, d'outre-mer, celle qui a éprouvé le moins de désastres. Mais l'orage est toujours imminent: la catastrophe est prévue et redoutée sombrement.

L'épée de Damoclès est suspendue sur les têtes de race blanche. L'heure silencieuse de la plus douce nuit peut être celle d'un signal affreux. Déjà la tentative a eu lieu plusieurs fois, et plusieurs fois le sort de la colonie, la fortune et l'existence de quinze mille propriétaires ont tenu à un fil! Le doux sommeil a fui ces terres si long-tems fortunées; la sécurité l'avait précédé!

Ces pays ne sont plus ce qu'ils furent jadis;
Hélas! qu'ils ont changé pour leur désavantage :
On y craint les complots par les nègres ourdis;
L'esprit de la révolte y passe en héritage;
Horrible espoir du père, il berce les enfans.
Le doux sommeil a fui les toits des habitans:
Le cratère est ouvert, et la main de l'esclave
Dans le débordement de son affreuse lave
Oserait..... la vigueur soit l'égide des blancs!

Une sombre défiance, une agitation sans but, une inquiétude visible, tristes filles de la plus exécrable des révolutions, devaient remplacer tous les biens de la paix, et la corne d'abondance et le bonheur d'appartenir à une nation forte au-dedans, respectée au-dehors; armée à-la-fois du trident de Neptune et du glaive de Mars. On ne supposera pas que je fais allusion au tems de Buonaparte, à des succès temporaires, achetés à force de sang; maintes fois ternis par les ravages, et si douloureusement terminés par la ruine et les humiliations.

Le port et la ville de Saint-Pierre sont dans un état de délabrement qui frappe la vue. L'aspect des édifices qui bordent la mer, annoncerait une ville déserte par cause d'incendie, ou par le ravage des élémens

Quelques navires sont mouillés en rade; leurs cargaisons se déposent dans les magasins de la grande rue, où elles sont tristement et misérablement vendues en détail à force de tems.

L'intérieur des maisons est dans un incontestable état d'abandon, pour ne point dire de pauvreté. On vous reçoit dans des salles à nud, dont le mur sans papier ni tenture, laisse voir les traces de l'humidité du sol. Presque point de meubles; à peine y trouve-t-on l'indispensable. Point de réparations, nul entretien, la dureté des tems, et une crainte sourde d'évènemens trop possibles, ferment les bourses et s'opposent à toute dépense dont on n'aurait point la certitude de profiter.

Il y a une garde de police assez bien tenue; elle est composée de blancs.

La race mulâtre est extrêmement multipliée et renferme des germes de sédition d'un danger extrême. Cette race perdra infailliblement la race blanche; loin de la surveiller, on lui confie des armes en certains endroits, entr'autres, à la Guadéloupe. Beaucoup de gens de couleur

ont été élevés en France; l'amour filial a pu égarer à ce point les habitans de cette colonie. Ces hommes de couleur sont instruits des évènemens qui ont rapport aux intérêts qui les concernent. J'ai peine à concevoir comment, dans cet état de choses, un homme éclairé peut s'asseoir dans la colonie, y fixer son séjour, et reposer tranquille au milieu de ses enfans, près d'une épouse chérie, lorsqu'il n'est nullement certain que les ombres de la nuit ne voilent point l'horrible complot qui doit l'exterminer avec les siens, sans que nul vestige d'eux parvienne aux générations futures, sans qu'on puisse un jour venir pleurer sur leurs ossemens!

J'avais appris que la fille de mon ancienne hôtesse à F.... R.... (Madame de ....), était retirée à S......: il me tardait de revoir, après tant d'années, cette femme si célèbre par sa beauté extraordinaire, et qui faisait autrefois l'admiration de tous les européens qui visitaient la Martinique. L'on m'avait rapporté d'abord qu'ayant éprouvé de grands malheurs, sa tête s'était un peu dé-

rangée; mais des renseignemens plus certains m'apprirent la fausseté de cette assertion; je sus seulement qu'elle était devenue délicate, et que son costume était parfois bizarre à raison des précautions et des soins exagérés qu'elle prenait de sa santé. J'arrivai enfin dans la très-petite maison où elle fait sa demeure.

Une jeune négresse se présenta, je lui dis d'annoncer à sa maîtresse qu'un de ses anciens amis, qui avait eu l'avantage de loger sous son toit, désirait vivement l'avantage de lui parler. La négresse barbouilla sa commission; Madame de..... crut que c'était quelqu'un qui venait pour des affaires relatives à sa maison. Elle m'avait fait dire qu'elle était incommodée, et qu'il lui était impossible de me recevoir pour le moment. J'insistai, et lui fis savoir que j'attendrais son moment et que j'aurais mille fois trop de regrets de me retirer sans avoir eu le plaisir de m'entretenir avec elle.

J'attendais dans la seule pièce qu'il y eût au rez-de-chaussée de cette maison.

J'éprouvais un désir extrêmement vif de la revoir, et ne m'occupais d'abord que de cette idée, du souvenir de ses triomphes et des adorations dont elle a été l'objet à la fleur de son âge. Mais revenu à moi-même, quand je vins à considérer le délabrement indicible de ce misérable local, et la hideuse détresse qu'il annonçait, mon cœur se serra plus douloureusement à mesure que je portais mes regards en détail sur ce qui m'environnait. Le salon d'environ neuf à dix pieds carrés, est pavé en carreaux rouges et noirâtres; le canapé, qui en est le meuble principal, n'a plus au dossier que la grosse toile à jour, qui renferme la bourre à moitié dégagée par les déchirures; le siége était dégoutant de vétusté, pour ne rien dire de plus. Deux mauvaises tables, quatre chaises démantibulées, et une potiche en terre, voilà tout l'ameublement!

Plus loin, un intervalle de six pieds, contenant la niche d'un escalier sans jour, renfermait une pierre à filtrer, au bas de laquelle, sur un réchaud de terre, était placée

une petite marmite en tôle, tenant lieu de toute batterie de cuisine. Contre les cloisons en planches, de teinte antique, étaient deux portraits que je reconnus à l'instant pour ceux de Madame de...; (l'un d'eux très-ressemblant, la représentait à l'âge de 14 ans, lorsque je la vis pour la première fois déjà mariée. Il est impossible de voir un pareil ensemble de traits divins, de taille de nymphe, de grâces et de moyens innombrables de séduire et de charmer.) La petite cour au-delà, est un carré de dix pieds adossée au terrain d'un morne à pic; les murs latéraux sont revêtus de cette sombre couleur de mousse qui tapisse les lieux lugubres et abandonnés. Au fond un four tout noir : au milieu une cuvette en terre; et pour achever ce tableau du dernier degré de la plus inconcevable pauvreté, un squelette de grand panier sur lequel étaient à sècher, cinq à six guenilles qu'une esclave eût dédaigné de ramasser. Je ne puis exprimer tout ce que je souffrais, et combien je regrettais d'être moi-même hors d'état de réparer les rigueurs du

sort envers une de ses victimes que dans l'éclat de sa jeunesse, la fortune semblait destiner à toutes ses faveurs, lors même qu'elle n'eût pas dû prétendre à l'aisance dont jouissaient les auteurs de ses jours.

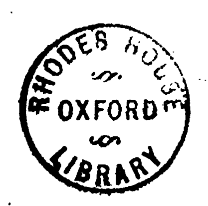
J'étais profondément livré à ces tristes pensées, lorsqu'une seconde négresse, qui venait d'entrer, me pria, de la part de Madame ....., de monter pour causer un moment avec elle, près de sa porte sans entrer, puisqu'il lui était impossible de me recevoir dans l'état où elle était.

Je montai donc une douzaine de marches, par l'escalier noir, et rendu à sa porte, je lui dis mon nom; j'allais continuer lorsqu'elle s'écrie : Ah! mon cher ..., c'est vous! ô mon ami, quel charme j'aurai à vous voir! Que vous allez me trouver changée! ... Je vais vous faire frémir. — A quoi, je répondais avec la galanterie d'un chevalier français, insistant pour une seconde seulement, et la suppliant de ne point me donner le regret mortel d'être venu à sa porte sans l'embrasser, lorsque ce seul espoir m'amenait de si loin, à travers

de si grands dangers, et me trouvant dans le cas de quitter la colonie dès le lendemain, etc.

Ah! ne partez point sans me voir; je ne puis prendre sur moi de vous recevoir à l'instant même, quoique je me prive du plaisir le plus vif que je puisse goûter encore. Quelle est votre heure? quand pouvez-vous revenir? revenez, je vous en supplie, venez une heure avant le coucher du soleil....., mon cher.....! J'ai encore le joli collier que vous m'avez donné;....— elle parlait encore quand je dus l'interrompre pour lui exprimer tout le plaisir que j'aurais de la revoir à l'heure qu'elle venait de fixer, et le sacrifice que je faisais en me privant d'une entrevue avec elle à l'instant même; mais respectant ses ordres, je me retirai. Comme je mettais le pied dans la rue, j'y trouvai je ne sais combien de personnes qui en traversant avaient entendu ce qui venait de se passer, et qui s'étaient arrêtées comme il arrive toutes fois qu'on est témoin d'une scène extraordinaire. A six heures du soir, je me rendis de nouveau chez Madame de....; je la trouvai

en compagnie d'une dame : elle s'avança vers moi, je l'embrassai et la serrai contre mon sein avec un délice inexprimable. Assis sur le canapé, nous repassâmes longuement en revue tous les rians souvenirs de l'heureuse époque où nous nous étions vus pour la première fois tous deux au printems de la vie, tous deux ayant en perspective mille probabilités de bonheur qu'une révolution sanguinaire et spoliatrice devait changer en des catastrophes trop réelles, dans l'exil, dans la détresse, dans la solitude; et un degré d'abandonnement qui passe tous les maux quelconques! Le jour avait disparu; Madame de.... qui conservait encore une partie de ses attraits, que mes souvenirs embellissaient de tous leurs charmes primitifs, Madame de...., nonchalamment penchée sur moi, se plaisait à entendre et à faire le récit des scènes de sa première jeunesse, à raconter ses longues adversités, sa retraite rigoureuse, sa renonciation au monde, et son abnégation d'elle-même. L'éloignement magique de l'époque dont nous nous occupions; les tems



fortunés qu'elle rappelait, embellis encore par le prisme de l'imagination; toutes ces causes réunies et la présence d'un ami qui se montrait encore épris d'elle, la jetaient dans une sorte d'ivresse dont elle eût vainement dissimulé toute la douceur. La Dame présente se tenait discrétement à l'écart, ou s'entretenait au dehors, avec les esclaves de mon amie.

La lune, insinuant sa voluptueuse clarté par l'entrée de la salle donnant sur la rue, la partie où nous étions n'en était que plus sombre encore.

L'amie de Madame de..., prit congé d'elle; nous restâmes seuls! et tout-à-coup nous cessâmes de parler : nos mains se serrèrent simultanément....., et j'éprouvai qu'une beauté surannée pourrait encore obtenir tout l'encens qu'on doit aux belles de vingt ans, lorsqu'elle fait exception; quand la nature, qui épuisa ses dons sur elle, témoigne encore tant de répugnance à démolir son plus parfait chef-d'œuvre, et suspend en sa faveur les ravages des chagrins rongeurs, de la

détresse qui flétrit, et de l'impitoyable faux du tems!

Fugit retrò levis juventas! HORAT.

A force de recherches, j'étais parvenu à trouver un officier du régiment de L....., où servait mon frère. Le hasard me servit sur les deux toits : je rencontrai l'un des amis de celui que je pleurais. Il l'avait lui-même fait enterrer de nuit; les obséques n'ayant eu lieu que le lendemain, avec les honneurs dus à son rang; et ce qui est mille fois au-dessus, les pleurs et les regrets touchans de ses amis inconsolables.

Multis ille bonis flebilis occidit:
Sed nulli flebilior quàm mihi! HORAT.

Je pressai M. E..... de venir me montrer l'endroit où mon frère était enterré : nous allâmes ensemble au cimetière du fort, dont l'entrée donne dans l'avenue de la belle habitation de Madame T...., belle-mère de mon ancien ami. J'avais déjà passé là, sans me douter que ce local devait être d'un si grave intérêt pour moi. J'entrai : nous re-

connûmes l'endroit fatal; mon cœur se brisa; mes yeux perdirent leur sécheresse, et j'acquittai dans toute la profondeur de mes sentimens fraternels, le devoir sacré de la plus tendre amitié, jointe au regret le plus douloureux.

Je visitai ensuite plusieurs pierres tombales posées depuis peu d'années. L'effet du climat est tel, que ces pierres, de très-récente date, paraissent frappées de vétusté, par la violence des eaux de pluie, et leur action presque sans relâche, dans certaines saisons.

Après avoir pris des mesures pour l'érection d'une simple pierre, indiquant mes regrets et les qualités du défunt, je quittai ce lieu prédestiné. Avant de perdre de vue les terres de la Martinique, lorsque nous étions sous voile, et que le soleil couchant ne dorait plus que le faîte des tours et les sommets lointains des *Pitons du Carbé;* mes yeux reconnaissaient encore cette triste et lugubre enceinte, désignée par la longue allée de sabliers et de manguiers qui conduit à l'ancienne demeure des RR. PP. Jésuites.

Inscription de la pierre tombale :

EUROPA PULSUS,
ITERUMQUÈ EXUL
COLOMBIÆ
FINITIMIS ORIS;
VEXILLA REGUM
RELLIGIOSÈ SEQUENS;
SEDITIONUM CONTEMPTOR;
MARI, NUPER,
EREPTUS NAVIFRAGO :
VENI; VIDI; FLEVI!!!
ET
DILECTISSIMO JUVENI,
EXERCITUUM BRITANNORUM
JAM PRÆCLARO MILITI,
J. ANNÆ,
D. M. D. L.
EQUITI NOBILISSIMO,
LILIUM
FORTITER DEFENSORI,
HUC JACENTI :
LAPIDEM,
FRATERNO FUNERE,
POSUI,
MŒRENS!
ANNO, 1815.

B. S. B. D. M. D. L.

Jeudi 9 Novembre 1815. Départ de la Martinique pour l'île de la Trinidad.

A six heures après-midi, levé l'ancre, et mis en mer sur la goëlette *La P.*, allant de Saint-Pierre (Martinique) à la Trinidad, aujourd'hui colonie anglaise. Nous traversons de nuit le canal de Sainte-Lucie. Il faut avoir navigué par un gros tems, sur une petite goëlette pleine de passagers, encombrée d'effets et de marchandises, pour se faire une idée de toute l'étendue des misères de cette vie. J'avais près de moi une charmante négresse de seize à dix-sept ans, créole de la Guadeloupe. Un officier allemand, au service d'Angleterre, vient de l'acheter, et la mène à sa femme. J'avais besoin de toute l'évidence de la vérité pour me convaincre que l'un de ces deux êtres fût la propriété de l'autre. O fortune! quelle dureté dans tes arrêts!

SAINTE-LUCIE.

Sainte-Lucie, île d'Amérique, une des Antilles, entre la Martinique au nord, et Saint-Vincent au sud-ouest. Longitude occidentale,

63^d 20^m; latitude nord, 13^d 50^m; elle a environ douze lieues de long, sur six de large. Le sol n'est pas mauvais sur le bord de la mer; il devient meilleur à mesure qu'on avance dans les terres.

Les montagnes de cette île ont été des volcans; l'eau bout dans plusieurs excavations. Elle a pris son nom de ce qu'elle fut découverte le jour de Sainte-Lucie. On n'y forma aucun établissement avant 1637. L'air y est devenu moins mal-sain. On en tire du bois de charpente, et l'on y cultive les cannes à sucre, le coton, le cacao et le café.

Le chevalier Temple pilla cette île en 1686. Les Anglais essuyèrent divers échecs de la part des naturels et des Français. Il fut enfin convenu entre les Français et les Anglais que Sainte-Lucie resterait neutre avec la Dominique et Saint-Vincent. Mais avant la guerre de 1756, les Français y avaient formé des établissemens, et la paix de 1763 la leur céda. Les Anglais la reprirent en 1780; la paix de 1783 la rendit à la France; et les Anglais en sont encore redevenus maîtres en 1794.

On y comptait 20,300 habitans de toute couleur en 1789.

Vendredi 10 novembre 1815 : traversée de la Martinique à la Trinidad.

A neuf heures du matin, nous passons à vue et sous le canon du célèbre *Morne-Fortuné*. Il y a trente-six ans que je reçus de M. le marquis de Bouillé, commandant-général des Isles du Vent, l'ordre d'en emporter d'assaut les batteries avancées avec ma compagnie de chasseurs. L'escadre qui nous portait n'ayant pu opérer le débarquement, cette entreprise ardue ne fut point exécutée.

Le morne est d'un aspect formidable ; les canons dont il est hérissé commandent tout ce qui l'avoisine, et l'ensemble de ses fortifications échelonnées est entouré d'un glacis spacieux, découvert, et en pente roide presque partout.

Sainte-Lucie ressemble, en laid, à ces îles espagnoles où la nature est livrée à elle-même; tout est couvert de bois d'une éternelle ver-

dure. Mornes, pitons, bois d'aspect sauvage, côtes en rochers, voilà ce qu'on y voit.

La ville de Castries, au Carénage, est l'endroit principal. Nous avons vu les débris du petit bourg Larrey, brûlé pendant la révolution, et nous nous y sommes arrêtés un moment pour prendre de l'eau.

La pointe Pitou, au sud de l'île, est maintenant en vue; nous naviguons agréablement à cent toises de distance des habitations. Les deux mornes Pains de sucre (*sugar loaves*), passent sous nos yeux, et l'on aperçoit au midi l'île Saint-Vincent.

Nelly (c'est le nom de la jeune esclave), la pauvre Nelly est en pleurs: l'allemand la gronde. Elle me demandait tout-à-l'heure si elle valait trente-cinq moades! Il y a des gens qui riraient de cette ingénuité; j'avoue que je ne suis pas de ceux-là, quoique j'aye possédé des esclaves, et que, depuis mon enfance, je sois familiarisé avec les usages des Colonies. Un malheureux négrillon est à bord; il sert de domestique au charretier cuivré guidant la barque.

Depuis douze ou quinze heures, j'avais vu maintefois, ce mulâtre assommer le jeune nègre à coup de garcettes; j'imaginais qu'il éprouvait le maximum du mauvais traitement..... ce n'étaient que des roses! Son bourreau lui demande une fourchette; il la donne; elle n'est pas propre; on lui dit d'approcher; il approche en se défiant: le mulâtre lui dit avec calme: encore plus près. Il était assis; le négrillon debout; il lui enfonce en douceur, la fourchette dans le côté!.... heureusement, elle n'avait que deux dents.

Que d'infortunés porte cette vallée de larmes! Le bourg de la Soufrière et la montagne de ce nom, terminent le paysage, au sud de Sainte-Lucie. Les seuls Pains de sucre qui en sont tout près, s'avancent plus vers le midi.

Ces deux Pains de sucre ressemblent exactement aux deux sommets de la célèbre montagne dite le *Canigou* (Pyrénées); j'y montai avec une peine extrême, au solstice de juin 1789. Elle est sur le méridien de Paris. La seule différence est que les Pains de sucre sont habillés de verdure.

La partie de Sainte-Lucie qui s'étend vers le sud-est, depuis les mornes dont je viens de parler, offre de riches plateaux bien cultivés, et couverts d'habitations. C'est la plus belle partie de cette île.

SAINT-VINCENT.

Saint-Vincent, île d'Amérique, une des Antilles, à dix lieues de Sainte-Lucie, quinze lieues ouest de la Barbade; longitude occidentale, 63d 40m; latitude nord, 13d 12m. Elle a environ treize lieues de long, sur dix de large. Son terrain est très-fertile et très-propre à la culture des cannes à sucre et de l'indigo. Les sources y sont excellentes. On y trouve du bois de charpente et beaucoup d'arbres fruitiers, dont plusieurs sont particuliers à cette île. L'arbre à pain y a supérieurement réussi : son tabac y est très-estimé. Plusieurs des habitans sont Caraïbes. Ceux-ci y furent concentrés, ainsi qu'à la Dominique, par le traité de 1660.

Saint-Vincent fut cédé aux Anglais par la paix de 1763. Les Français la reprirent à la fin de 1779, aidés par les Caraïbes. La paix de 1783 la rendit aux Anglais, contre qui les Ca-

raïbes se soulevèrent en 1796. Ces naturels ayant été vaincus, leurs propriétés furent confisquées, et on les déporta à Honduras.

Au nord-ouest et au sud-ouest de l'île, il y a des baies et des anses très-commodes.

Cette dernière partie est remarquable par un volcan dont la dernière éruption eut lieu, il y a quatre ans, à l'époque du fameux tremblement de terre qui détruisit Caracas, capitale de la province de Vénézuela, nouveau royaume de Grenade. (Amérique méridionale).

Semedi 11 novembre 1815 : traversée de la Martinique à la Trinidad.

Dès le matin, nous étions par le travers de l'île Saint-Vincent, au vent, tout près de terre. C'était ici seulement que les descendans des anciens Caraïbes avaient pu se conserver un asile. Les Anglais les en chassèrent en 1796. Le régiment où mon frère commandait une compagnie s'empara de cette terre qu'on prendrait pour une île enchantée, si la Soufrière que l'on aperçoit au centre, ne mettait en garde contre l'imagination séduite par le dé-

veloppement d'une verdure de mille nuances diverses, depuis la canne à sucre et la savanne verd clair, jusqu'aux bois sombres et antiques. Les rochers du rivage sont eux-mêmes couronnés d'une sorte de pampre de bel effet. L'ensemble, quoique en harmonie avec les autres îles, ne laisse pas d'attirer les regards et de séduire par la concordance d'un climat céleste et d'une orgueilleuse végétation.

La Soufrière qui s'était reposée pendant un siècle entier, éclata tout-à-coup, il y a quatre ans : l'éruption eut lieu de nuit, et fut entendue des îles voisines, à la grande consternation des habitans.

Le désastre fut considérable à Saint-Vincent : plusieurs plantations furent détruites ; des hommes et des animaux perdirent la vie. Deux ou trois de nos passagers assistèrent à cette catastrophe dont la nuit augmentait la terreur et la majesté.

Pendant huit jours consécutifs, le volcan vomit ses laves brûlantes et lança au loin sur les flots, les rochers calcinés dans ses flancs.

Il fait une chaleur à mourir : je n'ai pu tenir sur le pont pour jouir du riant aspect de la terre. Le soleil me dévorait. Rentré dans ma cabane, je vois fondre le goudron dans les interstices des bordages.

Il y a quarante-huit heures que je souffre le martyre.... Je n'ai pris qu'un peu de thé; mon estomac l'a rejeté presqu'aussitôt.

Nous serons encore au moins deux jours en route, et deux bien longues nuits. *O nox quàm longa es opus debentibus!*

Nous avions presque dépassé l'île du côté du vent, lorsque le capitaine de la goëlette, désespérant de pouvoir résister à la violence des courans, s'est déterminé à passer sous le vent.

Nous revenons sur nos pas, à un jet de pierre du rivage; on voit la batterie *Gouia*, et plus loin, sur un tertre verdoyant, l'habitation où le chef caraïbe *Chatouié*, fut tué par les Anglais.

Le colonel Haffey est aujourd'hui propriétaire de cette charmante plantation. Elle produit en abondance toutes sortes de vivres. Le

capitaine qui nous conduit y a demeuré plusieurs années, et s'y plaisait beaucoup. La pêche est considérable aux environs; nous pouvons en juger, car on voit les poissons sauter à dix pieds en l'air autour de notre frêle embarcation.

Le coup-d'œil de la Soufrière est imposant dans l'état actuel de ce volcan: d'immenses revers de montagnes naguères décorés d'antiques forêts, découvrent aujourd'hui leurs flancs à nud, sillonnés par le soufre. Plus bas, les bois voisins ne conservent plus que des arbres ébranchés à la tige blanchâtre; c'est colossalement, l'image de nos vignes en hiver, lorsque l'absence de toute verdure ne laisse voir qu'une armée d'échalas grisâtres et desséchés.

Une sucrerie près du rivage, a été totalement détruite. Quelques débris de cannes à sucre y croissent au hasard et sans culture; il ne reste plus vestige du moulin; on n'en a retrouvé que les cylindres.

A cinq heures après midi, une frégate anglaise est à portée de canon: on hisse notre

pavillon anglais... Il y en a d'autres au besoin.

Lors de l'éruption du volcan, le bruit fut entendu à une prodigieuse distance : l'officier anglais, passager avec moi, était à l'île de la Trinidad à cinquante lieues de là, les troupes y prirent les armes. A La Barbade, à vingt lieues au vent, la terre fut couverte de cendres et de sable. Il en arriva de même dans les autres îles, à la Grenade, à Sainte-Lucie, à la Martinique, à la Guadeloupe, etc.

Au bas de l'énorme ravine qui forme l'écoulement principal du volcan, il s'est amoncelé une montagne de lave que la violence des eaux sillonne de toutes parts.

Dimanche 12 *novembre* 1815.

Nous sommes encore devant Saint-Vincent; le calme nous a tenus toute la nuit, et dure encore; il nous permet de contempler à loisir la partie de l'île qui avoisine les *Grenadilles* du côté sous le vent. Elle est riante et presque toute en culture : on y distingue la jolie habitation dite *Layou*, assise sur un tertre près du rivage.

Le canal qui sépare Saint-Vincent de la première des *Grenadilles* n'a que deux lieues. Nous sommes en vue de cette île, nommée *Bégouia*. Au nord, les vapeurs du lointain dessinent encore les deux *Pains de sucre* de Sainte-Lucie, dans l'attitude de ces géans qui combattirent les dieux.

Mais que pouvaient l'orgueilleux *Typhée*, le robuste *Mimas* et *Porphyrion*, colosse menaçant? Que pouvait *Rhœtus?* Que pouvait le plus audacieux des Titans, Encelade lui-même, lançant au loin les arbres qu'il arrachait du sein de la terre?

> Scimus ut impios
> Titanas immanemque turmam
> Fulmine sustulerit caduco
> Qui terram inertem, qui mare temperat
> Ventosum, et urbes, regnaque tristia,
> Divosque, mortalesque turbas,
> Imperio regit unus æquo.
>
> Horat. *Carm. l.* 3, *od.* 4. *ad Calliopen.*

Le belle *Nelly* dormait près de moi cette nuit. La fraîcheur avait attiré sur le pont les passagers qui couchent dans les cabanes; le maître de Nelly était de ce nombre.

Le costume de la jeune esclave est le même de jour et de nuit; seulement elle avait desserré les liens de sa robe blanche à petits carreaux roses. Un joli madras décorait sa tête; son col d'ébène était paré d'un collier à douze branches, partie corail et partie grenat. Le lin qui la couvre dessine deux pitons dont les pointes le déchireraient plutôt que de fléchir; et quand elle repose sur le côté, il se forme, au côté contraire, un angle rentrant dont les deux lignes s'arrondissent à un pied de distance; la première à la courbe gracieuse de ses épaules; la seconde au voluptueux contour de ses hanches satinées. Quelquefois *Nelly* dort le visage sur sa couche; c'est la Vénus de *Médicis*, trahie par la richesse et l'orgueil de ses formes.

Dans vos tableaux observez la décence,
Veillez ce point principal :
Soyez discret ; et si l'on songe à mal,
Honny soit qui mal y pense !
La beauté nue a pour nous mille attraits ;
A ses genoux on veut rendre les armes :
Quel que soit cependant le fini de ses traits,
Une gaze légère est dans ses intérêts ;
L'esprit encor embellira ses charmes.

Nous sommes en face de Kings-Town, capitale de Saint-Vincent. Deux forts avantageusement situés sur les sommets de deux mornes, défendent l'entrée de la rade, où il y a mouillage pour les vaisseaux de guerre. Dans l'intérieur de l'île, on a pratiqué des routes pour les voitures.

Je songeais cette nuit à la situation où je me suis mis inconsidérément dans un tems de fermentation où les têtes sont ardemment tourmentées par les idées de liberté et d'insurrection. L'officier anglais et moi nous sommes les deux seuls blancs à bord. L'équipage est composé d'un capitaine mulâtre, de six à sept noirs marons, ou autres drôles venus de la Dominique, de Saint-Barthelemy, de Curaçao, etc., plus, trois ou quatre hommes de couleur, échappés de la Martinique et vomissant des horreurs contre les habitans de cette île. Dans le nombre de ces hommes, deux sont de véritables Hercules.

Voilà en quelles mains nous nous serions livrés par notre imprudence, si l'ascendant d'une force morale qui se fait sentir encore

et la contenance ferme n'imposaient invinciblement à cette race que nature a deshéritée.

Camas est le mousse de l'équipage et le souffre-douleur. Son corps doit être de fer; il paraît âgé de onze à douze ans; il est nud comme un ver, et n'a pas la moindre marque sur le corps, malgré les coups dont il est sans cesse assommé. Je ne distingue pas même les blessures de la fourchette bidentée.

Aujourd'hui dimanche, il a cru devoir se parer et faire grande toilette : en conséquence, il s'est affublé d'un morceau de toile à voile, formant à la fois chemise et gilet; il y a une ouverture pour passer ses bras, et la toile, non cousue par le bas, tombe en franges à hauteur du nombril d'une part, et presque au bas des reins sur l'arrière. Deux brins de ficelle goudronnée forment les liens sur le devant. *Camas* est en habit habillé, dans ce grotesque équipage, et les yeux se font à cela comme à tout le reste.

LES GRENADILLES OU GRENADINS.

Les Grenadilles que nous doublons sont de très-petites îles, au nombre de plus de cinquante. Les principales sont : *Bécouia*, *Cannaouan*, *Cariacou* et *Union*. On y voit un assez grand nombre de plantations où l'on cultive exclusivement le coton : elles sont basses et moins boisées que les grandes Antilles du vent.

Ces petites îles, de la dépendance de la *Grenade*, appartiennent aux Anglais ; elles occupent près d'un degré du nord au sud, depuis Saint-Vincent jusqu'à la *Grenade*. On traverse au milieu d'elles, afin de gagner le vent de la *Grenade*, et passer entre cette île et *Tabago*, pour arriver ensuite sur la *Trinidad*.

La journée a été admirablement belle ; la brise était ce qu'il fallait pour tempérer l'ardeur du soleil. Notre goëlette filant quatre à cinq nœuds, n'avait pas le moindre mouvement de roulis. Ce sont de ces jours que

l'on croirait du domaine de l'imagination; indiqué par elle aux îles fortunées, ils brillent entre les tropiques.

J'en jouis davantage en songeant au tems horrible qu'il fait probablement à Paris, dans le moment où j'écris, pouvant à peine supporter un léger vêtement de cirsaka

Nous sommes encore à vue de Saint-Vincent; l'île entière n'est à proprement parler, que la base d'un volcan dont les hauteurs attirent les nuages qui se plaisent à les couronner.

Nous avons passé le tems à louvoyer pour passer entre les Grenadilles, et nous trouver au vent de la Grenade. Nous touchons, pour ainsi dire, les roches antiques de Bégouia, creuséées, sapées et noircies par les vagues.

C'est le repaire des oiseaux de mer, et particulièrement des fous qui y déposent d'excellens œufs.

Dirarùm nidis domus opportuna volucrùm.

Nous avons fait un excellent dîner sur le pont, avec du vermicelle, de la volaille, du jambon, du bœuf, d'excellent vin de Médoc,

des pommes de Colombia, du fromage, des bananes, des oranges et du punch. Je n'eusse pas fait un meilleur repas au trois frères provençaux.

Il me semble que ce devait être par un tems aussi doux, une aussi belle mer, que la célèbre Cléopâtre étalait son luxe royal sur ce brillant vaisseau cinglant sous des voiles d'azur et des cordages de fil d'or, suivi des tritons et des néréïdes; lorsque cette amante du grand César allait voir Antoine, en Cilicie.

Les Souverains de l'univers
Sont plus que nous sujets aux grandes peines ;
Et la plus aimable des Reines
Vit arriver l'heure de ses revers.

Quæ generosiùs
Perire quærens, nec muliebriter
Expavit ensem, nec latentes
Classe citâ reparavit oras :
Ausa et jacentem visere regiam
Vultu sereno, fortis et asperas
Tractare serpentes, ut atrum
Corpore combiberet venenum ;
Deliberatâ morte ferocior,
Sævis Liburnis scilicèt invidens
Privata deduci superbo
Non humilis mulier triumpho.

HORAT. *Carm. l.* 1, *od.* 31.

Nous venons de passer à pleines voiles, si près d'un des îlots de Bagouia, que l'on aurait pu s'élancer à terre.

Le coup-d'œil est enchanteur: le soleil dore le couchant; nous traversons un petit archipel;

> Jàm medio apparet fluctu nemorosa Zacynthos,
> Dulichiumque, Sameque et Neritos ardua saxis:
> Effugimus scopulos. VIRG. æn. l. 3.

La douceur de la brise, la sérénité du ciel, et mille objets environnans élèvent l'imagination, en la portant au souvenir des îles de la Grèce, et à la mémoire des grands évènemens dont elles furent le théâtre.

Je crois voir Paros qui produit le marbre réservé pour les dieux; Délos où naquit Apollon; Chio célèbre par ses vins; Paphos où s'élèvent les autels de Vénus; etc.

> Ubi templum illi centumque sabæo
> Thure calent aræ. VIRG. æn. l. 1.

Je me rappelle également *(et si magna licet componere parvis)*, je me rappelle le golfe de Morbihan, ses îles nombreuses, les riantes campagnes qui l'avoisinent, ses pompeuses antiquités que je chantai, et quelques amis

que la lecture de ces faibles descriptions fera peut-être songer à moi, si je puis un jour leur en faire hommage et prouver que le cœur sait franchir toutes les distances, triompher des plus grandes difficultés.

Le bonheur n'existe que par éclairs : bien peu expérimenté celui qui pense différemment. Si l'on pouvait se dire heureux loin de ses amis, en quelque sorte séquestré du monde entier, et surtout sans la présence de l'être en faveur duquel la nature épuisa ses dons et ses charmes, qu'elle forma pour nous plaire, pour adoucir nos maux et partager nos plaisirs, j'aurais su trouver un jour de bonheur où tel autre peut-être, n'eût éprouvé qu'ennui, dégoûts, privations et tourmens.

Carpe diem, quàm minimùm credula postero! HORAT.

La soirée était aussi parfaitement belle que le jour s'était montré radieux. Après avoir pendant quelque tems, joui de sa fraîcheur sur le pont, la crainte du serein qui se fait fortement sentir une ou deux heures après le soleil couché, m'avait fait rentrer dans ma cabane. L'officier anglais s'était déjà mis au

lit: la lune brillait en haut du firmament; ses rayons argentés traversant l'ouverture de l'entrepont, donnaient sur ma couche vouée à l'insomnie.

Tout-à-coup les trois mulâtres passagers, comme s'ils eussent été mus par un pouvoir supérieur, guidés par le plus jeune d'entre eux doué d'un goût naturel rarement aussi parfait, et de cette pureté d'organe exclusivement accordée aux enfans du midi, commencèrent à chanter en trio, sur des airs connus et même anciens, des noëls et autres chants d'église admirablement composés quant aux paroles.

Ce chant céleste fut d'un tel effet, qu'à la première pose, l'officier anglo-germain que je croyais endormi, s'écria: *Jarmant, gondinuez che fous en prie.*

Je m'étais contenu quoique aux délices, parce que le principal chanteur, l'âme du concert, est un révolutionnaire gangrené. Mais à la reprise, le chant était si mélodieux, exécuté avec tant de goût, de justesse et d'ensemble, et ramenant à de si majestueux sujets, que l'of-

ficier et moi, (qui suis au supplice d'entendre les rapsodies musicales des salons, celles du Vaudeville et de Feydeau, voire même du grand Opéra) nous nous écriâmes, transportés: c'est ravissant! c'est divin! Tant il est vrai qu'il existe une mine de diamans inépuisable en sa fécondité, par le *grandiose* de ses tableaux, la noblesse de ses images, l'immortel éclat de ses couleurs et l'incommensurable hauteur des régions où l'âme tend à s'élever avec son secours. Où donc pourrait se trouver cette mine précieuse, sinon dans les saintes écritures? Cette tradition sacrée d'une longne série d'âge; cette accumulation de richesses dont l'étude tend le génie jusqu'à la forme gigantesque, tandis qu'elle écrase sous son poids la présomptueuse médiocrité.

LA GRENADE.

La Grenade, île d'Amérique, une des Antilles, de quinze lieues de long sur huit de large, à cinquante-trois lieues nord-ouest de Tabago: 36 sud-ouest de Saint-Vincent;

longitude occidentale, 64^{d} 10^{m}; latitude, 12^{d} 1^{m}. Son sol est extrêmement propre à la culture du sucre, du café, du tabac et de l'indigo. Un lac sur le sommet d'une montagne, au milieu de l'île, lui fournit une multitude de rivières qui servent à-la-fois à l'orner et à la féconder

L'île de la Grenade était au pouvoir des Français dès 1650 : ils eurent des guerres sanglantes à soutenir avec les Caraïbes. Dans la guerre de 1756, les habitans français, peu nombreux, se rendirent sans résistance aux Anglais, à qui la possession en fut confirmée par le traité de Versailles, en 1763. Les Français la reprirent en 1779, et la rendirent à la paix de 1783. Elle a été entièrement ravagée durant la révolution française. Port-Royal en est la capitale.

Lundi 13 *novembre* 1815 : *traversée de la Martinique à l'île de la Trinidad.*

Nous sommes parvenus à passer au vent de la Grenade. Cette île est maintenant en

vue et nous reste, à huit heures du matin, à 5 lieues vers le sud-ouest. Par sa forme et son étendue, elle ressemble à Saint-Vincent.

C'est là que les troupes du Roi firent flotter le pavillon blanc (où Mr X... ne voit rien) en 1778, sous le commandement du comte d'...., lorsque cet amiral eut battu la flotte de l'amiral Byron.

L'île Cariacou et le Diamant, les plus méridionales des Grenadilles, sont aussi sous nos yeux.

La Grenade n'est, à proprement parler, qu'une seule montagne de six lieues d'étendue. Les pentes bien ménagées, depuis ses sommités jusqu'au rivage de la mer, peuvent céder de vastes terrains à la culture. C'est ce qui a lieu du côté de l'est qui se présente à notre vue.

Quoique ce soit toujours même répétition de verdure, de plantations, etc., l'œil ne peut se saturer de l'enchantement de ces perspectives tropicales.

Les principaux mouillages et la ville capitale dite le *Fort-Royal*, ou *fort Saint-Georges*,

sont sous le vent; celle-ci vers le sud-ouest de l'île.

Ces îles anglaises du vent dépendent de la Barbade, où réside le gouverneur général.

LA BARBADE.

La Barbade, île de l'Amérique, la plus orientale des Antilles, à l'est de Saint-Vincent; d'environ dix lieues de longueur, sur une largeur qui va de trois jusqu'à sept lieues: longitude occidentale, 62^d 2^m; latitude, 13^d 5^m nord.

Les Anglais y abordèrent pour la première fois, en 1625, et elle ne paraissait pas avoir jamais été habitée, même par des sauvages. Cependant comme le climat était bon, et que le sol semblait fertile, quoique n'étant qu'un rocher calcaire, couvert de très-peu de terre végétale, quelques individus de peu de fortune essayèrent de s'y établir. Les arbres y étaient si gros et d'un bois si dur, qu'ils eurent de grandes difficultés à surmonter pour défricher le terrain néces-

saire à leur subsistance. On reconnut que le sol était propre à la culture de l'indigo, du coton et du tabac. On fit esclaves les Caraïbes; on cultiva la canne à sucre, et vingt-cinq ans après les premiers établissemens, on comptait à la Barbade 50,000 blancs, et un plus grand nombre d'esclaves nègres et indiens. En 1676, cette petite île renfermait 150,000 âmes. Le commerce de la Barbade employait alors quatre cents navires de 150 tonneaux, l'un dans l'autre. Ses exportations annuelles en indigo, gingembre, coton et eau de citron, montaient à huit millions et demi de francs. Ce commerce n'est plus aujourd'hui aussi étendu, quoique roulant sur les mêmes articles; ce qui est l'effet de l'établissement des nouvelles colonies dans les îles voisines. On n'y compte plus guères que 20,000 blancs et 80,000 esclaves. On en tire encore quinze mille boucauts de sucre brut par année : on estime infiniment son rum ou eau-de-vie de sucre; les bois de construction y sont très-bons, ainsi que ceux de marqueterie. Les Anglais

sont les seuls propriétaires du commerce de cette île qui se divise en onze paroisses dont Bridge-Town est le chef-lieu.

La Barbade a beaucoup souffert des ouragans, des incendies et de la peste. Le terrible ouragan du 10 octobre 1780, n'y laissa pas un arbre sur pied, ni une seule maison sans qu'elle fût endommagée. Plusieurs personnes furent ensevelies sous les ruines ou emportées dans la mer.

La chaleur est excessive : il est midi ; le soleil dévore le pont. Ses noirs enfans peuvent seuls y tenir. J'y monte de tems en tems pour jouir de l'aspect de la Grenade, dont les hauteurs, accaparent tout ce qu'il y a de nuages à l'horizon. Nous nous en éloignons, courant la bordée du sud-sud-est; pour nous porter sur l'île de Tabago, que nous découvrirons peut-être avant la fin du jour.

Dans cette hypothèse, nous nous rapprocherions considérablement de la Trinidad, pendant la nuit, en laissant arriver, pour diriger vers le sud, quart-sud-ouest; le port étant sous le vent de l'île.

Ainsi à moins de calmes que nous n'avons plus guères à redouter, nous apercevrions demain matin les terres de la Trinidad, et dans la journée nous serions rendus au mouillage. Il y a cinq jours complets que nous avons quitté la rade de Saint-Pierre. C'est le terme ordinaire de ce voyage, où l'on compte cent lieues de navigation, depuis 10^{d} en-deçà de l'équateur, jusqu'à 14^{d} 45^{m} de latitude nord. On peut le faire en trois jours, mais c'est aussi rare que d'y employer une semaine. Il est prudent de faire ses provisions pour huit jours. Le prix du passage est d'un doublon, ou quadruple (un peu plus de quatre-vingts francs de France). Les frais de provisions se montent à une centaine de francs, pour chaque trajet; et avec les petites dépenses d'embarquement, débarquement, service à bord, etc. il faut compter sur trois cents francs ou soixante gourdes pour ce voyage.

Si l'on passe une semaine à la Trinidad, la dépense y est de quatre à cinq gourdes par jour, plus quatre gourdes à payer au secré-

taire du gouverneur pour un permis de débarquer ; de sorte que l'aller et le venir de la Martinique à la Trinidad ne coûte pas moins de cent gourdes.

Voici l'état des menues provisions qu'il convient de faire pour chaque trajet et leur prix approximatif :

Pain, gâteaux et biscuit frais..	2 gourdes
Six bouteilles de vins rouge....	6
Sucre ou sirop clarifié........	1
Rum, orgeat, citrons et oranges.	3
Quatre volailles..............	4
Légumes, vermicelle, fromage et fruits................	2
Thé, café, chocolat........	2
TOTAL........	20 gourdes

On fera bien de se munir d'une jarre de bonne eau; les marins n'y regardant pas de très-près pour leur usage : il ne faut pas oublier non plus les ustensiles de table nécessaires pour un trajet de mer. Si l'on a de trop, il est agréable de pouvoir offrir quelque chose à des compagnons de voyage. Je

n'ai compté que l'indispensable; on peut y ajouter un peu de Madère.

Il est quatre heures après-midi; la brise est faible; les mornes de la Grenade vont bientôt s'identifier avec les vapeurs de l'horizon lointain. Le matelot en vigie, module quelques airs barbares, en attendant qu'il puisse nous signaler l'île de Tabago.

La plus belle heure du jour s'approche; le vent d'est, quoique soufflant avec douceur, a vaincu les ardeurs du soleil.

Nonchalamment couché sur le pont, près de la place que Palinure occupait sur le vaisseau du pieux Énée, j'écris au crayon, ma tête au niveau des ondes, abritée du soleil par les petites voiles de la goëlette à laquelle j'ai confié mes destinées.

Nous glissons presque sans bruit, et sans mouvement, sur la plaine liquide, la proue soulevant à peine quelques flots de sel, dont l'écume se divise, en marquant au loin la trace de notre sillage.

Déjà Phébus, accélérant sa course vers l'humide empire de Thétis, a noyé l'occident sous

un déluge d'émanations ignées : toutefois, sans pouvoir fondre les neiges antiques de l'orgueilleuse crête des Andes, ce grand ossement planetaire, peut-être le premier qui dessina sa forme excentrique, alors que, détaché de la matière ardente de l'astre du jour, notre globe, lancé à trente-trois millions de lieues, ressentit le rappel de la force d'attraction provenant du point de départ, et par l'effet de ce monstrueux ébranlement, éleva, sur le méridien, qui présentait à l'astre dominateur cette chaîne archi-colossale dont le contre-poids créa sans doute, à ses antipodes, le vaste plateau de l'Asie et ces montagnes nubifères qui dominent orgueilleusement le berceau du genre humain.

Honneur à l'incomparable Homère dont les pinceaux immortels peignirent à si larges traits, et d'une touche si noble, ces quatre coursiers incendiant les plaines du ciel : et le fougueux Phlégon, la terreur de l'Aurore, et Pyroïs, vomissant la flamme, et l'indocile Eoüs, neige et feu ; et le rapide Aëton, ardent à précipiter dans les flots le char

de l'Astre-Dieu qui surprit si long-tems les adorations et la foi des humains, en s'offrant à leurs faibles regards, dans toute la majesté, la pompe et l'éblouissant éclat dont l'enrichit le souverain maître des hommes et des cieux!

Mardi 14 novembre 1815 : traversée de la Martinique à la Trinidad.

Le vent a soufflé très-faiblement cette nuit; nous n'avons vu Tabago que vers quatre heures du matin. Nous en étions à la distance d'environ deux lieues. Les terres n'en sont point élevées; l'île est de peu d'étendue, et sa possession fut toujours considérée sans importance. Les Français et les Anglais en ont été maîtres successivement dans les deux ou trois dernières guerres. Ces derniers y font aujourd'hui flotter leur pavillon dominateur, grâce à l'ineptie de Buonaparte, à l'aveuglement et à la nullité maritime de la nation française aux jours de la tyrannie.

ILE DE TABAGO.

Tabago, île d'Amérique, l'une des Antilles, séparée de l'île de la Trinidad par un

canal de treize lieues, et située à quarante lieues sud de la Barbade, environ autant du continent espagnol. Longitude occidentale de la pointe de sable, 63d 9m; latitude nord, 11d 6m. Elle a environ seize lieues de long sur six de large. Le climat n'y est pas aussi chaud qu'on pourrait s'y attendre, dans un pays si voisin de l'équateur. Elle est, dit-on, hors de la ligne de ces courans d'ouragans qui ont été quelquefois si funestes aux autres îles d'Amérique.

C'est à Tabago que l'on découvrit le tabac en 1560. On y cultive un peu de coton et d'indigo, et l'on y exploite quelques sucreries. Les végétaux de toute espèce et les arbres les plus utiles y abondent. Le bois sassafras est le meilleur qu'il y ait; et ce n'est que dans cette île que se trouve la vraie gomme copal. La muscade et la cannelle y viennent, mais de l'espèce bâtarde. Le gibier et les sangliers abondent dans ses forêts. Plusieurs rivières l'arrosent; les fourmis rouges y causent de grands désastres.

On comptait en 1789, à Tabago, huit mille

quatre cents habitans de toute couleur. Les Hollandais voulurent y fonder une colonie en 1632 ; mais les Anglais les en chassèrent en 1666 : elle fut rendue à ses premiers maîtres. En 1677, M. d'Estrées voulut s'en emparer après un combat naval, le plus acharné et le plus sanglant du siècle de Louis XIV ; ce ne fut qu'au mois de décembre, même année, que les Français y descendirent.

Tabago fut déclaré île neutre par le traité d'Aix-la-Chapelle, en 1748. Le traité de 1763 la céda à la Grande-Bretagne ; les Français la prirent le 2 juin 1781, et la paix de 1783 la leur a garantie. Les Anglais l'ont reprise en 1793, et rendue à la paix de 1802.

Tabago formait, avec Sainte-Lucie, un département colonial de la France. Scarborough est la capitale de cette île qui appartient maintenant aux Anglais.

A huit heures du matin, Tabago nous reste dans l'est, à six ou sept lieues. Le cap que nous voyons est Sandy-Point, à l'extrémité sud-ouest de l'île, par onze degrés de latitude nord. C'est près de Sandy-Point qu'on pêche

le *caret* qui donne la belle écaille. On peut mouiller dans tout le contour de Tabago. La meilleure baie est celle dite *Man-of-war-bay*, dans le nord de l'île.

Le bras de mer entre Tabago et l'île de la Trinidad peut avoir dix lieues de largeur. Il se nomme *Canal de la Trinité*. Les courans d'est y sont violens.

ILE DE LA TRINIDAD.

La Trinidad nous reste dans le sud, à quarante milles de distance. La partie de ses côtes que nous découvrons se développe majestueusement sur une ligne d'environ vingt lieues de l'est à l'ouest.

La Trinidad est une île sur la côte de la terre ferme, séparée de la province de Paria dans l'ouest, par un canal de dix milles de largeur; les pays de l'Orénoque, au midi, n'en sont qu'à la distance de quatre lieues, dans l'endroit le plus rapproché.

Cette île a quatre-vingts milles de long, sur cinquante milles de large.

Elle produit du sucre, du coton, du maïs,

d'excellent tabac, du cacao, de l'indigo et des fruits. Le bois de construction y est en abondance. On y a transplanté des Indes-Orientales et d'Otaïti, plusieurs arbres qui y croissent à merveille.

L'île de la Trinidad fut prise en 1595 par sir Walter Raleigh, et en 1676, par les Français qui la pillèrent et l'abandonnèrent.

Les Anglais s'en emparèrent en 1797; elle leur fut ensuite cédée par le traité d'Amiens.

Saint-Joseph était anciennement la capitale. C'est une très-petite ville située dans l'intérieur de l'île. La nouvelle capitale est le Port-d'Espagne. Le gouverneur y fait sa résidence.

Le lac Bréa est un phénomène étonnant; il couvre environ cent cinquante acres de terre, et fournirait seul tous les chantiers de la Grande-Bretagne.

Ce lac a près d'une demi-lieue de longueur, et autant de largeur : il est à dix lieues au sud du Port-d'Espagne, et son niveau est élevé d'environ douze toises au-dessus de la mer dont il est très-près.

On peut, avec la matière que renferme le

lac Bréa, mêlée de suif et d'autres ingrédiens, former pour l'usage des vaisseaux un goudron qui les préserve de la piqûre des vers. Les Anglais l'employent avec avantage, et le lac en fournirait plus que toute la marine britannique n'en pourrait consommer. Je tiens d'un ancien officier de marine habitant à la Trinidad que l'équipage d'une frégate fut occupé, il y a quelque tems, à creuser dans ce lac; dès le premier jour on avait atteint à une assez grande profondeur; les ouvriers s'étant retirés à la nuit tombante, furent très-surpris de voir, lorsqu'ils revinrent le lendemain matin, que le lac avait repris son niveau, et que leur ouvrage de la veille était absolument nul.

L'amiral Raleigh qui visita la Trinidad en 1595, rapporte qu'il fit goudronner ses vaisseaux avec la poix tirée du lac de la Bréa. Il la trouva excellente, et surtout très-propre aux bâtimens qui naviguent dans les mers méridionales, en ce qu'elle ne fond point au soleil comme celle que l'on tire du nord de l'Europe.

Cette belle île, importante par son étendue

et par sa fertilité, a de plus l'avantage d'être située près de la Côte ferme, d'où, à l'époque de ses premiers établissemens de culture, on eut la facilité de se procurer à bon prix les mulets et autres bestiaux nécessaires.

Aujourd'hui, elle fleurit sous le gouvernement britannique, et peut-être dans peu d'années, ne cédera-t-elle en richesse, en commerce, en culture et pour la fréquentation des vaisseaux, qu'à la Jamaïque, dont les Anglais ont fait le centre de leur puissance maritime entre l'Amérique méridionale et les bouches du fleuve Saint-Laurent.

Le calme nous a surpris en vue du port. Nous n'avons pu venir au mouillage ce soir, et vraisemblablement nous ne jetterons l'ancre que demain. Les requins viennent rôder autour de la goëlette, et les marsouins, en armée, un moment hors de l'eau, s'y replongent avec lenteur, balancés sur les ondes, en montrant leurs nageoires dressées en forme de mâtures.

Le calme est la plus grande contrariété que l'on puisse éprouver en mer, par cela seul que la marche est arrêtée ; mais le calme accom-

pagné du soleil de la zone torride, dardant à-plomb sur une frêle barque encombrée d'effets et de passagers, voilà de ces inconvéniens auxquels il est impossible d'échapper, et qu'il faut savoir prendre en patience quand on a la sottise de s'y exposer, ou que la dure nécessité nous en fait une loi.

Il est cinq heures; la journée a été brûlante et s'est passée en calme plat, dans la vaine tentative d'attraper des requins et des marsouins.

Le vent qui semble vouloir adonner est encore bien faible. La belle île qui doit être le terme de ce voyage, étale devant nous ses côteaux bleuâtres, en avant-poste de la Terre-ferme, ce riche et jadis fortuné séjour. Quelques points du Continent se laissent voir au lointain, confondus avec les nuages multiformes, revêtus des plus brillantes couleurs de la palette d'Iris.

Je contemple cette majestueuse perspective avec le regret d'un être moins passionné que dans le jeune âge. Mon Horace est près de moi l'abréviateur de mes journées. C'est un

stéréotype in-douze, auquel j'ai fait faire près de trois mille lieues depuis quatre à cinq mois.

Je pleure mon Virgile; il était si beau, si portatif! Edition *Baskerville*, vélin doré sur tranche, relié en maroquin; il a trouvé un amateur; il faut bien lui pardonner, puisqu'il a si bon goût.

Dilecti mihi Virgilius Variusque poetæ:
Non magis expressi vultus per aënea signa
Quàm per vatis opus, mores animique virorum
Clarorum apparent. Horat. *epist. l. 2, ad Augustum.*

Mercredi 15 novembre 1815, traversée de la Martinique à l'île de la Trinidad.

A sept heures du matin, nous courons sud, avec une légère brise de l'est. Le port est en face de nous, encore à quelques heures de distance, l'entrée des bouches étant très-difficile.

Nous filons quatre nœuds seulement; mais le tems est par grains, et ne nous laissera pas manquer de vent dans la journée.

Les divers plans des montagnes de la *Trinidad* commencent à se dessiner. La partie

du Continent que nous découvrons nous reste dans le sud-ouest ; c'est la terre de *Paria*, dont la tête s'élève dédaigneusement à l'aspect de tant d'îles vassales, parsemées sur le brillant horizon de sa dépendance. Les noires vapeurs qui pèsent sur ces masses orgueilleuses sont une image trop sensible des troubles qui agitent le Nouveau-Monde, de Carthagène à Lima, jadis pavée en métal précieux, de Buenos-Aïres à Mexico, long-tems vanté pour le haut dégré de son luxe, pour l'inépuisable richesse de ses mines d'or, la douceur de son climat, la beauté de son lac romantique, le parfum de ses fertiles campagnes et l'inamovible azur d'un ciel privilégié.

Aujourd'hui le rivage est couvert d'ossemens,
Rebut des chiens et des oiseaux de proie :
Au lieu de s'y livrer au plaisir, à la joie,
L'homme y gémit dans les tourmens !

Dî multa neglecti dederunt
Hesperiæ mala luctuosæ.
HORAT. *carm. l.* 3, *od.* 6, *ad Rom.*

Quò, quò celesti ruitis, aut cur dexteris
Aptantur enses conditi ?
Parùm ne campis atque Neptuno super
Fusum est hispani sanguinis ?
HORAT. *od.* 7, *ad Populum Romanum.*

Terre de Cumana (Côte ferme).

Cette partie de la *Terre-ferme* fut découverte par *Christoph-Colomb*, dans son troisième voyage, en 1498. Le dessein de ce hardi navigateur était d'aller jusque sous l'équateur; les calmes l'en empêchèrent, et les courans le portèrent à l'embouchure de l'*Orénoque*, connue sous le nom de *Bouche du dragon*, située entre l'île de la *Trinidad* et la *Terre-ferme*. Ce fut à l'aspect de ce lieu que *Colomb* demeura convaincu pour la première fois de l'existence du Continent de l'Amérique. « Une quantité si prodigieuse d'eau douce (ainsi raisonnait ce grand homme qui connaissait parfaitement la nature) n'a pu être rassemblée que par un fleuve d'un cours très-prolongé : la terre qui donne cette eau doit être un Continent, et non pas une île. » Cependant comme il ignorait la ressemblance qu'ont entre elles toutes les productions de la zone torride, il pensait que ce nouveau Continent était la prolongation de la côte orientale de l'Asie.

Lopez-de-Gomara soutient que *Colomb*

reconnut toute la côte jusqu'au cap de la *Véla*; mais *Oviédo*, dont le témoignage est plus sûr, dit que *Colomb* ne côtoya la *Terre-ferme* que jusqu'à la pointe d'*Araya*, au sud de la *Marguerite*, d'où il fit voile pour *Saint-Domingue*. La découverte fut suivie par *Ojeda* et *Américo-Vespuce*. Des navires marchands vinrent trafiquer à cette côte. Quelques indiens attaquèrent les européens; le gouvernement espagnol permit de rendre esclaves les naturels qui empêcheraient ou retarderaient la conquête. Il en résulta un brigandage infâme, auquel on mit enfin un terme. On établit des missions sur certains points de la côte; plusieurs missionnaires furent victimes de la scélératesse de quelques-uns de leurs compatriotes envers les indiens. On envoya une expédition militaire pour soumettre le pays et punir les criminels. Tout commençait à se pacifier, lorsque *Charles V* donna la propriété de la province de *Vénézuela* aux *Welzers*, riches commerçans d'Ausbourg. Leurs agens se conduisirent avec tant de férocité, qu'ils furent dépossédés; et cette partie des posses-

sions espagnoles fut soumise au même régime que les autres.

La population de la province de *Cumana* (dépendance de la capitainerie générale de *Caracas*) était de 80,000 habitans, avant que les torches de la guerre civile n'eussent incendié et ruiné cette belle contrée.

Les blancs entrent dans cette population pour deux dixièmes, les esclaves pour trois, les affranchis ou descendans d'affranchis pour quatre et les indiens pour le reste.

On dirait, par le nombre relatif d'espagnols répandus dans la capitainerie générale de *Caracas*, qu'il se fait d'Espagne une émigration considérable; mais personne n'a la faculté de s'embarquer pour l'Amérique espagnole sans une permission du roi, qui ne s'accorde jamais que pour des affaires bien constatées, et pour un tems dont la durée ne s'étend pas au-delà de deux années. D'ailleurs la plupart des espagnols qui quittent la mère-patrie, entraînés par la passion nationale pour les mines, vont au *Mexique* et au *Pérou*; ils dédaignent les provinces de *Caracas*, parce qu'elles n'of-

frent à des gens qui veulent trouver l'or en nature, que les productions lentes, périodiques et variées d'une terre qui demande du travail, de la patience et des sueurs. Si l'on en excepte les employés que le gouvernement envoie dans les provinces de *Caracas*, et peut-être même en les y comprenant, il ne va pas directement de la métropole pour résider dans ces contrées, cent personnes par an. Il est vrai qu'une bien moins grande quantité retourne en Europe; les créoles se rappellent à peine que l'Espagne est leur mère-patrie. L'idée qu'ils en ont est bien loin de leur inspirer celle de s'en rapprocher; ils estiment qu'il n'y a point de meilleur pays que le leur. Cette opinion leur donne une espèce d'orgueil d'être nés sur le sol de l'Amérique, et rend inaltérable leur attachement pour leur pays. Les étrangers éprouvent tant de difficultés pour passer dans les colonies espagnoles, et lorsqu'ils s'y établissent, ils y essuient tant de désagrémens, qu'ils y sont très-peu nombreux.

L'espagnol-américain est très-processif : il n'y a pas au monde de pays où l'on plaide autant que dans les colonies espagnoles.

A deux heures, toute l'étendue de la côte de la *Trinidad*, sur un espace immense, est enveloppée d'un voile de teinte menaçante. Il est impossible en ce moment de voir terre sur aucun point, quoique à quatre milles de distance. Les grains s'étendent jusqu'à nous, et c'est précisément l'instant où nous allions nous engager dans les *Bocas*, pour gagner la côte de l'ouest, où se trouve le *Port-d'Espagne*, d'une extrême difficulté à atteindre.

La côte nord de la *Trinidad* est formée par des mornes de moyenne hauteur, couverts de bois, depuis leurs sommets jusqu'aux bords de la mer. On découvre de loin en loin quelques clairières où des réfugiés de la Côte ferme ont établi de petites plantations. Les tortues et les singes abondent sur cette côte, ainsi que les oiseaux de mer, particulièrement les grand-gosiers.

Il est cinq heures après midi; les vents ont adonné à l'issue du grain, et se sont fixés au nord; nous n'en pouvions avoir de plus favorables.

J'écris sous un morne si proche de nous,

qu'il semble perpendiculaire au-dessus de nos têtes. Les rochers sont couronnés d'une espèce de chaume vert et environnés d'arbres d'un feuillage charmant. Le dessous est creusé en grottes profondes, où la mer va briser ses flots, et les résoudre en vapeurs imitant la fumée. La bouche que nous venons de passer est la première et la plus étroite; on la nomme *Bouche des Singes;* elle peut avoir cent toises de largeur ; c'est celle qui est située le plus dans l'est. La seconde se nomme *Bouche des Œufs;* la troisième, *Bouche des Vaisseaux;* et enfin la quatrième, *Grande Bouche,* d'où il est excessivement difficile de remonter au *Port-d'Espagne.*

Le courant est violent, et directement contraire à notre route; nous allons à la rame, au milieu des vociférations et des *houras* de l'équipage noir.

> Nauticus exoritur vario certamine clamor.
> Hortantur socii. Virg. *æn. l.* 3.

Le coup-d'œil est délicieux et romantique; et, pour qu'il n'y manque rien, le soleil embellit le paysage, et le dore de ses rayons

mourans. Les grand-gosiers voltigent par familles autour de nous. Les nuances multipliées d'une abondante verdure charment les yeux, en excitant notre admiration pour les produits de la nature livrée à elle-même.

C'est un contraste frappant avec les traces de dévastation que présente la vue du volcan de Saint-Vincent.

Des lianes pendent à pic jusqu'aux pieds des rochers, comme pour aider à les franchir.

Les orangers, les citronniers et des milliers d'arbres ou arbustes de nature différente, égayent et embellissent cette riche et majestueuse perspective.

C'est le côté Est que j'observe; les rayons du soleil en relèvent l'éclat; le côté Ouest, qui en est privé pour le moment, paraît d'une verdure sombre; il est peu élevé, et n'a rien de remarquable.

Le canal a une demi-lieue de longueur.

Nous venons de passer devant une petite habitation au bas de la côte de l'Est, au fond d'une petite baie où nous irions jeter l'ancre, au cas où le vent refuserait.

Les terres à droite, ou dans l'ouest de la *Bouche*, ne sont que des îlots dépendant de la *Trinidad*.

A huit heures du soir, la force des courans nous a obligés de venir au mouillage.

Vers neuf heures, nous avons levé l'ancre et fait voile toute la nuit, à l'aide d'une petite brise.

Jeudi 16 novembre 1815, arrivée à l'île de la Trinidad.

A sept heures du matin, après avoir pris la permission de la douane, nous avons jeté l'ancre devant le fort du quai, fait en demi-lune, avec une batterie à barbette, six pieds au-dessus du niveau de la mer. On y voit trois petits canons de fonte, et quatre canons de fer, de plus gros calibre.

Dans l'ouest de la ville, est situé le fort *George*, construit par les Anglais, occupant les crêtes aiguës d'un morne allant du nord au sud.

Vers l'est, au sommet de la montagne qui

limite la ville, on distingue la maison de la vigie. Celle-ci correspond avec d'autres qui découvrent au loin et signalent les vaisseaux qui passent à vue de l'île

La ville de Port-d'Espagne est bâtie en briques, et n'offre pas, au premier coup d'œil, une grande apparence. Elle s'étend, de l'est à l'ouest, dans une longueur d'environ deux milles. Il y reste un fond de population espagnole. On ne voit en ce moment dans la rade qu'une trentaine de bâtimens, dont trois ou quatre à trois mâts; les autres sont des bricks, des goëlettes et des bateaux. Il n'y a que très-peu de profondeur dans le port. L'eau est extrêmement sale et bourbeuse. Les petits bateaux de 24 ou 30 tonneaux sont exposés à toucher à tout moment. Entre les tropiques, les marées n'élèvent ordinairement les eaux de la mer qu'à six pieds.

Les mornes qui forment un demi-cercle derrière la ville, sont de moyenne hauteur; ils se ressentent du voisinage des hommes, et sont presque entièrement dépouillés; ils laissent entre eux et le Port-d'Espagne un espace

en plaine, d'environ trois-quarts de lieue, très-bien cultivé.

On a pris nos passe-ports pour les présenter au gouverneur. La permission de débarquer nous sera rapportée moyennant sept à huit gourdes que chacun des passagers sera tenu de payer.

J'ai eu du malheur aujourd'hui; mais comme je sais par expérience que ce n'est pas ce qui manque dans le cours de la vie, je prends patience.

Leviùs fit patientiâ quidquid corrigere est nefas.

Au moment où je m'attendais à descendre à terre, le capitaine de port est monté à bord; il a demandé à ceux qui n'étaient jamais venus dans la colonie de donner caution, c'est-à-dire, d'engager des habitans propriétaires à répondre d'eux, afin d'obtenir la permission de débarquer.

J'avais des lettres de recommandation pour deux personnes distinguées, dont une tient le premier rang après le gouverneur. J'ai prié le capitaine de port de vouloir bien faire parvenir ces lettres; ce qu'il m'a promis, en m'assu-

rant que ce serait fini dans une demi-heure; je l'ai remercié; il est parti.

J'attendais avec l'impatience d'un malade; plusieurs heures s'étaient déjà longuement écoulées, lorsque j'ai reçu une lettre de M. le commandant P., à qui j'étais adressé, et qui avait été camarade et ami de mon frère dans le régiment de L........, où ils avaient fait la guerre ensemble.

M. P., avec toute la politesse d'un homme bien né, me témoignait le désir de m'être utile et de me recevoir chez lui, et néanmoins il finissait en me disant qu'il me ferait connaître verbalement les motifs qui l'empêchaient de s'employer aux démarches nécessaires à mon débarquement.

Cette lettre me paraissait singulière; cependant je songeai qu'il était très-possible qu'il eût eu quelque différent avec le gouverneur, et que cela seul fût un obstacle insurmontable à ce que je désirais de lui.

L'embarras était d'autant plus grand, que je venais d'apprendre le départ de M. de W....., à qui j'étais pareillement recommandé, et qui

avait dû se rendre à la *Granade*, pour y prendre un commandement.

La journée s'étant passée dans ces assommantes difficultés, et l'heure de la fermeture des bureaux étant venue, je me suis vu obligé de rester à bord encore ce soir.

Le passager qui était avec moi venait de recevoir son admission, et moi seul, armé de titres valables en tout pays, je supportais toute la pesanteur de cette loi ridiculement prohibitive !

A la Martinique, on n'agit point de la sorte ; vous descendez d'abord : car il y a de la cruauté à tenir un homme sur un élément qui n'est point le sien, à exiger de lui qu'il cherche et qu'il se procure ce qui n'est point à sa portée, lorsqu'il vient d'arriver exténué par les fatigues de la mer.

Vous descendez sans difficulté à la Martinique ; M. le procureur du Roi accorde cinq jours à ceux qui ne peuvent sur-le-champ donner des renseignemens suffisans ou satisfaire à l'ordonnance pour le cautionnement.

Il eut beau faire, il eut beau dire ;

(suivant l'expression du bon La Fontaine), et je suis, moi, à me calciner dans ma goëlette, ne pouvant goûter les douceurs de la terre, quoiqu'assez mal portant. C'est une tuile qui m'est tombée sur la tête; après tout, si je m'étais cassé la jambe ou que je me fusse laissé tomber dans l'eau; si mes malles étaient perdues, ou s'il m'était arrivé tant d'autres malheurs qui surviennent à chaque minute, et qui sont très-insignifians en comparaison d'autres que toute la prévoyance humaine ne saurait prévenir, combien ne serais-je pas plus à plaindre encore!

Au reste, afin que le lecteur soit distrait de cette jérémiade, je lui raconterai le petit tour de jarnac dont mon séjour prolongé sur la goëlette vient de me rendre témoin.

Cette goëlette était chargée intentionnellement pour la Trinidad, d'un choix d'articles parmi ceux qui peuvent y être de meilleur débit. Le capitaine, qui n'est pas à son coup d'essai (il savait plus d'un tour), s'est bien gardé de mouiller avant d'avoir la permission du gouverneur pour la vente de sa cargaison.

Ses expéditions étaient pour Cariacou, sur la Côte ferme ; c'est ce qu'il a eu soin de mettre en avant, lorsque l'officier anglais du stationnaire est venu pour le questionner : s'il eût été expédié pour la Trinidad, il était dans le cas de confiscation ; cette mesure aurait eu lieu à l'instant même.

L'officier a dû se retirer.

Cependant le capitaine de la goëlette avait fait savoir son arrivée à l'armateur associé, et celui-ci, par mille moyens de tactique usitée, avait obtenu du gouverneur la permission de vendre, sur la représentation que la place offrait un débit avantageux. Cet ordre signé, la chose est sans retour. En conséquence, le débarquement s'opérait de jour, et très-promptement.

Sur ces entrefaites, le même canot du vaisseau de guerre anglais repassait avec l'officier qui, le matin, avait questionné le capitaine ; il avait parfaitement vu tout ce que débarquait la goëlette, et les canots surchargés qui portaient, triomphans, les richesses défendues contre la mer avare. Il s'est approché, a fait

venir le capitaine, l'a interrogé d'un air sévère, et lui a demandé de quel droit il descendait ses marchandises. L'écumeur de mer a tiré de sa poche le permis du gouverneur. L'officier a grincé des dents, voyant échapper sa proie. — Vous m'avez dit que votre expédition était pour Cariacou. — C'est vrai, Monsieur; mais le marché s'est trouvé bon ici; j'ai sollicité l'agrément de Son Excellence pour vendre, et...... — *you are a damn'd rascal!* Tu es un brigand, a dit l'officier anglais. — *Upon my honor, Sir,* a répondu l'écumeur. Il allait continuer, lorsque l'anglais a répété d'un ton colère : *Upon your honor?.... you, Bo.....? where is your honor?* Sur ton honneur? toi! v. b.; où est ton honneur? En disant ces paroles, il s'éloignait à regret de la goëlette, dont il s'était un instant flatté de faire sa proie. L'écumeur, qui avait déjà plus d'une fois raconté ses nombreuses prouesses, y donnait suite en riant de se voir tiré d'embarras par la retraite de son ennemi. Ainsi va le monde.

La température est agréable ici; (en rade

du moins); la brise, presque mourante avec les derniers rayons du jour, touche au degré qui donne des sensations voluptueuses : c'est une belle soirée de juin,

> Près de ces bords fleuris,
> Où la Seine serpente en fuyant de Paris.

Le soldat bat la retraite; le nègre des habitations achève ses rudes travaux; les oisifs de la ville se rassemblent pour s'entr'aider à supporter le poids de leur nullité, tandis que le jeune amoureux module d'antiques airs sur son chalumeau rustique, en se préparant à faire la veillée près de la belle dont il a reçu l'inévitable trait. Et moi, navigateur solitaire, je vais chercher à fermer les yeux au-dessous du niveau de la mer.

Vendredi 17 novembre 1815. Port-d'Espagne, île de la Trinidad.

Neuf heures du matin : — Je viens d'écrire au gouverneur, et j'espère dans peu de momens une réponse favorable.

Souffrant depuis huit grands jours à bord d'un aussi petit bâtiment, il m'est venu une

envie de femme enceinte : je me sers de cette expression pour donner à connaître à quel point je désirais manger des oranges. Mon opinion, depuis longues années, est que la nature, toujours bonne envers ses enfans, nous indique dans nos maladies, ce qui peut les adoucir ou les dissiper tout-à-fait. J'en ai souvent fait l'épreuve avec succès.

J'ai donc prié le capitaine, lorsqu'il est allé à terre de bonne heure, d'acheter pour moi, et de m'envoyer sans délai, les meilleures oranges qu'il pourrait trouver.

Ma langue desséchée les savourait d'avance ; elles sont venues ; leur vue seule m'a guéri à moitié.

J'en ai mangé six avec une indicible avidité. C'était la santé que j'infiltrais dans mes veines brûlantes et appauvries. Celui qui se méprendrait au mot et croirait que j'ai goûté quelque chose de semblable à ces prétendues oranges que l'on vend à Paris, se tromperait fortement. C'est sous la zone torride que l'on peut apprécier avec justesse la valeur et le nectar bienfaisant de ces pommes d'or.

Vers dix heures, comme j'allais envoyer ma lettre au gouverneur, j'ai reçu la permission de débarquer, et je me suis transporté au gouvernement, où l'autorisation m'a été délivrée moyennant la somme de quatre gourdes que j'ai payées au secrétaire; il faut que tout le monde vive. Immédiatement après, je me suis rendu chez M. le colonel P. commandant de l'artillerie.

J'avais parfaitement deviné les motifs qui l'ont empêché d'agir pour moi près du gouverneur; une difficulté survenue entre eux en était la cause unique.

Le gouverneur, entier dans ses volontés, avait exigé du général commandant des troupes, certaines choses auxquelles ce dernier n'avait pas cru devoir acquiescer. M. le colonel, ancien militaire, ferme dans son opinion, s'il la croit fondée en justice, et incapable de ployer, s'était rangé du parti du général, ou plutôt il avait obéi à son chef direct. *Inde iræ.*

Le ressentiment de M. W.... était tel que M. le colonel P. avait reçu défense de se présenter au gouvernement.

Il craignait même qu'une concession de terre qui lui avait été faite par le précédent gouverneur ne lui fût retirée par le chef actuel de la colonie. Quant au général dont j'ai parlé tout à l'heure, son commandement était changé; et M. le colonel P. ne doutait nullement que la chose avait eu lieu par les démarches de son ennemi.

Samedi 18 septembre 1815.

Le principal motif qui m'amenait près du colonel était relatif à des renseignemens sur des parts de prise auxquelles il se trouvait comme moi intéressé. Ce que j'appris de lui ne fut nullement favorable, et je m'y étais de tout tems attendu. La somme à payer à la troupe qui s'était emparée de l'île de Saint-Vincent eût été trop forte. On n'a pas jugé à propos de la solder aux capteurs, et d'après le dire du colonel, les habitans européens d'origine, ou créoles propriétaires à Saint-Vincent, ont obtenu la cession des terres conquises sur les Caraïbes.

Mais puisque me voici dans une île aussi

importante que la Trinidad, je vais tâcher d'en donner quelque idée à mon lecteur, d'après le peu qu'il m'a été possible de voir en toute hâte, ou d'apprendre dans le court espace de dix jours.

La ville capitale dite le *Port-d'Espagne*, autrefois la seconde cité de l'île, s'était grandement accrue et embellie depuis près de vingt ans que les Anglais s'en sont rendus maîtres. Un incendie considérable qui eut lieu, il y a six ans, n'a pas laissé que de contribuer à la régularité des bâtisses nouvelles, et à faciliter l'exécution des plans nouveaux, formés pour l'avantage de cette ville renaissante.

Les rues sont tirées au cordeau sur une grande largeur, et très-bien pavées, avec des trottoirs en pierre dure. Une promenade spacieuse, en carré long, s'étend parallèlement au rivage à cent toises dans l'intérieur. Elle est plantée de jeunes arbres, parmi lesquels j'ai distingué des palmiers dont la feuille donne beaucoup d'ombrage.

Il y a aussi plusieurs places, dont une de

vaste dimension, où l'on avait à moitié construit une église à grands frais. Le terrain se trouvant convenable à exercer les troupes, on s'occupe de la démolir. L'hôtel du gouverneur et les bureaux de sa dépendance sont situés sur cette place.

Les maisons généralement en pierre et brique, ont été solidement bâties. On pratique, en avant, des péristiles formés par des poutrelles en bois, soutenant des galeries ouvertes ou fermées de jalousies. On y voit quelques magasins assez bien fournis; cependant c'est peu de chose. Ce qui frappe le plus, surtout en venant de Saint-Pierre (Martinique) c'est le manque d'eau, dans un climat brûlant. On n'y boit que de l'eau de puits; il n'y existe pas une fontaine.

Cependant une rivière coule à peu de distance, et le gouvernement pourrait, avec quelques dépenses, l'amener facilement en ville, où elle donnerait à-la-fois, agrément, propreté et salubrité.

Les vautours y sont en grand nombre; défense de tirer sur eux. Ils font disparaître promptement tous débris d'animaux ou ma

tières immondes, et ne sont pas légèrement utiles, par cela seul. La ville est susceptible de devenir extrêmement considérable par sa localité, le terrain s'étendant au loin, et en plaine, avant d'atteindre l'amphithéâtre demi-circulaire dont il est entouré.

Il y a d'assez jolies promenades du côté de l'est; pour en jouir, il faut s'y rendre dès cinq heures du matin; à sept heures, la chaleur commence et se fait sentir fortement jusqu'à dix, où la brise du large vient tempérer les ardeurs du soleil.

Malheur à qui tombe ici entre les griffes des douaniers ou des collecteurs de deniers pour le gouvernement. La caravane de la Mecque a moins à redouter des damas des Bédouins, que le faible individu qui a besoin ici de la moindre signature de Messieurs les employés, pour laisser débarquer les débris d'une caisse de vin de provision. Ce ne sont pas des pièces de monnaie, ce ne sont pas des piastres, c'est de l'or qu'il faut donner. Les quadruples sont la seule boisson qui puisse calmer un moment cette inextinguible soif de l'or.

La population de la ville dite le *Port-d'Espagne*, est, dit-on, d'environ dix-huit mille âmes, dont tout au plus deux mille cinq cents blancs, composés de français, d'anglais, et d'un petit nombre d'espagnols pauvres. Plusieurs de ceux-ci avaient émigré à la Terre-ferme, d'où ils sont revenus dans le plus triste état. J'aurais visité cette contrée jadis si florissante, sans le désordre affreux auquel elle est en proie. Ses plages solitaires sont baignées de flots de sang, et l'oiseau des mers s'étonne d'y trouver des monceaux de cadavres dont les squelettes blanchis avertissent de loin le navigateur de fuir cette terre calamiteuse. *Fugienda tellus!*

Il n'est pas rare de voir arriver ici des hommes et des femmes (autrefois fortunés) ayant passé cinq ou six mois dans les forêts pour y construire le frêle esquif à l'aide duquel ils ont traversé la mer, et débarqué ici dans le plus inconcevable état de misère, sous des haillons, laissant à découvert leurs corps macérés et des figures cadavéreuses. La partie de l'île la mieux cultivée et la plus riche, est celle que l'on nomme Naparima.

Elle est à proximité de la ville, dans l'est. C'est une belle plaine assez étendue. Le terrain y est extrêmement fertile, et l'on y fait plus sur une plantation avec cinquante noirs, que l'on ne pourrait faire en d'autres îles, avec cent cinquante.

Tous les terrains y sont possédés, quoique la culture ne s'étende pas encore sur tous les points, vu la disette des noirs.

Les esclaves se vendent ici quatre cents gourdes. Il n'est permis d'en importer qu'en les tirant des îles anglaises. Il en est venu souvent de la Dominique; ceux qui ont fait cette sorte de trafic, y ont gagné plus de cent pour cent dans l'espace de quelques jours.

Il y a, à peu de distance de la ville principale, un bourg nommé Saint-Joseph, où l'on tient une garnison anglaise; c'est trop peu de chose pour que l'on puisse en rien dire.

La garnison du Port-d'Espagne est d'environ trois mille hommes de troupes diverses; c'est plus qu'il n'en faut dans l'état actuel des choses. Les soldats que j'ai vus faire le service en ville et sur le port, sont des noirs en casquette et en habit écarlate.

La vie est horriblement chère à la Trinidad: il en coûte cinq gourdes par jour, à l'auberge, pour le logement, déjeûner et dîner. L'or se pèse, et les gourdes sont percées de manière à y passer facilement le doigt.

Une troupe de comédiens français est en ville: on donne ce soir *les Prétendus*; je quitte la plume pour assister à cette représentation dont je dirai un mot. Cette troupe est venue de Saint-Pierre (Martinique) et les directeurs avaient fait depuis, d'assez bonnes affaires à Caracas, d'où la réaction de notre guerre d'Espagne les a chassés à grande perte.

Je viens d'assister à la représentation des *Prétendus*, dans une petite salle qui peut contenir près de quatre cents personnes. Cette salle a été pratiquée dans un magasin disposé à cet effet.

La loge du gouverneur, à gauche, près du théâtre, est assez spacieuse pour qu'il puisse y recevoir les principaux officiers sous ses ordres.

Les dames blanches, au nombre d'environ trente, occupaient le devant des banquettes;

je n'en ai pas vu de jolies. Les toilettes étaient d'une simplicité remarquable.

L'arrière partie de la salle est réservée pour les gens de couleur.

Il y avait plus d'une heure que les spectateurs étaient en place lorsque l'on a entendu la voiture du gouverneur : il n'y en a pas d'autre en ville.

Son Excellence est entrée en uniforme, et d'un air très-grave ; a pris place, suivie de Madame sa sœur et de trois ou quatre individus.

Les spectateurs, hommes et femmes se sont levés simultanément : le *God save the King* a commencé en musique un peu barbare ; après quoi, tout le monde s'est assis.

On suit le même usage à *Covent-Garden*, à Londres, lorsque le Roi s'y rend avec sa famille. J'en ai été plusieurs fois témoin.

Le bruit d'une sonnette a bientôt annoncé que le spectacle allait commencer ; la toile s'est levée.

Sept acteurs ont paru successivement ; quelques-uns d'entre eux jouent en qualité d'amateurs.

La jeune-première, petite femme très-laide, est assez bonne musicienne; elle chante passablement, et joue avec une facilité qu'on rencontre rarement dans ces sortes de troupes.

L'acteur principal qui jouait le rôle d'officier, est le directeur du théâtre. Il est d'une figure agréable, et assez bien fait; il a tiré tout le parti qu'il a pu de son petit filet de voix: d'Orgon et de sa femme je ne dirai rien; l'absence de toutes prétentions impose silence au critique: j'ai ri, me voilà désarmé. Le campagnard est un amateur, pauvre diable, peu gratifié de nature, mais précieux par sa bonne volonté qui lui donne parfois, l'ombre de quelques faibles moyens.

La soubrette était à son début (sur le théâtre), et le financier sur la scène du monde. Ce dernier est un très-jeune homme, sans voix, sans goût, sans jeu, sans talent, sans la plus petite chose qui puisse indiquer de l'aptitude pour l'état qu'il vient d'embrasser.

Eh! bien, cela même m'a paru plus piquant que cette assommante médiocrité dont les théâtres sont inondés en tout genre.

Au reste, je n'ai jamais été amateur passionné du spectacle pour lui-même. J'y suis allé par besoin de voir du monde, et pour me distraire; cette sorte de musique enchanteresse pour tant d'autres me fait bâiller. J'ai vu jeter des couronnes à des acteurs qui m'auraient fait renoncer à suivre le spectacle. Tel virtuose si vanté me semblait avoir en sa gorge un fromage. Je ne parle ici que de son chant ; c'était un maître bredouilleur dans le dialogue.

Telle actrice peut avoir d'heureux momens dans ses rôles exclusifs; ils sont achetés cher par sa diction lourde et monotone, par sa froideur, son manque de noblesse, et l'aspect anti-protée de son masque scénique!

Que dire de tel chef d'emploi? Où a-t-on vu déclamer avec cette ridicule lenteur, avec ce détestable goût? Comment pardonner à ceux qui estropient les vers, et nous fatiguent de leur accent provincial? Comment supporter les balourdises des faiseurs de contresens? Je ne mentionnerai point cette masse d'utilités dont les noms seuls aperçus dans l'affiche inspirent la terreur aux vrais amans de Thalie.

L'actrice par excellence, c'est le diamant! c'est l'incomparable Mlle M..; soit naïve, soit coquette, soit tout ce qu'elle voudra. Dès quatorze ans, elle était sémillante d'attraits; l'éducation développa ses facultés : ainsi le diamant naïf qu'un lapidaire habile a poli de toutes parts, fait jaillir l'étincelle et ce vif éclat dont le brillant foyer n'est qu'en lui seul. Nature donna les traits, la grâce, le talent et un naturel heureux à cette divine actrice; elle mit le complément à son ouvrage par un son de voix où le charme s'attache irrésistiblement.

Mais revenons à nos moutons! la pièce s'est traînée à sa fin, à mon grand contentement; je me fatiguais de bâiller, et l'ennui se peignait sur toutes les figures.

Le prix des places quelconques est d'une gourde.

Dimanche 19 septembre 1815; île Trinidad.

Les troupes anglaises, en résidence dans l'île, sont à St.-Joseph, petit bourg situé dans l'intérieur de l'île. Il n'y a dans la ville du Port-d'Espagne que des soldats noirs du régiment de *West-India-Rangers*.

Les Anglais vont prendre ces nègres à la côte d'Afrique et les enrégimentent. C'est un nouvel avantage qu'ils trouvent à empêcher la traite par les autres nations, puisqu'ils recrutent plus facilement et à meilleur compte; outre la perspective certaine d'anéantir à la longue, la culture et le commerce dans les Antilles, et de porter sans concurrence dans les marchés de l'Europe les denrées coloniales provenant des Deux Mondes.

Je viens de voir passer un piquet de dragons de milice composé de blancs, bien tenus, et passablement montés.

Les Anglais ne négligeront rien pour se conserver l'île de la Trinidad : elle est importante par son étendue et par sa localité qui en fait, en quelque sorte, la clef de la partie du Continent qui l'avoisine. Il n'y a dans le moment où j'écris qu'un seul brick de guerre dans le port.

Les vaisseaux américains ne sont point reçus ici. La pesanteur et la rapacité du fisc y excite fortement le commerce de contrebande. La bijouterie d'Europe, les vins, les huiles et

quelques marchandises sèches y sont de bon débit. On y fabrique d'excellent chocolat. En tout, c'est un pays lugubre et inanimé, où l'Espagne et l'Angleterre ont établi leurs sombres enfans : la tristesse et l'ennui! *Spleen and dulness!*

L'eau de puits du Port-d'Espagne est nitreuse et mal-saine : on s'en plaint beaucoup ; elle contribue, dit-on, aux maladies qui règnent parfois, et à des attaques de goutte et de rhumatisme auxquels les habitans sont sujets.

Il en coûterait, dit-on, soixante mille gourdes pour conduire en ville les eaux de la rivière qui s'en trouve éloignée d'environ deux milles.

On compte à-peu-près quatre mille hommes de troupes d'Europe à la Trinidad. L'on avait craint un moment pour la sureté de l'île, à l'époque où les indépendans de la Côte-ferme l'avaient menacée : aujourd'hui les royalistes paraissent avoir le dessus ; les horreurs commises sur ces rivages désolés passent, s'il est possible..... j'ai manqué dire les atrocités de notre à jamais exécrable révolution!!!

Outre le régiment de *West-India-Rangers*, composé de noirs, au nombre de quinze cents, il y a au Port-d'Espagne une milice assez considérable, formée de blancs et de gens de couleur. Une compagnie de cent hommes à cheval, richement équipés, en fait partie.

Il n'est point difficile d'obtenir une concession à la Trinidad; on vous donne un terrain proportionné au nombre de nègres que vous possédez. On n'accorde qu'une très-petite quantité de carreaux de terre à ceux qui n'ont point d'esclaves; encore faut-il, au préalable, payer vingt-cinq moades d'une part, et au gouvernement un doublon pour l'expédition du titre; le tout fait environ douze cents francs de France.

Le meilleur quartier de l'île est occupé et cultivé. Ce que le sol y rapporte tient du prodige: un carreau de terre donne vingt-huit boucauts de sucre, tandis qu'à la Martinique, le même espace du terrain le plus fertile n'en produit pas neuf. La culture qui exige cent cinquante nègres dans les autres îles, se fait à la Trinidad avec trente ou quarante esclaves,

parce qu'il n'y a presque autre chose à faire qu'à planter et à profiter de l'excessive richesse du sol.

Ce quartier, dit *Naparima*, est habité par des français et des anglais; on le divise en artie du nord et partie du sud.

Les espagnols restés dans l'île, n'y cultivent que le cacao qui y vient bien, et de bonne qualité.

La partie de l'est ouvrira bientôt de nouveaux débouchés à l'activité industrieuse. Le gouverneur s'occupe d'y percer des routes. Cela fait, on y cultivera avec presqu'autant d'avantage qu'à Naparima, du moins quant à la terre qui est vierge, et ne demande qu'à produire.

A la distance de deux milles dans le sud du Port-d'Espagne, on trouve l'embouchure de l'Oroni, petite rivière navigable jusqu'à plusieurs milles dans l'intérieur, en direction Est et Ouest. L'intervalle entre cette rivière et celle d'Oropuche, qui court vers la côte de l'est, permettrait de creuser un canal très-avantageux, et qui donnerait un débouché facile aux

productions de la partie orientale de l'île, où la constance des vents d'est et la violence des courans empêchent la navigation ou la rendent d'une extrême difficulté.

La baie de Chaguaramas, entre le Port-d'Espagne et la partie nord-ouest de l'île, près de la Bouche-des-Singes, offre un bon mouillage aux vaisseaux de ligne. L'amiral espagnol s'y trouvait avec plusieurs vaisseaux de guerre auxquels il mit le feu, lorsque les Anglais se présentèrent avec une faible escadre et des troupes de débarquement pour s'emparer de la Trinidad en 1797.

L'église du Port-d'Espagne est excessivement petite. J'y suis entré ce matin : une douzaine de dames espagnoles, vêtues en blanc, parées de leurs mantilles, y priaient dévotement agenouillées.

On vient de choisir un terrain convenable pour la construction d'une belle église, proportionnée à la richesse et à la population de la ville ; on a ouvert à cet effet une souscription qui a été remplie avec une promptitude remarquable.

La chaleur est encore excessive, quoique ce soit à-peu-près l'époque de l'année où elle a moins d'intensité. Hier soir, au spectacle, elle était insupportable. Malheur à celui que des affaires contraignent à courir dans les rues aux ardeurs du soleil !

Lundi 20 novembre 1815. Port-d'Espagne, Trinidad.

Il est arrivé, hier soir, un transport venant de la Barbade, avec quelques soldats. Il a porté l'ordre de faire partir, sous vingt-quatre heures, six compagnies pour l'île de la Grenade.

J'ai vu ce matin, sous les armes, quelques hommes du corps de West-India noirs; cette troupe a bonne mine; il n'y avait qu'un petit détachement avec toute la musique du corps, composée d'environ trente nègres vêtus de jaune, coëffés de turbans blancs surmontés d'un croissant d'argent, et chaussés en demi-guêtres rouges; le tout fort propre, et de belle apparence.

Le commerce est dans une stagnation pro-

fonde. La Trinidad se ressentira long-tems, et pour toujours peut-être, de la guerre qui désole la Terre-ferme... A peine en vient-il, de loin en loin, quelque mauvaise *lange*, ou petit bateau non ponté, portant des fruits; tandis qu'il en arrivait auparavant, plusieurs par semaine, chacun d'eux chargés de douze ou quinze mille piastres, pour acheter les divers objets exposés en vente dans les magasins.

Aujourd'hui les désastres de la Côte-ferme ont mis fin à ces communications et à ces marchés avantageux pour la colonie. Les Anglais toujours habiles à profiter des circonstances, se sont emparés de ce commerce, et vont eux-mêmes fournir aux espagnols les marchandises dont ils ont besoin.

Il arrive par ces *langes*, des indiens ou naturels de l'Amérique méridionale; ils sont cuivrés; leur stature est grande et forte; la physionomie a quelque chose de sauvage, sans que les traits soient désagréables. Leurs cheveux sont lisses et forts. Ils sont entièrement nus.

L'esclavage n'est plus qu'un mot: vous ache-

tez un nègre ; vous êtes français ; il vous dit qu'il ne veut pas servir un français ; il s'exprime aussi insolemment avec tout autre. Il fait tant, qu'on vous oblige à le vendre. L'avez-vous battu ? Il va porter sa plainte, fait voir une goutte de sang sur son bras ou ailleurs ; on vous force à le céder pour le prix fixe de 30 moades, ce qui n'est souvent pas la moitié de ce qu'il vous a coûté.

Ceux que vous louez, et à qui vous commandez les ouvrages les plus ordinaires, vous répondent insolemment : *Ah ! je ne vais pas comme cela. C'est trop de gestes : cette manière ne me convient pas !* Il n'y a pas à les toucher : la justice est prête à vous condamner et à vous ruiner.

Un blanc, quel qu'il fût, se ferait la plus mauvaise affaire du monde si, dans une circonstance quelconque, il traitait de nègre un de ces noirs du régiment de *West-India-Rangers.*

Enfin cette Colonie pèche par les fondemens : on y voit tout ce qui tend à l'empêcher de devenir florissante. Il n'y a plus que du dé-

sagrément à l'habiter ; et nulle compensation à épuiser sa santé dans un climat si opposé à celui d'Europe, dans une ville manquant des choses nécessaires, entre autres d'eau ; dans une ville où les affaires n'allant point, il faut payer par jour, argent comptant, cinq piastres pour le logement et la table.

Les agens du gouvernement s'enrichissent aux dépens de ceux qui doivent traiter avec eux. Les sucriers réussissent aussi pour l'instant ; mais le jour n'est pas éloigné où tout cela périra, s'il est permis d'en juger par la disposition des esprits aux idées insurrectionnelles et aux principes qui ont successivement perdu la France, Saint-Domingue, la Guadeloupe, et enfin l'immense contrée de l'Amérique méridionale, depuis les Bouches de la Plata, jusqu'à ces royaumes naguères si opulens, où dominent Caracas, Carthagène, la Vera-Crux et Mexico.

Il pleut chaque jour au Port-d'Espagne depuis que j'y suis ; la chaleur n'en est pas moins forte pour cela.

J'avais ouï dire qu'il y a des singes dans

l'île. J'en ai vu un aujourd'hui, tout récemment tué; il est très-gros et mesure près de cinq pieds, de la tête aux extrémités de la queue. Au surplus, il est laid et de couleur fauve, avec une longue barbe et une fort vilaine tête.

Mardi 21 novembre 1815. Port-d'Espagne, île Trinidad.

Parmi les nombreux émigrés de la Côte-ferme, on voit des capucins espagnols, en robe bleue, ceinte d'un cordon, coëffés de grands chapeaux et porteurs de longues barbes. Ils ont obtenu de l'emploi dans les missions de l'intérieur de l'île, qui renferme encore des indigènes.

On peut observer de près les nombreux vautours qui couvrent les rues, les places, les promenades et les toits des maisons. Ils se dérangent à peine pour vous laisser passer, comme s'ils avaient connaissance de la loi ou de l'ordonnance qui établit une amende de douze gourdes sur celui qui tuerait un de ces animaux, reconnus de grande utilité, en ce

qu'ils dégagent le sol de la ville de tout ce qui tendrait à y répandre l'infection, à corrompre l'air, à offenser les yeux.

La pluie continue à tomber par torrens jour et nuit presque sans cesser. On n'imaginerait pas, que sous le beau climat des tropiques, il puisse y avoir des nuits aussi sombres que la dernière que nous avons eue. Le ciel n'est ni plus triste ni plus couvert sous la zone disgraciée qui avoisine les pôles. Je ne me souviens pas d'avoir vu, à Saint-Domingue, ces écarts de la température ordinaire, ou du moins portés à pareil degré; même dans la saison des nords.

Saint-Domingue est le plus beau pays de la terre. Tous ceux qui ont habité ses campagnes, jadis si fortunées, en seront d'accord avec moi. C'est rappeler de trop douloureux souvenirs; c'est ouvrir des plaies trop mal cicatrisées; la volonté des Dieux et les immenses fautes des Français, ont livré ce riant *Eden* aux enfans des Africains et à la race mille fois pire, provenue de ces derniers et du sang européen.

Progeniem vitiosiorem!

Ce ne sont pas les noirs qui sont difficiles à vaincre : le gigantesque pouvoir qui les soutient est désormais un obstacle insurmontable à toute tentative de les réduire ; et l'état respectif de la France et de l'Angleterre établit, à cet égard, une impossibilité absolue, tellement et si malheureusement évidente, qu'il faudrait être aveugle en politique, sourd à tout raisonnement sain, et dépourvu de toute connaissance, pour entretenir une opinion et une façon de voir contraires.

Mercredi 22 novembre 1815. Port-d'Espagne, Trinidad.

On parle d'établir ici le régime militaire ; les fonctions du gouverneur cesseraient. Le général, commandant les troupes, serait investi de l'autorité suprême. Le roi d'Angleterre ou le régent aurait la disposition d'un grand nombre d'emplois pour récompenser les officiers qui se sont distingués dans les armées de terre et de mer, et particulièrement sous les ordres du duc de Wellington. L'ancien gouverneur de la Trinidad, était

distingué par sa trop grande bonté. Ses ordres étaient sans force et restaient sans exécution.

Le nouveau gouverneur, sir R...W....., est un homme entier, sévère, inflexible. Il agit, dit-on, despotiquement; mais il est craint, et partant, ponctuellement obéi. Les hommes sont les mêmes partout. Tel peuple, si mutin sous de bons rois, a fait preuve du plus haut degré de souplesse (pour ne rien dire de plus), quand la verge de fer a pesé sur sa tête aussi légère que récalcitrante.

Au reste, le nouveau gouverneur s'occupe de l'avantage de la colonie; il réprime le vice, et le prévient; il ouvre des routes, pave les rues, entretient la tranquillité et le bon ordre.

L'île de la Trinidad avait commencé à déchoir de l'état florissant où elle s'était élevée, même avant l'incendie qui détruisit le Port-d'Espagne en 1812. Les Américains s'étant jetés dans les ports et sur les côtes de la Terre-ferme, de nombreux corsaires espagnols furent armés pour s'opposer à ce trafic illicite; dès ce moment, la communication habituelle du Continent avec l'île de la Trinitad, devint beaucoup plus difficile.

L'état de langueur qui en est résulté, est extrêmement remarquable pour ceux qui viennent d'être témoins de l'inconcevable activité de la navigation aux État-Unis, et particulièrement à New-Yorck.

Misère, solitude, tristesse, maladies, absence de plaisirs et de gaîté, langueur physique et morale, voilà le tableau que présente actuellement le Port-d'Espagne, et presque généralement l'île de la Trinidad.

Les orangers de cette colonie sont attaqués par un insecte qui les dessèche et les dévore. Les chemins étaient bordés de ces arbres et de citronniers; ils ont tous péri. Un habitant qui est venu ici avec des plans d'arbres de l'espèce des orangers, a apporté ce fléau de la Martinique. On n'a pu réussir à en arrêter le progrès.

Jeudi 23 novembre 1815. Port-d'Espagne; île Trinidad.

J'ai eu aujourd'hui l'occasion d'aller voir une habitation. Je me suis rappelé d'un de mes anciens camarades, qui avait un très-

proche parent propriétaire à la Trinidad. D'après les informations que j'ai prises, j'ai su que ce propriétaire était mort, laissant deux enfans et sa veuve. Celle-ci vient de mourir en débarquant en France, où des affaires de famille l'avaient appelée. Son vaisseau fut assailli d'une violente tempête en mai dernier; le danger était imminent; les vagues entraient jusque dans la chambre du navire. Cette dame fut frappée à tel point, qu'elle est morte peu de tems après son débarquement.

Son fils, marié à la Trinidad, se trouve absent de la colonie; il a vendu sa portion d'habitation, et s'est mis dans le commerce. Sa sœur est mariée à M. de L....., officier de l'ancienne marine, émigré, et propriétaire d'une sucrerie à portée de la ville.

M. B......, associé de son frère, m'ayant donné ces détails, m'a poliment offert son cheval pour aller voir M. et Madame de L......; je l'ai accepté volontiers; et suivi d'un nègre, je me suis dirigé vers l'habitation, par un chemin extrêmement beau, traversant la

plaine dans l'ouest de la ville. Je voyais, avec un plaisir infini, un point de l'intérieur, et d'une partie cultivée qui me donnait quelque idée de l'état de la colonie et des productions naturelles de l'île. Cette variété d'arbres, tous d'un feuillage différent, et totalement étrangers à nos arbres d'Europe, charme toujours dans le principe; je l'avais surtout éprouvé lors de mon premier voyage dans les colonies, et particulièrement dans la partie espagnole de Saint-Domingue.

J'ai revu l'arbre à pain très-multiplié dans l'île. La feuille est découpée dans le genre de celle de l'artichaut, et de la même grandeur; l'arbre est médiocrement élevé. Le manguier est aussi devenu assez commun. Les bananiers et les cocotiers se voient partout. Les figuiers ne donnent pas d'aussi bonnes figues que celles du midi de la France.

Je suis arrivé en très-peu de tems à l'habitation L....., où j'ai été accueilli avec toute l'urbanité d'un français distingué par la naissance, l'éducation et la connaissance du monde. M. L..... y vit heureux, retiré du

service anglais, où il avait acquis un grade supérieur et la considération due à un grand mérite. Sa femme aussi douce qu'aimable, lui a donné trois jolis enfans, et promet le quatrième.

Une rivière, donnant d'excellente eau, traverse l'habitation, dont le sol est très-fertile et de première qualité. Il ne manque là que cette sécurité mentale dont on ne jouissait point assez à l'époque heureuse où les idées de liberté, de révolution, ou d'insurrection n'avaient pas encore fermenté dans les têtes. Aujourd'hui la terreur est à l'ordre du jour chez les planteurs; et les colonies anglaises ont, pour les créoles français surtout, à raison de leurs habitudes, l'immense désagrément que la politique de ces insulaires tend évidemment à la très-prochaine émancipation des noirs. En attendant, on est gêné dans tout ce qui se rapporte aux esclaves, et sur la moindre plainte qu'ils iraient porter, quelle que fût leur valeur, ils seraient immédiatement vendus à vil prix.

J'ai beaucoup parlé, avec M. et Madame

de L......, de mon ancien camarade, le chevalier de L. P......, et de son frère, tous les deux mes amis, et que mes conseils, mes plus vives instances, ne purent arracher à leur destinée, j'allais dire à la fatalité. MM. de L. P...... frères, gentilshommes du Languedoc, étaient au service du Roi, l'un dans le régiment de V......, et l'autre dans le régiment de T...... Ils avaient fait avec moi, la campagne de 1792, à l'armée de S. A. S. Mgr le duc de Bourbon : après le licenciement, nous nous retirâmes en Angleterre; l'un d'eux me fit part, à Londres, d'une lettre qu'il venait de recevoir de son proche parent, habitant la Trinidad, (c'était du père de Madame de L......). Ce dernier pressait vivement mon ami de venir le joindre avec son frère; lui exposant qu'ils ne manqueraient de rien, qu'il était heureux; que dans tous les cas, il partagerait son avoir, et leur trouverait des débouchés avantageux.

Mon ami sachant que j'avais habité les colonies m'avait demandé mon avis. Je lui conseillai de se rendre le plutôt possible à la

Trinidad, en lui indiquant les moyens de vaincre les obstacles relatifs aux frais de passage. Et enfin, après lui avoir représenté le manque total d'espoir relativement à la France (c'était au commencement de l'horrible année 1793), je parvins à le décider.......

Il ne manquait que le consentement de son frère. Celui-ci, de trempe ardente, avait un goût décidé pour le militaire. On levait alors la légion de La......, il détourna son frère du parti qu'il avait sagement pris, et l'entraîna avec lui au service anglais. Peu de tems après, l'un d'eux fut tué à la sortie de Ménin; l'autre, mon ami particulier, fut assassiné par ses propres soldats, au fort Penthièvre, dans la presqu'île de Quiberon, à l'époque de la fatale expédition.

Ainsi périrent deux charmans sujets, à la fleur de l'âge, pleins de loyauté, de talens, et regrettés de tous ceux qui les avaient connus.

M. de L......, qui est grand chasseur, me parlait de sa passion dominante; sa femme se joignit à moi pour lui représenter combien cet exercice devait tendre à ruiner sa

santé, dans un climat comme celui-ci, à dix degrés de l'équateur.

Il y a beaucoup de daims dans l'île de la Trinidad, et plusieurs quadrupèdes des environs, dont un qui court très-vite, est couvert d'une écaille comme les tortues, et s'enferme dedans lorsqu'il est trop pressé par les chiens : c'est le tatou. Il y a aussi le chat-tigre, et je ne sais quels autres de moyenne grandeur.

L'ant-eater, ou mangeur de fourmis, se trouve aussi à la Trinidad. Il y a quatre à cinq espèces de haras, et des perruches aussi petites que des moineaux, d'un très-joli plumage, mais sans cette belle queue qui pare si avantageusement celles des autres pays, particulièrement des Maldives.

Après un très-bon dîner, où il a été question d'autres émigrés de France, ou de Saint-Domingue, réfugiés dans la colonie, tels que MM. de L......., de B....., D......, de M......, de G......., de B......., etc. etc., j'ai pris congé de mes hôtes, malgré leurs vives et obligeantes instances pour me retenir

chez eux : je leur ai exprimé tous mes regrets de n'avoir eu l'honneur de les connaître qu'à la veille de mon départ, et j'ai reçu d'eux les mêmes témoignages de regrets et les invitations les plus flatteuses, au cas où quelque évènement retarderait mon départ.

J'ai donc remonté sur mon cheval espagnol, et profitant d'une soirée charmante et fraîche, en comparaison de la chaleur brûlante que j'avais éprouvée en allant, je m'acheminais au pas, réfléchissant à la bizarrerie de me voir ainsi monté, voyageant en paix dans les plaines de la Trinidad, récemment échappé d'un naufrage, et songeant que j'étais en septembre à New-Yorck, en juillet à Bordeaux, et le 20 mars, encore dans Paris !

Je vis, à mon retour, à un quart de lieue de la ville, la résidence du gouverneur, sur une jolie élévation, nommée Belmont. C'est-là qu'il se retire tous les soirs ; le matin il se rend en ville, au gouvernement.

Ce qui me frappa le plus sur ma route, ce fut la fraîcheur des prairies qui rivaliseraient avec celles de la Bretagne et de l'An-

gleterre. Il est vrai que nous sommes dans la saison des pluies. Les bœufs sont de la force et de la taille de ceux de Garonne; ils coûtent trente moëdes la paire (environ cinquante louis).

Avant de rentrer au Port-d'Espagne, je remarquai le cimetière : les tombeaux y sont en briques maçonnées, à quatre pieds de hauteur, pour le plus grand nombre. Il y a peu de pierres en marbre portant inscriptions. On voit, en plusieurs endroits, des terrains palissadés à jour, occupant un espace d'environ dix pieds carrés. L'enceinte du cimetière est fermée de murailles.

Dans toute la partie nord de la ville, que l'on traverse en revenant de l'intérieur des terres, les rues sont pavées à neuf, et les trottoirs achevés. On est surpris de la régularité et de la propreté dont elles offrent le coup-d'œil. Il est vrai, comme je crois l'avoir déjà dit, que le gouverneur prend tous les soins pour cela. S'il n'épargne pas la bourse des habitans, il faut du moins convenir qu'il en résulte un grand bien pour eux-mêmes, et pour le public en général.

Vendredi 24 novembre 1815. Port-d'Espagne; île Trinidad.

Je quitte la Trinidad au moment où je viens d'y faire des connaissances, où je pouvais en renouveler d'anciennes, et profiter agréablement des invitations et des politesses sans nombre qui me sont faites. Mais n'ayant pas l'intention de me fixer dans cette colonie, les informations que je désirais étant prises, mes affaires m'obligent à la quitter, avec le vif regret de n'avoir pu effectuer le projet que j'avais formé de visiter l'*Orénoque*, où la fortune m'avait offert la plus brillante occasion de m'établir splendidement.

En 1787, quelque tems après la mort de mon père, et lorsque je venais de prendre possession de mes biens, je fis, en voyage de Bordeaux à Paris, la connaissance de Dom***, ancien facteur de la compagnie de *Caracas*.

C'était un homme de soixante ans, de bonne mine et de caractère aimable : la santé, la franchise, la bonté, se peignaient dans ses traits. Les cheveux blancs dont sa belle tête était

ornée ajoutaient encore aux sentimens qu'il inspirait d'ailleurs par ses qualités sociales.

Il était simple dans ses mœurs comme dans son costume; aimant beaucoup à converser: ne parlant que l'espagnol, il s'était trouvé cruellement blessé de l'insouciance de ses compagnons de voyage, qui, lorsqu'il leur adressait la parole en castillan, détournaient les yeux, penchaient la tête, et se livraient au sommeil, en le laissant à lui-même. Il avait fait une ou deux lieues de cette manière, lorsque je joignis la diligence à franc-étrier, ayant renvoyé ma berline chez moi.

Ma place dans la diligence se trouva près du bon vieillard; il me sourit, et je lui fis politesse, quoique loin de penser à quel homme j'avais affaire.

Vers ce même tems, j'avais commencé l'étude de la langue espagnole, et j'étais curieux de voir si je l'entendrais en conversation comme dans les livres.

Je prêtai donc une oreille attentive aux discours et aux moindres paroles du facteur qui, en comparant les égards que j'avais pour lui

avec les dédains qu'il venait d'éprouver, me prit en singulière amitié, qu'augmentait sans doute le charme qui s'attache aux pas du bel âge, et l'évidence de mon désintéressement dans les bons procédés que j'avais pour lui.

Enfin, vers le troisième jour de voyage, Dom*** s'ouvrit à moi, et me fit à-peu-près ce récit :

Je me nomme Dom***; j'ai été pendant longues années facteur de la compagnie de *Caracas*, et je suis aujourd'hui fixé à San-Thomé, sur les bords de l'*Orénoque*; dans la Guiane espagnole. J'y jouis d'une fortune considérable, possesseur d'environ vingt lieues de terrain. Ma maison est sur le bord du fleuve; les vaisseaux chargent et débarquent leurs marchandises devant ma porte, et je fais les principales affaires entre ce pays et les établissemens à portée sur la Côte ferme.

Deux motifs m'ont attiré en Europe : d'abord, j'y suis venu pour retirer du couvent de...... ma fille qui vient d'y achever son éducation; en second lieu, me trouvant à proxi-

mité de la France que je ne connaissais point, j'ai profité de cette occasion pour y faire un voyage, et venir réclamer en même tems une somme de trois millions que je prêtai en 1782, pour le compte de Sa Majesté le Roi de France, au commandant de la frégate l'*Iphigénie*, M. de....., qui vint m'en faire la demande pour aider à l'expédition de *Démérari*.

Le pays que j'habite est aussi sain qu'aucun pays du monde. Vous en pouvez juger en me voyant. J'ai soixante ans; je me porte à merveille, et ne connais aucune infirmité; je serais heureux d'achever ma vie près de vous; et pour vous prouver à quel point j'en ai le désir, je vous engage dès ce moment la main de ma fille, si cet offre que je vous fais de cœur, peut vous être de quelqu'agrément. Je vous donnerai, dès votre arrivée, tout le terrain que vous désirerez, et j'ai en mon pouvoir tous les moyens qui peuvent contribuer à votre bonheur.

L'homme riche avait dit; il attendait ma réponse, et j'étais encore stupéfait de ce que je venais d'entendre; non pas quant à ce qui

pouvait me flatter, et relativement aux propositions romanesques à moi faites; car dans l'âge brillant rien ne nous semble extraordinaire dans les avances de la fortune; ses faveurs les plus signalées ne paraissent de sa part qu'un simple devoir qu'elle acquitte envers nous; mais j'étais surpris de trouver sous un costume aussi simple, avec des mœurs si patriarchales, un homme aussi puissamment riche, et qui se prévalait si peu de ses immenses moyens.

Quoi qu'il en soit, la partie principale de ses offres ne produisit aucunement l'effet qu'il attendait.

Je venais de prendre possession d'une charmante terre: j'étais dans l'affluence; je jouissais de quelque considération; j'occupais un rang honorable dans l'armée et dans la société, et j'étais sincèrement attaché à des amis éprouvés dans toutes les chances de la guerre, dans les tourmentes de la mer et les tourmentes plus vives encore des premières ardeurs du jeune âge, lorsque le bandeau sur nos yeux, le sang bouillonnant dans nos veines, l'amour, exalté

par une imagination volcanique, a sonné l'heure du désordre et de l'insurrection des sens.

> Accepit solitam flammam, notusque medullas
> Intravit calor, et labefacta per ossa cucurrit.
>
> VIRG. *æn. l.* 8.

Je remerciai le vénérable facteur; je me confondis en preuves des sentimens de reconnaissance que j'éprouvais par ses offres inespérées. Le vieillard étonné, d'après sa connaissance des humains, semblait tenir à moi davantage encore : il me conjura de suivre et d'accepter des propositions qu'il faisait avec instance et du meilleur de son cœur. Une insurmontable barrière....... la fatalité, se tint debout entre nous deux! Le chagrin s'appesantit sur celui qui voulait être mon bienfaiteur et mon père. Il parlait beaucoup moins; son regard avait perdu de sa vivacité; sa voix parut sensiblement altérée : il était blessé au cœur, malgré le redoublement de mes attentions, et tout ce que je pouvais faire pour lui témoigner mon respect, mon estime, et mon affection la plus sincère.

Nous arrivâmes à Paris dans l'été de 1787. Je quittai aveuglément celui que la fortune m'avait offert pour me sauver du naufrage qu'elle réservait à tant de français!

Dans le court intervalle de quatre ou cinq années, je me vis, par les suites de la plus exécrable des révolutions, en terre étrangère, dépouillé de mon patrimoine, séparé de ma famille et de mes amis, errant, sans asile et sans secours; long-tems sans espérance de jamais revoir le sol natal, la magique terre du berceau! Assailli de ces souvenirs, j'avais, en me rendant à la Trinidad, formé le projet de visiter l'*Orénoque* et la ville de San-Thomé, si l'état des choses le permettait. Il n'a pas fallu moins qu'impossibilité absolue, pour que je n'y aie point pénétré : ce n'est pas sans un regret mortel que je m'éloigne à jamais de ces bords qui m'intéressent, au moment où la destinée m'en rapprochait à peine à la distance de deux jours. *Sic voluêre fata!*

Je l'ai déjà dit, ces contrées, si heureuses jadis, sont en proie à toutes les calamités imaginables. Les ossemens des hommes, des fem-

mes et des enfans sont pêle-mêle entassés sur les grèves de l'Océan! Le silence des forêts n'est troublé que par les cris des victimes humaines dont l'écho des monts fait retentir les gémissemens lugubres, mêlés au sifflement des vents et à la monotonie des brisans du rivage.

Multorumque ossibus albos
Scopulos! Virg. an. l. 5.

Samedi 25 *novembre* 1815. *Port-d'Espagne; île Trinidad.*

Livré à l'insomnie vers l'heure la plus silencieuse de la nuit, j'ai vu tout-à-coup briller une vive lumière dont le premier éclat a fait explosion. Ce feu, qui s'est éclipsé en deux secondes, m'eût grandement surpris, si je ne m'étais rappelé des mouches à feu de Saint-Domingue. Celles de l'île de la Trinidad m'ont paru n'avoir de l'éclat qu'en volant; leur feu, qui, par le mouvement convulsif de l'insecte, répond à l'idée qu'on se forme des feux follets, brille et disparaît par intervalles; tandis qu'elles donnent la lumière en état de repos à Saint-Domingue, où elles ont deux brillans à l'aide

desquels on peut lire dans l'obscurité, comme j'en ai fait l'épreuve.

Il fait toujours un tems détestable; la pluie ne discontinue pas; on est façonné à la voir durer ici pendant six mois consécutifs, à commencer vers le mois de juin ou juillet. Pendant les autres six mois, la sécheresse est à un tel point, qu'il est défendu de fumer, crainte du feu. Les patrouilles ont lieu sans interruption, pour être à portée de donner un prompt secours si quelque incendie éclatait. Les chaleurs sont alors insupportables. En allant hier à la campagne, j'ai saisi par hasard le seul moment de beau qu'il y ait eu depuis huit jours, encore avait-il plu dans la matinée.

Ce mauvais tems, joint au manque d'activité provenant à-la-fois de la réaction révolutionnaire, de la stagnation du commerce et d'une population clair-semée, contribue grandement à la tristesse et à l'air de mélancolie qui se distinguent assez facilement sur les visages européens. Le petit nombre de blancs qu'il y a ici forme un assemblage d'autant plus bizarre, qu'il a lieu dans un espace res-

serré, où l'on voit pêle-mêle, des chinois, des blancs de toutes les parties de l'Europe, des américains, des africains, des caraïbes, des indiens de la Côte ferme, et les nuances innombrables confusément formées du mélange et du croisement indéfini de ces races étonnées d'être ensemble et de trouver entre elles un seul point d'accord; le vœu de la nature!

Je ne m'attendais pas au plaisir que j'ai eu aujourd'hui de retrouver, par le plus grand hasard du monde, une ancienne connaissance, Madame ...., que j'avais vue souvent à Paris, où elle tenait bonne maison. Des affaires d'intérêts l'attirèrent à la Martinique, d'où elle émigra à l'île de la Trinidad; elle y fut quelque tems dans le malheur; mais sa bonne étoile et d'honorables occupations l'ont enfin replacée dans le monde avec quelque aisance; elle est propriétaire d'une jolie maison qu'elle a payée cinq mille gourdes. Je pense toujours que la fortune me sourit, alors que je la vois accorder ses faveurs à ceux que j'ai connus dans le monde, et dont les qualités méritent qu'on s'intéresse à leur sort. Toutefois, l'expérience

nous apprend qu'il ne faut pas aveuglément compter sur la réciprocité de ce sentiment; mais il ne tire sa noblesse que du désintéressement qui en fait l'essence; et quoique personne ne vive pour nous, il faut vivre pour les autres, encore que nous ne soyions présens au souvenir de nul être vivant (triste et cruel aveu). Mais qu'y a-t-il de triste, comparé à l'anéantissement; au mot jamais!........ et aux arrachemens de cœur dont fourmille cette misérable vie?

Quoique nous soyions en quelque sorte perdus et ensevelis pour le monde aux extrémités de l'occident, nous conservons soigneusement dans notre mémoire, et gravés dans le cœur, les traits de ceux qui nous ont été chers.

Le tems est constamment affreux; la pluie tombe par torrens.

L'île de la Trinidad forme un carré dont la côte nord, courant presque est et ouest, mais légèrement du nord-est vers le sud-ouest, peut avoir dix-huit lieues de long.

La pointe du nord-est, nommée *Pointe de la Galère*, est par 63d 20m de longitude ouest

(méridien de Paris), et 10d 50m de latitude nord.

La pointe nord-ouest, en face de la petite île qui forme la *Bouche des Singes*, est située par 10d 42m de latitude nord, et 64d 14m de longitude ouest.

La pointe sud-est, nommée *Pointe de la Galiote*, est par 10d 10m de latitude nord, et 63d 30m de longitude ouest.

La pointe du sud-ouest, nommée *Pointe Icacos*, est située par 10d 3m de latitude nord, et 64d 23m de longitude occidentale.

La longueur de l'île du nord au sud, est d'environ quinze lieues.

Suivant M. de Humboldt, la longitude de la *Bouche du Dragon*, côté ouest de l'île la plus voisine du cap *Paria*, est de 64d 23m.

La saison du printems commence à la Trinidad vers le mois de décembre, et dure jusque vers la fin d'avril, où la chaleur reprend sa force. A l'époque de l'équinoxe de juin, elle atteint son *maximum*, et dès-lors commence la saison des orages; ils ont lieu presque tous les jours jusqu'en octobre, où ils

sont accompagnés de torrens de pluie. C'est à cette saison que l'on a donné assez bizarrement le nom d'hivernage, qui semblerait convenir mieux à celle où le soleil se trouvant à la plus grande distance de l'archipel des Antilles, les chaleurs y sont très-sensiblement diminuées, particulièrement sur les élévations.

Depuis la fin de décembre jusqu'au mois de juin, il règne quelquefois des sécheresses excessives, et, dans certaines années, on ne voit pas pleuvoir une seule fois dans ce long espace de tems.

On assure qu'avant l'année 1783, où les défrichemens commencèrent à la Trinidad, les pluies y étaient beaucoup plus fréquentes.

Quelques-unes des îles du vent, telles que la Barbade, Antigue et Sainte-Croix, sont dénuées de montagnes. Les nuages y passent sans y laisser tomber une goutte d'eau, tandis qu'il pleut abondamment dans les îles voisines qui sont montueuses. Ces îles sans montagnes, sont quelquefois une année sans pluie.

Les montagnes de l'île de la Trinidad ont des sommités arrondies et se distinguent en cela des îles Caraïbes.

Les hauteurs qui se rattachent dans toutes les directions au noyau principal, laissant entre elles des talus propres à la culture, forment, à leur épine dorsale, des angles remarquablement aigus.

Le retour de la saison des pluies fait renaître des reptiles monstrueux qui s'élancent des terrains fangeux et des mares naguères desséchées. Des essaims d'insectes plus incommodes les uns que les autres, inondent les campagnes et les villes où l'on s'en met difficilement à l'abri. En brûlant du camphre, on parvient à les éloigner.

Le mois d'août est la saison où l'on redoute les ravages des ouragans aux Antilles. Les jours y sont à-peu-près égaux aux nuits. Il est très-prudent aux européens de ne point s'exposer à l'ardeur du soleil, ni au serein de la nuit; ils éviteront par ce moyen de très-graves inconvéniens, et des maladies très-dangereuses.

C'est vers la fin de novembre que le vent de nord-est commence à régner, parce que le soleil se portant vers le tropique sud, les vents de la partie nord de la zone torride sont forcés

vers cette direction par le courant qu'établit la grande dilatation de l'air sous les latitudes où est la plus grande intensité de chaleur, par l'effet des rayons perpendiculaires.

Dans le printems, le thermomètre de Réaumur est ordinairement de jour à vingt-quatre dégrés, si le soleil paraît.

Le soir, il baisse sensiblement, et pendant la nuit, il n'est plus qu'à douze degrés. Il y a des sites élevés où le thermomètre monte rarement de jour au-dessus de 22. Ce sont des mornes ou mamelons situés à l'ouverture des vallées arrosées par des rivières rapides, et où règne constamment un courant d'air frais.

Quoiqu'il ne tombe pas ordinairement de pluie à la Trinidad, depuis décembre jusqu'à la fin de juin, les productions de la terre ne laissent pas d'être imbibées d'eau, comme s'il avait plu fortement. Sans l'abondance de ces rosées, cette île particulièrement, serait sans végétation, et les chaleurs y seraient absolument insupportables.

La Trinidad fut découverte par *Christophe*

Colomb le 31 juillet 1498, à son troisième voyage au Nouveau-Monde. L'île était alors habitée par un grand nombre d'individus de différentes nations.

Les indiens qui peuplent les bords de l'Orénoque, bâtissent des maisons sur les arbres, et y passent la saison des inondations. Ils boivent une espèce de vin fait avec du jus de canne fermenté avec diverses racines.

En 1783, un français, M. Roume de Saint-Laurent, habitant de la Grenade, ayant visité la Trinidad, engagea le conseil des Indes, à Madrid, à publier une cédule qui permettait à tous les étrangers professant la religion catholique romaine de s'établir dans cette colonie.

Sous le Gouvernement espagnol, les nouveaux colons obtenaient en concession des terres fertiles, et le trésor public leur faisait des avances pour l'achat des bestiaux et des instrumens d'agriculture.

Aujourd'hui, non-seulement on ne fait plus ces avances, mais il faut donner une somme de trente moades, pour avoir une modique

concession, en supposant toutefois que l'on a le nombre de noirs nécessaires pour la mettre en culture.

Ce fut entre les années 1787 et 1791, que l'on vit s'élever la ville du Port-d'Espagne, où l'on n'avait vu jusque-là que des huttes de pêcheurs, couvertes en feuilles de palmiers. La première sucrerie fut établie à la Trinidad en 1787, par M. de la Pérouse.

La réaction de la révolution française aux Antilles, contribua à l'accroissement de l'industrie, de la culture et de la population à la Trinidad.

Tandis que cette île conserve en apparence les lois espagnoles, son gouverneur y est complétement despote.

Les nègres créoles ont généralement la physionomie plus spirituelle que les Africains, mais ils n'ont pas dans le regard et surtout dans le sourire, la bonté, la douceur, la bénignité de la plupart de ceux-ci.

Les nègres et gens de couleur créoles se distinguent par les traits de la finesse et de la ruse, dont ils prennent leçon dans le com-

merce des blancs. Ce sont généralement d'assez mauvais sujets.

Les caraïbes que les Anglais expulsèrent de l'île Saint-Vincent, étaient une race mélangée d'anciens caraïbes insulaires, et de noirs provenant de nègres africains naufragés sur les côtes de cette île vers la fin du dix-septième siècle. Cette race était distinguée par le nom de *Zambos*. On les a déportés à la baie de Honduras en 1795.

Il reste encore aujourd'hui à Saint-Vincent quelques familles de caraïbes rouges, de sang pur. On en compte aussi plusieurs à l'île de la Trinidad, où ils se retirèrent en abandonnant la Dominique au tems de la guerre des Américains.

La culture du café a peu réussi à la Trinidad. Ces arbres y donnent peu de fruits, et périssent au bout de dix ou douze ans, quoique la denrée y soit toujours d'une qualité supérieure et qu'elle ait l'avantage de n'avoir pas besoin de vieillir pour donner une boisson agréable. La cause de ce manque de succès provient de ce que les cafiers sont plantés sur

des mornes de nature différente de ceux des autres Antilles; ces mornes n'étant recouverts que d'une couche de terre végétale très-légère, facilement entraînée par les pluies après quelques années de culture.

On a imaginé depuis peu de planter des cafiers dans la plaine de la même manière que les cacaotiers; c'est-à-dire, à l'ombre de l'érytrine. Ce mode de culture a parfaitement réussi.

Il résulte des arpentemens faits en 1799, à la Trinidad par ordre du Gouvernement anglais, que l'on pourrait former sur son territoire 1313 sucreries, 945 caféteries, 304 cacaotières, 158 cotonneries, de 100 carreaux, ou 370 acres (mesure anglaise), équivalant à 256 arpens de Paris.

Les Anglais ont introduit l'usage de la pompe à vapeur à la Trinidad en 1805; elle a remplacé sur quelques habitations les moulins à bœufs. Cette machine est préférable aux moulins à vent qui ne peuvent aller en tout tems, et elle est moins coûteuse. Les moulins à eau seuls, lui sont préférables. On assure qu'elle

a la puissance de seize chevaux, et qu'elle exécute dans un tems donné, sur une sucrerie, la besogne de trois moulins à bœufs ou à mulets. On sait quel nombre immense de ces animaux les colonies consomment annuellement. L'introduction de cette machine dans la fabrication du sucre, est donc une très-grande amélioration, et une épargne considérable dans l'agriculture coloniale. Un propriétaire anglais a été le premier à la mettre en usage, au mépris de la routine des gérans et de leurs petits moyens d'opposition.

Les tremblemens de terre sont rares à la Trinidad: ceux des Antilles n'y communiquent point d'ébranlement. Au contraire, lors des tremblemens de terre de la Côte ferme, elle éprouve des secousses que ne ressentent point les Antilles; ce qui, joint à la direction différente de la chaîne de ses montagnes, et à sa très-grande proximité de la côte du Continent méridional, porterait à croire que la formation de cette île tient à des causes physiques d'une autre nature que celles qui ont agi dans l'archipel Caraïbe.

POPULATION

De l'île de la Trinidad en 1797.

	Blancs.	Gens de couleur.	Esclaves.	Indiens.	Total.
Hommes.	994	1196	4164	305	6659
Femmes.	590	1624	3505	401	6120
Garçons.	301	898	1232	190	2621
Filles...	266	758	1108	186	2318
				Total général. . . .	17,718

L'île est divisée en vingt-huit quartiers.

Le cacao n'est point indigène de la Trinidad. Un vaisseau venant de l'Orénoque, chargé de ce fruit, se perdit, il y a quarante-cinq ans, sur les côtes de cette île; c'est de là que sont provenus les arbres à cacao qu'on y voit maintenant en abondance. Ils y ont réussi à merveille.

En 1783, la population de la Trinidad n'était que de 126 blancs, de 295 de couleur

libres; de 310 esclaves et de 2032 indiens, total, 2763.

Une maison hollandaise de Saint-Eustache, faisait depuis long-tems tout le commerce de la colonie avec un navire de cent cinquante tonneaux qu'elle y envoyait deux ou trois fois par an; il suffisait à porter aux habitans tous les articles dont ils avaient besoin, et pour lesquels ils donnaient en paiement le peu de cacao, de vanille, d'indigo, de rocou, de coton et de maïs qu'ils cultivaient.

L'émigration qui se fit de Saint-Domingue et des colonies anglaises à la Trinidad, en 1803, avait élevé sa population, en 1807, à 31,000 habitans, dont 21,000 esclaves. Il y avait alors 214 sucreries, dont près de la moitié faisait à peine 50 milliers de sucre chacune, à cause du manque de bras; mais on en faisait 2 à 300,000 pesant sur beaucoup d'autres, prises séparément.

Le sucre exporté cette même année, de la colonie pour l'Angleterre, la Nouvelle-Ecosse, le Canada et les Etats-Unis, s'élève à 18,235 boucauts, ou 21,234,600 livres.

On y fit, en outre, à la même époque, 1807, 460,000 gallons de rum, 11 à 12 mille gallons de sirop, 500,000 livres de café, 335,000 de cacao, et 800,000 livres de coton.

Dimanche 26 novembre 1815, départ du Port-d'Espagne ; île Trinidad.

A neuf heures du matin, je suis monté à bord de la goëlette la D..., capitaine G... allant à la Martinique.

Il m'en a coûté, dans la maison où j'avais logement agréable et maigre chère avec mes hôtes, la somme de vingt-huit gourdes pour huit jours; c'eût été quarante gourdes si j'étais descendu à l'hôtel de Wellington.

Je pars avec quelques regrets, non de quitter la Trinidad, mais de me séparer d'une jeune dame avec laquelle je venais de lier connaissance. La vie de voyage demande un cœur de fer. La mer exige un triple airain.

A dix heures, on lève l'ancre; bientôt nous allons perdre de vue le Port-d'Espagne et ses dépendances.

Nous sommes obligés de rétrograder et de mettre un canot à la mer, le capitaine ayant oublié de passer au fort, pour acquitter un droit. On allait tirer sur nous. C'est à-peu-près la journée perdue. Le vent favorisait, et nous allions sortir des bouches en trois ou quatre heures; il faut se consoler de tout.

Le capitaine est de retour et nous sommes en route. Je salue, en passant, le toit hospitalier de l'habitation L... dont les champs de cannes embellissent la plaine à l'ouest du Port-d'Espagne, entre le rivage et les monts; entre la ville et le morne du Fort-St.-Georges. Au pied de ce morne sont des casernes nouvellement bâties.

En sortant du Port-d'Espagne, on a cet avantage, que le vent et les courans sont favorables (à moins qu'on ne veuille aller aux embouchures de l'Orénoque): par cette même raison, il est très-difficile d'y arriver, et d'entrer dans les *bocas*. Cet inconvénient très-grave s'opposera toujours à l'accroissement du Port-d'Espagne, et à ce que l'île Trinidad acquière un très-haut degré de splendeur, surtout lorsque ces causes s'unissent à tant

d'autres provenant de la politique des révolutions européennes, de leur réaction aux Antilles et sur la Terre-ferme, des mesures déjà prises ou en quelque sorte annoncées par le Gouvernement anglais, relativement aux noirs; et enfin de l'état moral où se trouve la classe des gens de couleur; classe nombreuse, instruite et armée par ceux même qui ont tout à craindre d'elle.

Cette fois je suis seul passager à bord, et je m'en console aisément. C'est en même tems plus d'espace pour moi, moins de mauvais air; et, ce que j'apprécie infiniment, nulle chance de mauvaise compagnie, le plus redoutable des fléaux pour un homme honnête.

Les mornes de la Trinidad ont leurs pentes très-roides; les masses secondaires qui s'y rattachent, ont un double talus qui forme une crête angulaire excessivement aigue.

A six heures du soir, nous sommes en face et à peu de distance des petites îles qui forment les bouches dans lesquelles on doit passer, soit pour entrer au Port-d'Espagne, soit pour en sortir, à moins qu'on ne dût aller à la Terre-ferme.

On y voit quelques habitations au bas des côteaux et près des rivages, d'où les colons ont la facilité d'aller à la pêche, d'embarquer leurs denrées et de communiquer promptement et facilement avec les divers points habités dans leur voisinage, ou avec le chef-lieu de l'île.

C'est à la troisième bouche que nous allons passer tout-à-l'heure pour entrer en mer.

Lorsqu'on manque cette troisième entrée, en arrivant au Port-d'Espagne, on est contraint de gagner la Côte ferme; dans l'état actuel des choses, ce n'était pas, pour un français, un léger inconvénient que de courir la chance d'une relâche dans un pays d'où les espagnols eux-mêmes, hommes et femmes de toutes conditions, viennent chaque jour chercher refuge et se soustraire aux calamités de la guerre civile.

Mardi matin 28 novembre 1815; traversée de la Trinidad à la Martinique.

J'ai été si cruellement malade depuis avant-hier soir, qu'il m'a été de toute impossibilité

d'écrire, de songer même à tracer un seul mot.

A peine y a-t-il dix jours que j'étais en mer, et néanmoins j'ai plus souffert dans la journée d'hier, que je n'ai fait depuis que je navigue.

J'attribue ce mal extraordinaire à la mauvaise eau de la Trinidad, et au sirop que l'on a coutume d'y mêler à toutes les boissons. Ce sirop reste sur l'estomac, et le soulève lorsqu'il est agité par les saccades dures et fréquentes d'une très-petite embarcation.

C'est une chose singulière que de manquer de sucre dans un pays qui le produit; on en est là. On n'en trouve qu'avec peine et de très-noir (j'entends du sucre en pain).

Dieu soit béni! nous sommes en face de la Grenade.

On aperçoit la ville, Fort-Saint-Georges; nous allons y mouiller dans une heure.

Cette ville est située près du rivage, au pied d'un morne élevé, qui en embrasse le demi-contour en la bornant à d'étroites limites.

Les forts, à droite et à gauche de la ville,

sont heureusement situés ; très-près l'un de l'autre, ils croisent facilement leurs feux.

Au centre, derrière la ville, et au-dessus d'elle, un troisième fort commande les deux autres ; leur ensemble est d'un aspect redoutable.

Toutes les terres des environs, aussi loin que la vue peut s'étendre, sont cultivées et d'une verdure charmante ; les montagnes paraissent très-accessibles ; elles n'ont pas cette couleur et l'air sauvage qui distinguent celles des autres îles.

Le fort de gauche était le seul qui existât à l'époque où les Français commandés par le comte d'E......, s'emparèrent de l'île. Il se nomme le *Fort de l'Hôpital.*

Un seul fort pris avec honneur,
Est un plus beau titre de gloire
Que tout l'orgueil d'une grande victoire
Où le pillage a souillé la valeur.

J'ai un secret plaisir à contempler ce morne de l'Hôpital, dont les formes sont si parfaitement dessinées sur la gravure ayant pour titre : *la Vertu récompensée* ; où l'on représente le

comte d'E....., élevant au grade d'officier l'intrépide grenadier français qui se dévoua pour lui sauver la vie, lors de la prise de la Grenade en 1779.

Mon souvenir enorgueilli, me reportait vers ces belles années de la France, où, si jeune encore, dans cette partie du Nouveau-Monde, je contribuai à la gloire de nos armes dans cinq engagemens sur mer, au siége et à la prise de Brim-Stone-Hill, île Saint-Christophe, et au célèbre combat de Frigate-Bay (même île), le 28 janvier 1782. J'en parlerai avec quelques détails, lorsque j'aurai exécuté le projet que j'ai de passer à Saint-Christophe, d'y revoir une fois encore les *Nouvelles Thermopyles*, et d'acquitter sur ce glorieux champ de bataille mon tribut d'hommages à la mémoire des braves!

Les Français ayant construit le fort le plus élevé sur le morne Pradine, du nom du propriétaire, les Anglais l'augmentèrent encore, et y ajoutèrent celui de droite, proprement nommé le *Fort-Saint-Georges*.

Il y a dans la ville une église catholique

bâtie sur une élévation, et un temple protestant vers la droite, également sur un joli tertre, orné d'une tour.

Le carénage est derrière le morne sur lequel on a construit le Fort-Saint-Georges; c'est une petite baie enfoncée dans les terres, où les bâtimens et même les vaisseaux de guerre sont en sureté.

Les hauteurs qui environnent cette petite baie sont en pentes douces, peuplées d'habitations et enrichies de culture. Les chemins y sont faciles, et le coup-d'œil est enchanteur.

Le commerce n'est pas très-actif à la Grenade; il a diminué depuis quelques années.

On y voit des français; mais il y en a beaucoup moins qu'autrefois. La révolution qui eût lieu ici, il y a quelques années, contraignit un grand nombre d'entre eux à se retirer. Plusieurs même furent atteints par les lois.

J'ai rencontré le major de W...., pour qui j'avais une lettre; mais le bateau faisant voile immédiatement, faute de pouvoir trouver marché, je n'ai pu profiter des invitations qui m'ont été faites, et je repars trois heures après

avoir débarqué, avec le regret de ne pas interrompre plus long-tems une navigation fatigante, surtout ayant beaucoup souffert depuis deux jours.

On ne voit point à Fort-Saint-Georges d'aussi jolies maisons qu'au Port-d'Espagne de la Trinidad; la ville est peu de chose, et la population clair-semée.

A trois heures après-midi, nous nous rembarquons, sans que la goëlette ait jeté l'ancre; le subrécargue n'ayant pu trouver un prix avantageux pour sa cargaison.

Nous passons dans le nord du Fort-Saint-Georges, en côtoyant l'île à portée de fusil. La canne à sucre se fait voir jusqu'au sommet des pitons; les habitations sont éparses çà et là, croisées par de nombreux sentiers zig-zaguant en tout sens.

A quatre heures après midi, un gros navire anglais, à trois mâts, passe à portée de nous.

On ne distingue sur la côte de l'ouest, que le Fort-Saint-Georges, et le village de la Gouyave. Il pleut ici continuellement, comme à la Trinidad, et dans les autres îles, et de

même en mer. Les plus anciens habitans ne se rappellent pas d'avoir vu de si abondantes pluies. Les chemins sont entièrement dégradés à la Grenade.

Mercredi 29 novembre 1815, traversée de la Trinidad à la Martinique.

Nous avons passé la nuit à courir des bordées pour remonter au vent le plus possible.

A sept heures du matin, nous sommes par le travers de l'île Union, dont j'ai déjà parlé. Le négociant anglais Espan, à qui elle appartenait, ayant été tué en duel, il y a trois ans, par un français, à la Trinidad, son corps fut transporté et inhumé dans sa propriétée.

Cette petite île Union, près de laquelle nous sommes, et dont nous voyons la partie sud et le côté occidental, est très-bien cultivée; une petite habitation est située à la pointe du midi, tant soit peu élevée au-dessus du rivage.

L'île forme une espèce de fer-à-cheval dont la concavité peut offrir un abri aux vaisseaux. C'est une petite baie circonscrite par des

mornes peu élevés, d'un abord facile, et dont l'industrie exige des tributs.

Le vent souffle du nord-est, et nous contrarie; le tems est plus beau qu'il n'a été depuis quelques jours. Nous n'avons pas encore eu de grains aujourd'hui. Cest ce que je n'ai peut-être pas vu depuis un mois.

Jàm clarus occultum Andromedes pater
Ostendit ignem. Horat. *Carm. l.* 3.

Le riant aspect du rivage
Et de ses mornes toujours verts
Malgré la pesanteur de l'âge;
L'espoir consolant du mouillage
Et le tracé de quelques vers,
Chassent et les soucis amers
Et les fatigues du voyage,
Et l'ennui planant sur les mers.

A cinq heures après midi, nous découvrons à-la-fois les terres de la Grenade, les Grenadilles et la Soufrière de Saint-Vincent, au pied de laquelle je me trouvais il y a quinze jours.

Molem propinquam nubibus arduis.

Mes pinceaux et ma plume en main,
Je peins, j'écris d'après nature:

Ses nobles traits, sa haute architecture,
Frappent mes regards, et soudain,
Je les dessine en leur parure.
Mon travail a son cours certain :
La nuit même, en un songe vain,
L'esprit se plaît à sa propre culture,
Et va préparant le terrain ;
Tandis que pour le mettre en train,
Ma course vagabonde assure
Des tableaux neufs le lendemain.

Plusieurs îlots des Grenadilles, particulièrement entre Bégouia et Técouan, ressemblent de loin à ces *tumulus* que les Romains érigeaient en l'honneur des guerriers morts sur le champ de bataille. On en voit beaucoup en Bretagne, surtout dans le département du Morbihan, où ils datent de la célèbre campagne décrite dans les Commentaires de César *(de bello veneto)*, lorsque ce grand-homme vint s'emparer de Dariorigum, l'ancienne Vannes, située à l'endroit où se trouve aujourd'hui le village de Lomariaquer, autour duquel on voit des tombeaux très-remarquables, et des pierres autrefois debout (aujourd'hui renversées et brisées par l'effet de quelque tremblement de terre, à une époque

reculée), d'un volume et d'une pesanteur aussi remarquables que le fût de la colonne vulgairement nommée *Colonne de Pompée*, sur les rivages d'Egypte, un peu à l'est d'Alexandrie.

Jeudi 30 novembre 1815, traversée de la Trinidad à la Martinique.

A six heures du matin, nous sommes en vue et tout près de Kings-Town, capitale de Saint-Vincent. Nous devons y aller jeter l'ancre. Notre position sous le vent, nous oblige à louvoyer et à perdre du tems.

Ceux qui ont voyagé entre les tropiques, savent combien les nuits y sont plus belles que sous notre ciel d'Europe, et à quel point les étoiles y sont brillantes.

Cette nuit, étant gêné par une clarté que je croyais provenir de la lune, je me suis avancé pour la voir; quel a été mon étonnement en découvrant la planète Jupiter, évidemment détachée de la sphère des étoiles fixes, paraissant d'une grosseur démesurée,

et brillant du même éclat que l'inégale courrière des nuits!

Il est onze heures; le calme nous tient immobiles.

Près d'une habitation à cinq ou six milles nord-ouest de Kings-Town, entre elle et cette ville, on distingue, ou l'on croit distinguer, dans l'intervalle d'une profonde ravine, un pic renversé, couvert d'arbres; son déplacement doit remonter à l'époque de quelque tremblement de terre, antérieur à celui qui eut lieu, il y a quatre ans; la partie de l'île où il se trouve paraît n'avoir aucunement souffert de la dernière éruption du volcan en 1812; les mornes y ont aussi conservé leur verdure.

La principale défense de Kings-Town, consiste dans les fortifications assises sur *le morne du nord*. Ce fut M. le comte d'E... qui en éleva les premiers ouvrages.

Le fort paraît en bon état. Il est situé sur un morne élevé dont les pentes sont excessivement escarpées de toutes parts. Il s'étend

est et ouest, sur une crête resserrée, jusqu'à une ravine traversée par un pont-levis qui mène à d'autres ouvrages sur le prolongement de ce même morne.

La batterie que l'on voit à droite de l'entrée de la rade, sur une petite hauteur, croise son feu avec le morne du nord.

La ville de Kings-Town est située au bord du rivage, en face de la petite île de Bégouia, la plus septentrionale des Grenadilles. Son aspect ne promet rien d'important. Elle est à-peu-près égale en étendue et en population à la ville de Saint-Georges, capitale de la Grenade.

Il est même impossible de voir une ressemblance plus frappante que celle qui existe entre cette dernière ville et Kings-Town. Batterie de chaque côté de l'entrée; fortifications sur les crêtes du morne en face, position des deux villes, aspect des côteaux qui les environnent et de la culture de part et d'autre; tout semblerait formé sur un même modèle; cette parité devient frappante lorsqu'on passe immédiatement d'une de ces villes à l'autre.

Cependant le coup-d'œil est plus grand et plus beau à Saint-Vincent. La ville a plus d'étendue ; elle est moins resserrée par le morne de gauche; les talus de la montagne principale où Kings-Town est adossée, sont plus doux, plus rians, et leur point de contact avec des sommets incultes et sauvages, forme un contraste pittoresque ami des yeux et de l'imagination, toujours en harmonie avec les beautés de la nature.

Il n'y a dans la rade de Kings-Town, au moment où nous y entrons, qu'une douzaine de bâtimens dont deux à trois mâts. Les maisons sont bâties dans le même genre qu'à la Trinidad, avec des péristiles en bois, supportant des galeries couvertes à hauteur du premier étage.

On voit sur des tertres qui couronnent la ville, de jolies demeures entourées de bosquets et de savannes, rappellant les jardins anglais. On y jouit d'un air pur, et la vue s'étend en mer à une immense distance.

La place est en stagnation, comme presque tous les marchés actuels des Antilles, si l'on

excepte la Jamaïque. Les vivres sont chers à Saint-Vincent. Un œuf y coûte dix sols; un poulet une piastre.

Le subrécargue de la goëlette n'ayant pas eu plus de succès ici qu'à la Grenade, nous venons de remonter à bord, et nous prenons à toutes voiles la direction de Sainte-Lucie.

A six heures du soir nous revoyons au nord, dans le lointain, les *Pains de sucre* de Sainte-Lucie. Nous avons passé une soirée voluptueuse; le tems était couvert: assis en face de terre, à demi-portée de fusil, glissant légèrement sur les eaux, vent-arrière, nous jouissions du paysage enchanteur et varié que nous offraient le délicieux rivage de Saint-Vincent, festonné en pentes douces, les habitations, les côteaux, les vallées, la fraîcheur de la verdure, et les plans successifs où se basent les mornes, depuis le rocher escarpé qui rappelle Leucate et l'amoureuse Sapho, le sage Mentor précipitant Télémaque, jusqu'aux nouvelles *Tempé* couronnées d'Athos et de Rhodopen, mille fois frappés par la foudre, et dont les sombres forêts sont l'apanage des Dieux!

C'était l'heure où l'africain arrosant de ses sueurs une terre à quinze cents lieues de sa terre natale, souriait au soleil couchant qui lui promettait une prompte retraite vers l'humble ajoupa sous lequel la volupté lui conserve du feu, un banc cassé, une calebasse, la cassave sans goût et la natte nuptiale où les douceurs du sommeil lui font oublier les fatigues du jour, et jusqu'aux charmes de sa compagne.

C'était l'heure où de riches colons invités à un festin dont l'Europe a fait les frais, revenaient à la case héréditaire : des femmes de couleur portent dans leurs bras les jeunes enfans, et donnent la main à d'autres un peu plus âgés. Le maître monte un coursier qui a bondi dans les paturages du Maryland; la jeune épouse, nonchalamment balancée en palanquin, le suit des yeux et sourit à sa progéniture; une esclave favorite ombrage sa tête surchargée de joyaux, tandis que le souffle léger de la brise de terre fait onduler avec grâce les vêtemens éblouissans de blancheur, dont l'indien fabriqua le tissu.

Une longue suite de serviteurs se prolonge sur la trace des maîtres. Les premiers descendent déjà les rapides côteaux; ceux de l'arrière serpentent encore dans les routes sinueuses qui conduisent à leur sommet; les uns prêts à s'envelopper des ombres du crépuscule, au revers des montagnes; les autres recevant encore les derniers reflets de l'occident doré.

Heureux époux jouissez des beaux jours
Que la Fortune en ce moment vous donne;
L'inconstante déesse, à la marche au rebours,
Se plaît à n'épargner personne:
Quand le luxe nous environne,
De ses faveurs interrompant le cours,
Tout-à-coup elle frappe et tonne!
Amis, parens deviennent sourds;
Le monde entier nous abandonne;
Prospérité ne dure pas toujours!

Tu, quamcumque Deus tibi fortunaverit horam
Gratâ sume manu. HORAT.

Vendredi 1er décembre 1815; traversée de la Trinidad à la Martinique.

La calme a duré toute la nuit; nous sommes encore, à sept heures du matin, près de

l'extrémité nord de Saint-Vincent, à l'entrée du canal de Sainte-Lucie.

Les Caraïbes avaient su se conserver la partie nord de l'île Saint-Vincent : c'était là, et là seulement que se propageaient encore les débris de cette race infortunée que l'audacieux Colomb et le fer des européens vouèrent à l'anéantissement, et dont quelques tribus courageuses avaient su prolonger l'agonie depuis trois siècles, jusqu'à l'époque de 1795, où les Anglais en soumirent les dernières peuplades, et les déportèrent sur des plages lointaines, au mépris des ossemens de leurs aïeux et de leurs droits sanctionnés par les âges.

Nulli certa domus ! VIRG.

Nous avons beau faire, et remonter vers le nord, en nous éloignant du soleil qui visite sa demeure d'hiver, nous sommes encore au cœur de son domaine, et l'atmosphère, embrasée par ses feux, appelle en vain la brise de l'est, qui tempère les parages brûlans.

Caretque
Ripa vagis taciturna ventis. HORAT.

Il est quatre heures après midi ; la brise s'est

levée; nous venons de traverser le canal qui sépare Saint-Vincent de Sainte-Lucie, dont les plateaux du midi étalent à nos regards leurs tapis verdoyans, de la pointe *Gros-Piton* à la pointe *Moulacique*, formant presqu'île.

Nous voici de nouveau sous les *Pains de sucre*. Il est cinq heures : c'est le moment où l'on respire. L'astre du jour a perdu sa force, et permet de contempler la pluie d'or, les rubis et les émeraudes qui jaillissent de son char enflammé. Thétis l'attend; ses soupirs amoureux adoucissent les flots, dissipent leur écume, et répandent au loin dans les airs, et jusqu'au fond des abymes, des germes voluptueux prêts à se développer sous les ailes de la nuit, à son souffle suave, ami des souvenirs délicieux et du firmament étoilé de la bande équinoxiale.

On jouit davantage de la beauté du ciel, en songeant à l'horrible état où la nature est plongée vers l'époque du premier décembre, à Paris et à Londres. Neiges et frimas, vents déchaînés, froids sévères, pluies glaciales, épais brouillards, jours ténébreux, nuits lon-

gues et dures; tel est le tableau de la triste situation où languissent les zones disgraciées; telle est l'immuable condition qui leur est imposée par le suprême régulateur, pour obtenir le droit de renaître, fécondées par les haleines séminifères d'un printems capricieux, suivi d'un été passager et d'un automne destiné à finir, comme les feuilles desséchées dont elle amène la chute, comme le cacochyme qui redoute ses influences homicides.

Autumnusque gravis libitinæ questus acerbæ.

HORAT. *sat. lib.* 2, *sat.* VI.

Samedi 2 décembre 1815; traversée de la Trinidad à la Martinique.

A six heures du matin, nous sommes presque à la même place où le bateau se trouvait hier soir. Le calme dure encore, et l'on attend le lever de la brise pour aller jeter l'ancre au Carénage (ville de Castries, île Sainte-Lucie).

A huit heures, la brise de l'est commence à souffler légèrement. Nous longeons la côte occidentale de Sainte-Lucie, découvrant à-la-fois dans le lointain, mais très-distinctement

au midi, la Soufrière de Saint-Vincent, dont la tête altière semble supportée par les nuages humiliés; au nord, les terres montueuses de la seule île française échappée au naufrage révolutionnaire, cette Martinique, étonnée des deux couleurs qu'elle porte, et dont l'assemblage fortuit caractérise le deuil et lui sert d'interprête.

J'ai déjà décrit la partie de Ste-Lucie actuellement sous nos yeux; l'aspect en est sauvage; la côte est généralement coupée en petits mornets angulaires, sans laisser entre eux cette pente adoucie et spacieuse dont on a tiré si bon parti à la Grenade et à Saint-Vincent, pour la culture et pour l'agrément des perspectives.

Le tems est aussi beau qu'il puisse être; mes yeux se reportent avec sensibilité vers le point de la Martinique où l'un de mes anciens compagnons d'armes, M. le chevalier de C., et sa respectable famille, m'accueillirent en leur palais, avec des sentimens d'amitié dignes d'un toit plus simple et des nobles mœurs des tems non corrompus.

On vient de harponner un requin de moyenne grandeur, les nageoires et la queue blanches; la tête a été coupée sur le pont. Sa gueule est armée d'un rang de dents en forme de scie à la machoire supérieure, et de deux rangs de plus petites dents très-aiguës à la machoire inférieure. Les gens de l'équipage le découpent en morceaux, et vont en faire un repas délectable.

Le marin qui l'a harponné prétend que le requin a dans la tête une pierre qui est bonne pour les femmes. Je lui ai demandé pourquoi il avait négligé de la retirer avant de jeter la tête à la mer; sa réponse a été : *Aujourd'hui elle ne vaut rien; il aurait fallu que ce fût un vendredi!*

Ab uno disce omnes!

Le *Morne fortuné*, celui de la Vigie moins élevé, un troisième plus bas encore, et enfin le *Gros-Ilet* de forme pyramidale à large base, montrent à-la-fois leurs têtes menaçantes et le tonnerre dont ils sont armés.

Le feu qu'en reçurent nos vaisseaux de tête, dans l'escadre commandée par le comte de

Guichen, en 1780, les obligea de virer de bord et de louvoyer, à distance respectueuse.

Il est deux heures; la ville de Castries est devant nous à deux milles : c'est la capitale de Sainte-Lucie. L'entrée de la rade du Carénage, au fond de laquelle elle est située au pied des mornes, est fortifiée du côté droit par une petite batterie peu élevée au-dessus du rivage, et aussi par les hauteurs redoutables du *Morne fortuné*. La gauche est sous la protection d'une batterie, commandée par le fort construit sur la crête de la hauteur dite de la Vigie, beaucoup moins élevée que le *Morne fortuné*.

Les ouvrages sont palissadés et fraisés à la Vigie et au *Morne fortuné*. J'aperçois un mortier en batterie sur le premier de ces forts.

Ce promontoire de la Vigie sépare la rade du Carénage de l'*Ance du Choc*.

La ville est peu importante; elle fut incendiée il y a peu de tems. Très-peu de bâtimens sont mouillés en rade.

Sainte-Lucie s'étend nord et sud, depuis 13^{d} 30^{m} jusqu'à 14^{d} 5^{m} de latitude nord. Sa

longueur est de onze lieues, sur environ quatre lieues de largeur. Elle passe pour être peu salubre, et contient beaucoup de serpens et de gros lézards, qui ajoutent au désagrément de l'habiter.

A cinq heures après midi, nous avons quitté la rade de Castries, pour traverser le canal de Sainte-Lucie à la Martinique, et venir au mouillage dans la rade de Saint-Pierre.

Au soleil couchant, nous passons devant la rade du Gros-Ilet, station ordinaire des vaisseaux de ligne et des escadres anglaises en tems de guerre.

Ce fut de la rade du Gros-Ilet qu'appareilla l'escadre de l'amiral Rodney, le 6 avril 1782, au signal que donna le comte de G....., dans la baie du Fort-Royal (île Martinique), pour mettre en mer avec l'escadre française sous ses ordres.

Une frégate anglaise était à la voile, presque sous le canon de l'Ilet-à-Ramiers (rade du Fort-Royal), répétant les signaux de l'escadre française; d'autres bâtimens, en échelons dans le canal, les faisaient parvenir en un clin-d'œil à l'amiral Rodney.

Dimanche 3 décembre 1815; traversée de la Trinidad à la Martinique.

Au lever du soleil, nous sommes près de l'entrée du Fort-Royal. Je reconnais ces rivages où je vins faire mes premières armes, sous le commandement du brave marquis de Bouillé, et que je quittai avec lui il y a si longues années.

Voilà le *Diamant*, ce rocher solitaire dont les bases, noircies par le tems, changent en tourbillons de neige les montagnes d'eau salée que soulève l'ouragan.

Malheur au matelot que sa mauvaise étoile a lancé sur les mers, à l'époque de ce fléau! Malheur à l'avide marchand dont le frêle vaisseau n'a d'autre abri qu'une rade! C'est en vain qu'il a fait mordre la terre aux dents tenaces des quatre ancres de son navire : jouet des vents et des flots, ballotté sans espoir sur la vague écumante, la quille faite avec art, ira froisser avec un horrible fracas l'îlot désert de l'archipel des Vierges, ou les récifs d'Haïty, soumise à l'Esclave-Roi; ou le Jardin de la

Reine, traître gardien de Cuba; ou le Colorados, implacable grondeur; ou les Martyrs, altérés de cadavres et d'or; ou les noirs rochers de Bahama, horrible refuge des pirates; ou l'affreux écueil de Mancenilla-Reef, la terreur du matelot de Colombia; ou Man-of-war-Key, jonché de navires entr'ouverts; ou le promontoire d'Hatteras, d'où le dieu des tempêtes martyrise la Bermude, quand ses baleines courroucées soulèvent des montagnes d'azur aux crêtes d'écume, disséminant au loin dans les plaines de l'Atlantique d'innombrables débris de la flotte d'Albion, frappée du trident, et les mâts du nord, indomptables géans; et les courbes énormes, produits des monts orgueilleux; et l'antenne brisée, dernier refuge de l'homme au triple airain, et les boucauts à la merci des ondes, et les vins généreux de Constance et de Xérès, et le miel des Antilles, et les trésors de l'antique Taprobane, et la perle ambitieuse, et les tissus flottans de Cachemire, et de Delhy!

Massiliæ tyriæque merces;
Et chia vina! et troia gaza per undas!

Je revois le fort Bourbon : enorgueilli de son illustre nom, il semble élever plus fièrement sa tête, et se rappeler les tems de sa gloire, à l'heureuse époque où nous déposâmes dans son enceinte la sanglante image des léopards, arrachée des mains de Shirley, de Fraser et de Prescott, en dépit des efforts et de l'habileté de l'amiral Hood; de l'insouciance, des sottises et de la nullité du comte de G......

Les terres de la Martinique sont très-élevées entre Saint-Pierre et le Fort-Royal. L'industrie française en a tiré tout le parti possible; la culture envahit jusqu'aux escarpemens qui touchent aux pitons du Carbé.

Ce ne sont plus les sites gracieux et romantiques de la Grenade et de Saint-Vincent, ni leurs bassins en pentes douces, ni ces riantes demeures près d'un rivage de facile abord.

Au-dessus de la côte, en rochers coupés à pic, la canne à sucre mûrit sur des plateaux étrangers à tout ombrage. S'ils contiennent de riches fabriques, on y trouverait difficile-

ment un asile agréable et le toit sous lequel on consentirait à se fixer.

Non illic vivere vellem!

L'île de la Dominique se fait voir au nord dans le lointain, élevant des cônes altiers sur une masse montueuse dont les terres épuisées se dépeuplent d'africains.

Depuis quelque tems, on enlève de la Dominique un grand nombre de noirs qui s'y achètent de 150 à 200 gourdes, et que l'on va vendre 400 piastres à l'île de la Trinidad, dont le terrain vierge n'attend que des bras pour enrichir le cultivateur.

Dans l'espace de dix jours, j'ai vu arriver, de la Dominique au Port-d'Espagne, deux bâtimens chargés de nègres, transportés par les soins du spéculateur avide, et dont les sueurs allaient arroser Naparima, le plus fertile quartier de la Trinidad.

A midi, nous sommes près de l'habitation Clarke, située dans une petite vallée. Les champs de cannes se trouvant sur les plateaux supérieurs, on a pratiqué, au revers du côteau, dans une étendue assez considérable,

un conduit en pente roide pour la canne à sucre; par ce moyen, elle descend en un clin-d'œil à la sucrerie; ce qui épargne un tems précieux, et la fatigue des hommes et des animaux.

La goëlette a le cap sur la ville de Saint-Pierre, qui expose à nos regards son riche amphithéâtre divisé par une rivière; c'est, je crois, la doyenne des villes bâties par les européens dans les petites Antilles; et certes, aucune de celles qu'on y voit ne peut lui être comparée.

L'abondance, la fraîcheur et la salubrité de ses eaux lui donnent un avantage immense sur ses rivales. La commodité de plusieurs bains publics y ajoute infiniment. On en sent tout le prix, lorsqu'on a connu la ville de Port-d'Espagne (île de la Trinidad), dans un climat brûlant, à 10^{d} de l'équateur. Non-seulement on n'y trouve pas d'établissement de bains; mais on n'aperçoit pas même une goutte d'eau dans toute l'étendue de la ville, et l'on n'y boit que de très-mauvaise eau de puits.

A quatre heures après midi, nous jetons

l'ancre dans la rade de Saint-Pierre, au milieu de cent bâtimens rangés parallèlement au rivage, et parés de pavillons blancs dont les brillantes ondulations, sur une vaste ligne en contraste avec la mer, imitent les brisans de la chaîne de récifs, dédaigneusement immobile contre l'insurrection tumultueuse et les assauts furibonds des flots humiliés!

Hùc usque venies, et ibi
Contringes spumantes fluctus tuos !

Lundi 4 décembre 1815. Saint-Pierre (Martinique.)

De bonne heure, la troupe était sous les armes, les volontaires à cheval faisant le service conjointement avec elle.

Les fenêtres et les balcons de la grande rue, depuis la geole jusqu'à la promenade du mouillage, étaient remplis de spectateurs.

Une exécution qui, dans l'état présent des choses, se lie au sort de la colonie, se préparait pour dix heures. On devait pendre douze noirs ou gens de couleur, couper le jarret à trois mulâtres, tailler et marquer une mulâtresse.

Ces malheureux se sont rendus à pied, de la geole à la place d'exécution, suivis de la force armée, de trois prêtres et du bourreau.

Les esclaves condamnés étaient fort jeunes.

L'un d'eux n'était âgé que de quatorze ans et demi.

Ils sont montés successivement à l'échafaud, avec un calme, un courage, un mépris, ou plutôt une insouciance de la mort qui passe tout ce qu'on peut dire. Chacun d'eux montait sans aide, et se précipitait de lui-même.

La mulâtresse qui a été taillée et marquée, était la principale coupable, ayant retiré des mains de son fils une somme considérable que celui-ci venait de toucher pour son maître, et l'ayant ensuite fait embarquer pour Saint-Domingue; avec un parti de gens de couleur, esclaves qui désertaient la colonie et abandonnaient leurs maîtres pour aller se joindre aux révoltés d'*Haïty*.

Des gens de couleur qui commandent de petits bateaux, et dont quelques-uns sont venus des îles anglaises, donnent toutes sortes de facilités à ces hommes pour effectuer leurs

projets de fuite; on n'est parvenu à atteindre et à ramener que très-peu de ces esclaves marrons; ils ont, pour la plupart, réussi à s'échapper.

Il a été généralement observé que tous ces jeunes gens étaient des sujets gâtés par l'excessive faiblesse de leurs maîtres qui se laissaient, pour ainsi dire, gouverner par eux, au lieu de les diriger eux-mêmes, et de les retenir dans le devoir avec la fermeté nécessaire.

Ce sont les gens de couleur qui perdront la colonie. Les blancs ont adopté à leur égard un systême de conduite si évidemment erroné, qu'ils sembleraient avoir un bandeau sur les yeux, et ne pas connaître leurs premiers intérêts.

Plusieurs ont supporté de grands frais pour faire élever ces hommes en Europe, d'où ils reviennent imprégnés de virus et d'idées subversives de tout ordre et de toute subordination; tout prêts à poignarder ceux qui eurent la sottise de les réchauffer contre leur sein.

Ici, on leur confie des armes, la police des villes, et la garde des postes!

Là, des blancs alimentent l'inconcevable vanité des femmes de couleur, par des déférences publiquement accordées, et d'une influence pernicieuse.

La colonie est dans un état de crise.

Hæret lateri lethalis arundo.

Mardi 5 décembre 1815; Saint-Pierre (Martinique).

J'ai eu aujourd'hui l'indicible plaisir de rencontrer le fils d'un de mes anciens amis après un siècle de séparation. Je ne puis exprimer à quel point il m'a été agréable et flatteur de le voir aussi sensible que je l'étais moi-même au charme de nous retrouver et de nous entretenir ensemble de toute sa famille qui m'était si amicalement connue, et de mon père dont il conservait parfaitement le souvenir, quoiqu'il fût très-jeune à l'époque où j'étais en pension chez ses parens.

Que n'avons-nous point rappelé? Une esclave de la maison existe encore; on lui a dit que j'étais ici, elle est accourrue empressée, se souvenant de moi à merveille. Il me sem-

blait revoir une personne de l'autre monde. Sa fille est la plus jolie mistive de Saint-Pierre.

La mère, aujourd'hui libre, tient une boutique fort bien assortie, et jouit de quelque aisance.

Hier, je résistai aux plus pressantes sollicitations de Madame de T... et je refusai une seconde fois de loger dans un palais où j'aurais vécu dans le luxe : aujourd'hui j'ai dû céder à une invitation évidemment faite d'abondance de cœur, et je suis venu prendre asile sous le toit modeste de l'amitié hospitalière.

Heureux momens! éclairs de bonheur trop rares dans la vie!

Mercredi 6 décembre 1815 ; Saint-Pierre (Martinique).

Je suis allé me promener ce soir en suivant un joli chemin qui commence près de la salle de spectacle, et se prolonge dans un vallon frais, couronné de jardins et de belles maisons, et traversé par la rivière qui partage la ville, en portant à la mer le tribut de ses bruyantes eaux.

Le tems était délicieux et d'une fraîcheur que l'on aurait peine à supposer dans une colonie des Antilles. Les pluies de la nuit précédente avaient humecté la terre de façon à lui donner même sur une route publique, cet aspect qui plaît à la vue. La brise donnait en face, venant de terre, plus forte qu'elle n'a coutume de souffler.

Nous sommes allés aboutir à un terrain plainier, formé à prix d'or, sur un sol inégal et rocailleux; il sert à exercer la troupe, et l'on y passe les revues.

C'est par ce chemin conquis sur le roc que s'écoulent les eaux qui embellissent la ville et la purifient, en charmant l'oreille et les yeux, par la vivacité de leur cours et leur bruissement voluptueux dans les milles canaux qui dirigent leur course rapide.

Et properantis aquæ per amœnas ambitus urbes.

A droite et à gauche de cette riante promenade, on découvre des jardins de plaisance ombragés de bananiers et de manguiers au feuillage vert sombre. D'une part, c'est le Tivoli de Saint-Pierre, dont le local répond à

l'idée d'agrément et de fraîcheur qu'indique le nom : d'autre part, on a construit des pavillons d'où l'on descend pour se baigner à la rivière ; plus loin, des cafés, et à peu de distance, le pont sous lequel roule un torrent dont on se plaît à contempler les ondes écumantes à travers un lit de rochers, et enfin, sur une petite hauteur, le jardin des plantes, appartenant au Roi, avec une maison où réside le directeur de cet établissement, dans lequel on tend à-la-fois aux progrès de la botanique et à l'avantage de la colonie.

Jeudi 7 decembre 1815 ; Saint-Pierre (Martinique).

Saint-Pierre est le Paris des petites Antilles. De Porto-Rico à l'île de la Trinidad, aucune ville ne peut lui être comparée. Sa longueur est au moins de deux milles, depuis le fort du Mouillage, au sud, jusqu'à la ravine des Pères qui forme la limite du nord. Sa largeur, depuis le bord de la mer jusqu'au morne où elle est adossée, comprend un espace d'en-

viron cinq cents toises divisé en six ou sept rues parallèles, baignées par d'abondantes eaux, dont une partie a des conduits dans la plupart des maisons, tandis que l'autre s'écoule avec une rapidité extraordinaire, portant de toutes parts la fraîcheur et la propreté.

Les maisons, quoique peu élevées, sont généralement commodes et bien bâties. Elles sont bordées de petits trottoirs qui permettent d'éviter un assez mauvais pavé.

Anciennement on abritait sous des tentes le devant des maisons; cet usage a passé de mode, en dépit de l'agrément qu'il donnait à tout le monde.

La rivière qui partage la ville en deux, forme une charmante vallée, embellie d'élégantes maisons.

Les hauteurs du côteau de droite, ont des jardins dont l'effet enrichit et varie agréablement cette multitude d'objets d'une perspective heureusement désordonnée, comprenant en un espace très-resserré une vue de la mer, la ville, des habitations, des montagnes, une riante

culture, des sommités sauvages, des prairies, une rivière, des torrens, des ponts, des sentiers, des bosquets, une verdure luxurieuse et le spectacle animé d'une population active, et curieusement contrastée.

On remarque à Saint-Pierre un collége et un hôpital, avec de vastes enclos et des jardins dépendans de chacun de ces établissemens. Le grand corps de logis de l'hôpital est sans meubles, sans fenêtres et sans portes. Il est dans ce triste état depuis que les Anglais le dévastèrent il y a quelques années.

Il y a aussi plusieurs églises, des couvens de religieuses, des casernes, deux salles de spectacle, deux marchés aux légumes, des fontaines et des promenades publiques; trois maisons de bains, dont une, celle du Mouillage, est fort bien tenue (les baignoires, faites en France, sont en marbre blanc); des cafés et des auberges où l'on paye à raison de deux gourdes et demie par jour, pour une petite chambre, le déjeûner et le dîner.

Il y a deux auberges tenues par des mulâtresses anglaises; il faut se garder d'y aller si

l'on aime à être bien servi. Ces dames sont là, *pro visu ;* elles chantent le soir devant un cercle d'amateurs ; et de jour, si l'on appelle un domestique, la reine de ces élégantes, par égard pour sa maîtresse, fait signe à la seconde qui appelle la troisième, laquelle donne ses ordres à une quatrième ; celle-ci doit être étonnemment zélée si elle veut bien prendre la peine d'envoyer enfin un négrillon déguenillé qui vient chez vous pour faire tout à contre sens, et avec une insupportable lenteur.

Les magasins regorgent de marchandises de France et d'Angleterre ; les cargaisons n'offrent pas de grands bénéfices aux spéculateurs. L'argent devient rare et le commerce est en souffrance.

La population de Saint-Pierre est de quinze mille âmes, dont douze mille nègres et gens de couleur.

Vendredi 8 décembre 1815; Saint-Pierre (Martinique).

La colonie de la Martinique se précipite vers sa fin, si l'on en juge par l'état moral actuel de la race noire. Cette masse d'esclaves en fermentation mal comprimée, savoure les idées de liberté homicidement exhalées des têtes européennes, et malheureusement fomentées par une certaine classe de blancs, misérables instrumens de la plus vile canaille d'une part, et d'une politique sourde qui, chaque jour, sape les fondemens de l'existence coloniale, en préparant l'horrible catastrophe (plusieurs fois prévenue par miracle); en menaçant à-la-fois, le planteur et sa famille, les citadins de tout état, et l'ensemble de la population des blancs.

De toutes parts on entend se plaindre de l'insolence des esclaves; elle est portée au comble. Les moyens de répression tombent dans une parfaite nullité, tant par l'insou-

ciance et la dureté de la race de couleur, que par la gêne qui provient du séjour dans les villes, du caquetage des voisins observateurs, et de l'immense opposition dans la masse esclave, dégagée de tout frein, et de l'ascendant de cette force morale qui sut la contenir pendant l'espace de deux siècles.

Cette masse est imbue de ses avantages et de sa grande prépondérance numérique. Des germes dangereux soigneusement implantés, achèvent la démoralisation; leur développement, déjà commencé, laisse entrevoir l'époque très-prochaine de la subversion de tout ordre, et conséquemment la ruine et l'abandon forcé de cette ancienne colonie.

Samedi 9 *décembre* 1815; *Saint-Pierre* (*Martinique*).

Un des grands désagrémens de la Martinique, provient de l'étonnante quantité de serpens qu'elle renferme, et qui se glissent même en ville; à plus forte raison à la cam-

pagné, où ils pénètrent jusque dans les appartemens.

Il y en a de beaucoup de sortes, et de très-gros; les uns gris et blancs, les autres jaunes; ceux-ci sont plus dangereux.

Les accidens causés par ces serpens sont très-communs: cependant on voit des nègres, après s'être frottés les bras et les mains, avec une certaine herbe, les saisir sans la moindre crainte et sans en être mordus.

Ces serpens ont coutume de se *lover*, c'est-à-dire de se peletonner, élevant la tête au-dessus de la série de cercles, qu'ils ont su dessiner; dans cette attitude, ils ont la facilité d'atteindre à une distance égale à la moitié de leur longueur. Ils s'exercent à sauter en masse circulaire, élancés de leur base élastique; ils se balancent en spirale et la raccourcissent en s'asséyant; ils l'allongent pressant la branche dont leur tête croise le sommet; et, dans cette pose, leurs yeux lançant la flamme, les assimilent à la mèche ardente, sinistre précurseur du sang et de la mort! tour-à-tour ils collent à plat

et gonflent la gorge en sac boursoufflé, tandis qu'ils aiguisent le triple dard.

Arduus ad solem linguis micat ore trisulcis.

VIRG. *æn.*

Parfois, astucieusement tapis en silence, ils fascinent divers oiseaux, ou les suivent s'insinuant en festons et se glissant dans les interstices des arbustes; puis ils s'arrêtent soudain, ou, saisis de frayeur, ils fuient dardant l'éclair en reflets renaissans, comme le damas dans l'attaque nocturne, subtilement traçant des sinuosités successives.

Ils se tiennent de préférence dans les pièces de cannes : lorsqu'on veut couper pour faire le sucre, on commence l'opération par les bords; les serpens se retirent dans l'intérieur, effrayés par le bruit. On suit de la même manière, jusqu'à ce qu'il ne reste qu'un bouquet de cannes, où se trouvant amoncelés ils sont détruits par le feu.

On prétend que le rossignol du pays les indique et les fait découvrir; mais ce sont de ces choses dont le rapport d'un témoin oculaire ne donne pas l'entière conviction.

Le lézard verd, hideux animal, est aussi très-commun à la Martinique : quelques personnes le mangent, d'autres se croiraient perdues en le voyant ! On dit qu'à Sainte-Lucie, les serpens sont beaucoup plus endormis qu'à la Martinique. Ici ils sont doués d'une extrême vivacité.

Dimanche 10 *décembre* 1815 ; *Saint-Pierre* (*Martinique*).

Nous jouissons maintenant d'une température modérée ; les chaleurs sont supportables, les soirées ont de la fraîcheur, le ciel a plus de sérénité. C'est dans quelques jours que le soleil se trouvera à la plus grande distance où il puisse être de cette colonie. Il est aujourd'hui d'environ dix degrés plus éloigné de nous, qu'il n'est distant de la latitude de Paris, lors du solstice d'été, le 21 juin.

Si l'on observe que les jours étant de cinq ou six heures plus courts, qu'en nos climats, le soleil est beaucoup moins de tems au-dessus de l'horizon ; si l'on fait entrer en ligne

de compte, la rosée infiniment plus abondante, entretenant la verdure dans sa fraîcheur; la brise assurée, la mer sous les yeux, les eaux vives jaillissant de toutes parts, la poussière inconnue; il sera facile de concevoir qu'en France, pendant l'été, du moins dans les provinces méridionales (encore que le thermomètre indique un degré moins élevé) on doit souffrir de la chaleur infiniment plus qu'à la Martinique, et particulièrement à Saint-Pierre, dans la saison où nous sommes.

Il fait nuit maintenant peu après six heures; chacun passe les soirées chez les personnes de sa connaissance intime; les dames se rendent peu de visites, excepté qu'elles n'aillent sans cérémonie, causer un moment chez leurs voisines. Elles restent volontiers chez elles, et souvent elles prennent l'air, assises devant leurs portes.

En général on se retire de très-bonne heure; l'habitude en est due aux Anglais; qui, à l'époque où ils occupaient l'île, exigeaient que chacun fût rentré à huit heures.

La santé et la bourse ont gagné à cet usage; peut-être en est-il résulté aussi plus de tranquillité dans les familles.

Il y a ici une petite salle de spectacle où l'on a joué aujourd'hui. Quatre ou cinq pauvres acteurs, récemment débarqués, ont tenté de faire l'essai de leurs faibles talens; misérable épreuve qui a mal réussi et leur a ôté tout espoir de succès à l'avenir.

On a joué dans un très-petit local, désigné sous le nom de salle des amateurs; elle ne contient que deux cent cinquante personnes; il n'y avait pas dix femmes. Le prix était d'une gourde; les gens de couleur n'ont point été admis.

Lundi 11 *décembre* 1815; *Saint-Pierre* (*Martinique*).

A peine est-il neuf heures du soir, et déjà chaque habitant est retiré sous son toit; toutes les portes sont fermées; les rues sont autant de déserts silencieux : tant les révolutions amènent de changemens dans les mœurs!

Autrefois on veillait tard dans les colonies : le goût des plaisirs y était porté à l'excès ; on y jouissait en toute sécurité, avec de très-grands moyens de luxe, de cette réalité de bonheur qu'avaient fait naître les longs travaux d'un gouvernement éclairé, sage et paternel, protecteur de la religion et des lois, de l'industrie et du commerce d'une métropole resplendissante et de ses nombreuses colonies, assises dans les deux hémisphères, florissantes à un si haut degré, que non-seulement il eût été impossible de les surpasser en éclat, mais extrêmement difficile d'en égaler la splendeur et la prospérité.

Les plaies de la plus infâme des révolutions sont encore saignantes dans le Nouveau-Monde comme dans l'ancien.

Contemplez ces familles éplorées qui abandonnent chaque jour le beau ciel de Cumana, de Caracas, de l'Orénoque, de Vénézuéla et tant d'autres terres édéniques, pour voiler leur nudité sous les ombres des forêts de la Trinidad, suivies de quelques enfans, dans un état de macération trop facile à concevoir ! Apprenez

d'elles toutes les atrocités de la guerre civile, horrible fléau né du monstrueux accollement de cette révolution et du fanatisme, du brigandage et de la plus insigne mauvaise foi, de la trahison et du parjure, de la spoliation et de l'assassinat, et de l'accouplement infernal des monstres et des furies!

Qui éteindra maintenant ces torches incendiaires? Qui saturera ces terres du sang dont elles sont altérées! Quelle main arrêtera ces torrens de calamités qui entraînent les générations passagères, et menacent le sort et les moyens d'existence des générations à venir?

Mardi 12 décembre 1815 ; Saint-Pierre (Martinique).

J'ai été témoin d'un fait dont je rends compte avec plaisir, puisqu'il peut tendre au soulagement de beaucoup d'êtres souffrans d'une maladie qui, aux Antilles surtout, laisse peu d'espoir à ceux qui en sont attaqués; je veux parler du ténesme, et de l'appauvrissement physique résultant de cette redoutable maladie.

Un homme au teint vermeil, se présente chez un de ses amis et, lui tendant la main, demande affectueusement de ses nouvelles. Celui-ci ne reconnaît point cet ami prétendu qui, jugeant son embarras, lui dit : Comment, vous ne reconnaissez pas un tel ? — Quoi !.... c'est vous?..... se peut-il? quel embonpoint! comment avez-vous pu si vite....? en vérité, il faut le voir pour le croire. Mais dites-moi, je vous prie, quel régime vous avez tenu pour passer si miraculeusement, et en si peu de tems, des portes de la mort à l'état de santé parfaite où j'ai le plaisir de vous revoir?

Ce Monsieur qui l'avait vu pour la dernière fois, il y a trois mois, l'avait laissé sans le moindre espoir, exténué, n'ayant plus que la peau sur les os, le teint livide, les joues caves, l'œil mourant, les forces perdues par l'épuisement qu'amène le ténesme.

Le ci-devant malade prend la parole, et lui dit :

Vous vous rappelez l'horrible extrémité où vous m'avez vu il n'y a que trois mois; j'attendais la mort, et je la désirais comme l'unique remède à mes maux.

Vers le même tems, j'eus le bonheur de rencontrer un espagnol que j'avais connu à la Terre-ferme; ayant appris que j'étais ici, il vint me voir, et me trouva expirant. Je lui fis part de mon mal et des vœux que je formais pour être bientôt débarrassé de la vie.

Pourquoi donc, me dit l'étranger, que le ciel m'envoyait dans sa bonté? votre mal n'a rien d'alarmant; il s'en faut qu'il soit sans remède. Si vous voulez suivre ponctuellement le régime facile que je vais vous indiquer, votre guérison est certaine; je me plais à vous la garantir, par l'expérience répétée du moyen que voici :

Le lait précieux que la nature enferme dans le fruit du cocotier n'a été long-tems connu que pour une boisson agréable, et en même tems un anti-scorbutique de grand effet.

On ignorait qu'il guérissait radicalement le ténesme, pris pour toute boisson, avec une nourriture saine et modérée : voilà ce qui vous sauvera.

J'ai suivi cette ordonnance, et ne me suis abreuvé que de lait de cocotier. Vous en voyez

l'heureux résultat. J'en fais part avec empressement, dans l'espoir que ce secret pourra venir à la connaissance de quelque personne attaquée du même mal que moi, et lui procurer le même avantage.

Mercredi 13 *décembre* 1815; *Saint-Pierre* (*Martinique*.)

La vie de ce pays-ci, particulièrement en ville, est passablement ennuyeuse pour quelqu'un qui ne poursuit pas la fortune, et ne s'agite point dans le tourbillon des affaires commerciales.

L'exercice ne peut être un passe-tems, quand on ne cesse de transpirer, même dans la saison de la plus grande fraîcheur, celle où nous sommes. La lecture, le bain, quelques écritures, la toilette et la table, employent toute la journée.

Le soleil se couche à six heures; la soirée commence; l'unique ressource est d'aller rendre visite à des personnes avec lesquelles la qualité d'étranger ne suppose point cette intimité sans laquelle la société devient lan-

guissante, aride, monotone, sans intérêt et en quelque sorte une contrainte et un travail, plutôt qu'un délassement mêlé de charme.

La ville est montueuse et mal pavée; sa longueur est plus que suffisante pour fatiguer celui qui devrait la traverser dans ses visites. Ce théâtre est trop circonscrit, surtout pour des hommes habitués aux grandes capitales.

Les courses sont pénibles, et en imagination et en effet. Il ne faut pas songer à se transporter d'un lieu à un autre, en voiture; le pays ne connaît ni ne permet ce genre de luxe. Le cheval est la seule ressource pour l'intérieur. Il faut presque toujours gravir des mornes, exposé à des ardeurs qui attaquent les constitutions européennes, et que l'on ne brave point impunément. On ressent un certain malaise, un relâchement d'organes, qui rappellent à chaque moment que l'on est hors de son climat, dans une sphère inaccoutumée; et l'on éprouve sensiblement le préjudice qu'elle cause dans la constitution physique.

Si l'ennui ou le manque de stimulant et de diversion nécessaire, viennent ajouter à ce

relâchement d'organes, le tonique, tout-à-fait perdu, moralement et physiquement, amène, avec une effrayante promptitude, la mélancolie, les dispositions apathiques et enfin le *spleen*.

L'activité, le changement de séjour, l'embarquement, sont, à mon avis, les topiques convenables, s'il est possible de les employer. J'omets celui qui agirait le plus souverainement, parce qu'on n'est pas maître de se le procurer, et qu'il faut attendre que la bonne étoile nous le présente. Les cœurs susceptibles d'affection m'ont déjà compris; mais si ce bien est pour eux une chimère qu'ils ne peuvent atteindre, eh bien! que la philosophie les console! qu'ils ouvrent les yeux : le spectacle du monde leur enseigne que tôt ou tard, le bonheur (s'il existe) doit avoir un terme, et que toute la prudence humaine ne saurait éviter des situations qui, chaque jour, exposant les plus heureux à des déchiremens de cœur, feraient redouter la jouissance momentanée des plus hautes voluptés de la vie.

Dimanche 17 *décembre* 1815; *Saint-Pierre* (*Martinique*).

On avait annoncé, pour ce soir, un concert d'amateurs : j'y suis allé par complaisance; car outre que je suis fortement de l'avis du proverbe qui conseille de s'en méfier, je crois être de quelques années en avant, relativement à la musique; et je fais d'avance extrêmement peu de cas de ce dont on rira peut-être dans trente ans, quoiqu'on l'applaudisse aujourd'hui. Il pouvait y avoir deux cents personnes, parmi lesquelles une vingtaine de dames dans la petite salle où le concert s'est donné. Le billet d'entrée une gourde; le concert au bénéfice d'un musicien nouvellement arrivé d'Europe. Cet homme paraît n'être pas à son coup d'essai sur le théâtre. Il a l'avantage d'une assurance telle qu'on lui donnerait volontiers un autre nom. Ce n'est point sa faute s'il est de quelques degrés au-dessous de la médiocrité; il fait ce qu'il peut, et partage avec beaucoup d'autres le

malheur d'être aux antipodes du bon goût. Il a débuté par deux couplets remplis de roses, fraîches écloses, de zéphirs; de je ne sais quoi encore, et du refrein, *grimacé: à quatoze ans..... à quatoze ans.*

Après ce petit acte, passablement comique, sans le vouloir, un second chanteur, à lunettes, bâti en homme de guerre, et dont on attendait un son mâle et des airs vigoureux, est venu, sur un ton lamentable, psalmodier des jérémiades, et des paroles dignes de *Tristam Shandy*.

Quelques morceaux qui courent les rues, ont fait oublier ce dernier chanteur.

C'était le tour d'un jeune joueur de flûte: sa pose était étudiée au miroir. Des favoris, peignés avec un soin particulier, paraient sa tête aussi roide que le col de sa chemise. Ses doigts jouaient avec une grâce infinie sur son instrument, mais le malheureux n'en tirait que des sons faux, découpés; et semblait prétendre à une patente pour avoir trouvé le secret de faire raisonner durement une flûte. Nous avons eu le bonheur de nous en voir débarrassés.

Après je ne sais quels *concertos* et cantates : vraisemblablement celle à qui Fontenelle demandait : *cantate, que me veux-tu?* le chanteur *Tristam* a eu le courage de revenir. Cette fois on se croyait à un enterrement : il faut que ce monsieur n'ait pas un bon ami qui l'aide de ses conseils obligeans. Enfin, un musicien a paru : il a joué, on ne peut mieux, de la clarinette; exécuté des variations avec justesse, précision; et.... modestie; il a été couvert d'applaudissemens. L'effronté chanteur, qui s'était présenté le premier, n'avait pas encore achevé de déployer ses talens. On est venu placer un paravent sur le théâtre : notre homme s'est caché derrière, et s'accompagnant du violon, il prétendait, (avec sa bouche trop horriblement contournée, pour qu'il osât se montrer), il prétendait imiter l'accompagnement du cor, par un son nasal, plus ridicule qu'il ne serait décent de le dire. Cela fini, le virtuose s'est retiré satisfait.

Les musiciens lui ayant laissé prendre quelque repos, il est revenu triomphant,

pour donner le bouquet. C'était avec accompagnement de violon, ou pincement de cordes, le plus misérable jargon de treteaux que le boulevard ou la Courtille aient jamais entendu, sous le masque du carnaval. Prétendue lanterne magique en conversation; bêtises, gravelures effrontément débitées; bassesse de jeu, d'idées, d'expressions et de manières; tel a été le chef-d'œuvre de ce jongleur qui, très-égayant par son ridicule, a fait honte par son mauvais goût, et révolté par l'excès de son impudence.

Méfiez-vous du concert d'amateurs, bien plus que de la fortune du pot; bien autrement que du vin du cru!

Mardi 19 *décembre* 1815; *Saint-Pierre au Fort-Royal.*

Après avoir pris congé de mon ami, et loué un canot de poste, je me suis embarqué à midi pour le Fort-Royal, par un très-beau tems, et une légère brise de l'est.

Vers une heure, nous avons dépassé le village du Carbet, habité par des pêcheurs, et

nous avons continué route avec quatre rameurs, longeant la côte extrêmement près. Dans toute cette partie, les rivages sont formés de terre mêlée de gros cailloux, comme on en voit sur le bord de certains fleuves. Cette côte est coupée si perpendiculairement, en certains points, qu'il serait impossible d'y débarquer. Quelquefois la partie supérieure de ces terres littorales, est en rochers superposés en couches horizontales comme leurs bases. Les sommités sont revêtues d'une très-légère couche de terre végétale; aussi ne voit-on pas de culture aux environs.

A peu de distance du Carbet, dans l'intervalle de deux mornes, est le hameau de la Grande Ance, et un peu plus loin, celui de Belfontaine.

A deux heures, nous passons devant le bourg de Case-Pilote, situé au bord d'une petite baie, défendue par une batterie élevée sur un tertre du rivage. Les mornets qui entourent Case-Pilote sont incultes, excepté dans l'arrière partie, où se trouve une petite vallée verdoyante, avec une habitation sur la hauteur.

L'aloës est la plante qui domine dans toute l'étendue de cette côte.

A deux heures et demie nous voyons Case-Navire, près d'une plage de facile abord. Ce village est habité par des pêcheurs, comme l'indiquent les filets tendus le long de la mer, d'un bout à l'autre.

Il semble que les eaux se retirent dans cette partie; car avant d'arriver à Case-Navire, je distinguais deux rivages, l'un en roches façonnées par les vagues, et l'autre de sable, en avant du premier, à plusieurs toises.

La température est charmante; je pense que la chaleur est de plusieurs degrés moindre qu'à terre, d'où nous ne sommes qu'à vingt pas.

Il me semble avoir remarqué, tant ici qu'à la Trinidad, à la Grenade et ailleurs, que cette grande chaleur qui se fait sentir sous la zone équatoriale, tient particulièrement à la terre, et s'en exale immédiatement. C'est sa chaleur propre, laquelle jointe à l'effet des rayons perpendiculaires ou plus directs qu'en nos climats européens, donne lieu à cette température

brûlante, même à l'époque où le soleil est à une bien plus grande distance du zénith de ces latitudes, qu'il ne l'est des nôtres, lors du solstice d'été.

Dans le midi de la France, par exemple, sous quarante-trois degrés de latitude nord, le soleil n'est qu'à vingt degrés du zénith, le 21 juin de chaque année; aujourd'hui 19 décembre, il est à 38 degrés de la Martinique; cependant la chaleur dans cette île, est encore plus forte qu'en Europe, quoique moins incommode à supporter.

On y ressent, même après le coucher du soleil, un certain embrasement d'athmosphère qui doit provenir de cette chaleur inhérente à notre globe; d'autant que le soleil reste peu de tems à l'horizon, que la brise d'est modère ses feux, et que les rosées sont excessivement abondantes.

Nous venons de passer sous un fortin qui annonce l'entrée de la baie du Fort-Royal; je reconnais l'îlet à Ramiers, décoré du symbole des lis. Que d'évènemens depuis que je quittai cette rade en 1782!

A droite, sont les ances d'Arlet, dont les produits rivalisent ceux de Bourbon, lesquels ne cèdent qu'au nectar d'Arabie.

A gauche, la côte est de rochers, dont les parties supérieures sont maigrement revêtues de gazons et de quelques arbres rabougris.

Nos quatre rameurs sont nus jusqu'à la ceinture ; la sueur qui découle de leurs membres athlétiques, les fait paraître vernissés ou enduits à la manière antique. Il me semble voir le corps de bronze du gladiateur mourant, ou de l'esclave des Tuileries, ou de l'athlète Darès.

> Talis prima Dares caput altum in prælia tollit,
> Ostenditque humeros latos, alternaque jactat
> Brachia protendens, et verberat ictibus auras.
>
> Virg. æn. l. 5.

Nous venons de doubler la pointe qui nous masquait le Fort-Royal.

Les rochers de la côte ne sont plus de même nature que de Saint-Pierre ici. Près la baie du Fort-Royal, ils sont schisteux, avec fissures verticales.

J'aperçois deux vaisseaux de guerre, dont une corvette, sous pavillon blanc, mouillés

en rade, avec douze ou quinze autres bâtimens.

A gauche, sur une hauteur dominant la rade du Fort-Royal, on distingue le nouveau gouvernement, bâti par les Anglais, en arrière de la batterie. Cet édifice peu élégant, a coûté cinq cents mille francs; il est à nu sur un morne qu'il faut gravir, exposé à toute l'ardeur du soleil, après avoir passé sur un bac la rivière Madame. C'est l'usage des Anglais de placer ainsi, à quelque distance de la ville, la résidence des gouverneurs.

L'ancien hôtel du gouvernement subsiste encore; mais on l'avait laissé dégrader pendant les orages révolutionnaires. Il eût peut-être mieux valu le réparer; on aurait épargné les trois-quarts de la dépense qui a été faite, et l'on jouirait encore des avantages de proximité et de facile abord.

A trois heures et demie, je suis descendu à la Savanne du Fort-Royal, où mille souvenirs m'assiégeaient, et où je reconnaissais tout ce qui s'offrait à ma vue. Je suis allé directement dans la maison où j'étais sûr de retrouver des amis.

Mme..... que je n'avais pas vue depuis son enfance, était malheureusement très-incommodée. Elle est mère de deux demoiselles de seize et dix-huit ans, depuis peu revenues de Paris où elles ont été élevées.

Je me revoyais avec un charme indicible sous ce même toit où je fus si bien accueilli par les parens de la propriétaire actuelle. Les portraits de ces honnêtes et respectables époux étaient dans le salon : je n'avais pas besoin de les voir pour me rappeler des traits si parfaitement gravés dans mon souvenir.

Mercredi 20 décembre 1815; Fort-Royal (Martinique).

Ce matin j'ai eu le plaisir d'embrasser un ancien camarade de collége, M. G....., que je n'avais pas vu depuis 38 ans.

J'ai retrouvé pareillement un de mes compagnons d'exil, que j'avais vu partir de Paris l'année dernière, pour venir occuper à la Martinique un emploi très-distingué. Il descendait à cheval, le morne sur lequel on a bâti

la nouvelle résidence du gouverneur (Vittoria ou Bellevue). Il s'entendit nommer, et ne fut pas peu étonné en me rencontrant sur une montagne du Nouveau-Monde, à si grande distance des pays où nous nous sommes itérativement revus depuis vingt-cinq ans. M. de.... voulut revenir avec moi chez le gouverneur de la colonie.

Dès que j'eus l'honneur de saluer M. le comte de V....., je remis à l'instant ses traits, ayant autrefois fait plusieurs campagnes avec lui, sous M. le comte de G.: il remplissait alors les fonctions de major d'escadre. Nous parlâmes des célèbres combats des 9 et 12 avril 1782; et comme je lui dis que j'étais alors sur le vaisseau le *Triomphant*, il se rappela tout de suite que nous y perdîmes M. Du Pavillon, l'un des officiers les plus distingués que la marine française ait produits.

Le Fort-Royal est grandement changé à son avantage, depuis que je l'ai quitté; il est agrandi, assaini et embelli: je le préfère à Saint-Pierre, par la facilité d'y marcher en plaine; il y a aussi plus de promenades, et en pro-

portion plus de société. On a mis plus de soin dans l'ameublement des maisons. Les jeunes demoiselles y sont élégamment vêtues, et toujours folles de la danse.

Nous avons appris aujourd'hui que Napoléon Murat, ci-devant etc. etc. etc., a été fusillé à Naples, le 15 octobre dernier.

> Rarò antecedentem scelestum
> Deseruit pede pæna claudo.

J'ai passé la soirée chez Madame la comtesse de V.; j'y ai trouvé une douzaine de dames ou demoiselles, et quelques officiers.

Je causais en particulier avec le général, qui me racontait tout ce qui s'était passé à l'époque où la nouvelle de la rébellion de Buonaparte parvint à la Martinique. M. de V. a usé de beaucoup d'adresse; il a fait preuve de jugement et de fermeté dans sa conduite pendant cette crise : il a sauvé la colonie. Le général assembla les troupes, et les harangua; il trouva ensuite des prétextes plausibles pour éloigner, sans opposition, les officiers les plus dévoués à l'usurpateur. Ayant réduit la troupe

révolutionnaire à un nombre qu'il lui était facile de contenir par le zèle des milices, il se trouva dès ce moment, en état d'agir avec vigueur; et cependant il négociait avec les Anglais, et recevait secrètement des avisos pour traiter des conditions qui furent consenties à l'avantage de la colonie; car, outre que l'ordre y a été maintenu, les troupes auxiliaires sont au compte du gouvernement britannique, et ne laissent pas, en épargnant de l'argent au Roi, d'en répandre beaucoup du leur.

M. de V. a trouvé grand nombre de girouettes au moment du danger. Il ne manque pas de ces hommes, pour qui leurs grades ou leurs emplois sont l'unique objet de considération; ils seraient volontiers ministres sous un tyran, plutôt que de végéter sans appointemens sous le meilleur des Rois.

Nec defensoribus istis
Tempus eget!

M. de V., en me désignant le commandant de place, M. de Lozier, me dit : Voilà presque le seul qui, dans sa petite sphère, m'a peut-être aidé le plus efficacement et avec le plus de zèle.

En sortant du gouvernement, je donnais le bras à une dame et à sa fille, Madame S., mariée à un officier anglais. Elles étaient invitées, ainsi que d'autres personnes qui se retiraient avec nous, à un souper chez le général anglais L..... J'ai été engagé à faire partie de cette société, où se trouvaient M. de S., habitant, et ses deux demoiselles.

Le général nous a parfaitement régalés : le vin de Champagne, les douceurs, les fruits du pays, ceux à l'eau-de-vie, toutes les boissons agréables, rien n'a été épargné ; c'était un petit festin fort gai, dans une salle élégamment meublée. La musique s'est fait entendre une partie du tems, et si ces dames avaient cédé aux instances du général, nous aurions passé la nuit à table.

Sur les onze heures, nous nous sommes retirés. J'ai reçu l'invitation d'aller à la campagne chez le père des deux jolies demoiselles qui faisaient l'ornement du souper, invitation que j'ai acceptée de grand cœur.

Rentré chez moi, je cherchais à me rappeler à qui ressemblait le général anglais, sans songer

aucunement à son nom : j'étais sûr que j'avais vu et que je connaissais particulièrement quelqu'un dont il était le véritable portrait. Enfin je me souvins du général français, duc de L....., lequel ressemble trait pour trait, au général anglais de même nom, et dont il a de plus, l'âge, le teint, la taille et toutes les manières. L'anglais prétend appartenir aux L..... de France.

Il y a quelque tems qu'il dînait chez M. le gouverneur de V...... Celui-ci venait de porter en *toast*, la santé du roi d'Angleterre.

M. le commandant L..... prit la parole, en exprimant que Sa Majesté Britannique était honorée par le *toast* porté à sa santé par M. le gouverneur. Il voulait poursuivre; mais il s'embarbouilla dans sa phrase, et force lui fut de s'arrêter, ne pouvant aller outre.

M. de V......., pour le tirer d'embarras, lui fit quelques complimens, qu'il termina en disant qu'il était facile de s'apercevoir que le sang français coulait dans les veines du commandant L.....

Je sais, à n'en point douter, que Thalie est

redevable à ce dernier du *diamant* dont elle s'enorgueillit sur la scène française.

Jeudi 21 décembre 1815 ; Fort-Royal (Martinique.)

J'ai dîné aujourd'hui chez M. R......, fils aîné de mon ancien ami. M. P....., ci-devant ministre de la police de Jérôme Buo......., y dînait aussi : je ne lui ai connu ce titre qu'après qu'il est sorti. M. R. est marié à une dame créole qui, s'étant sauvée à la Grenade au commencement de la révolution, y épousa en premières noces un français, M. P., dont elle a eu, entre autres enfans, une demoiselle, aujourd'hui l'épouse du frère de son second mari. Ainsi la mère et la fille ont épousé les deux frères. Les deux ménages vivent ensemble sous le même toit : on ne pourrait trouver deux familles plus heureuses et mieux unies.

Il y a ici des troupes anglaises faisant le service dans les forts, en qualité d'auxiliaires. Le 81me régiment de ligne occupe le fort Bourbon, avec un très-beau détachement d'ar-

tilleurs. Un bataillon de noirs de *West-India-Rangers* est au Fort-Louis.

Les officiers anglais se plaisent beaucoup au Fort-Royal, où ils sont bien vus; ils sont extrêmement polis, et vivent dans la meilleure intelligence avec les habitans. Ces officiers donnaient hier un grand dîner, auquel étaient invités l'intendant et plusieurs habitans de la ville. Il ne s'y est rien passé d'extraordinaire; mais vers onze heures et demie du soir, un capitaine nommé Blood est sorti pour accompagner l'intendant chez lui; rentré vers minuit, il s'est couché; à cinq heures, son domestique est venu près de lui, et l'a trouvé mort, déjà froid. On suppose qu'il a péri d'un coup de sang, et qu'il aura été étouffé en se mettant dans son lit.

De même que toutes les personnes qui meurent de cette manière, il était très-puissant et avait le col fort court. Son enterrement a eu lieu aujourd'hui, peu d'heures après sa mort : il est infiniment regretté

Vendredi 22 décembre 1815 ; ***Fort-Royal (Martinique).***

Je viens de rendre ma visite à une respectable dame de ma connaissance avant la révolution. Elle jouit de plus de fortune qu'on n'en a besoin, à l'âge avancé qu'elle a atteint. On suppose qu'elle a plus d'un million comptant. Il y a peu d'années qu'elle fut sur le point de se remarier avec un M. de B., qui la courtisait dans ce but. Les parens élevèrent tant d'obstacles, que le mariage manqua. Mais comme le galant avait prévu la chose, et qu'il s'était fait donner un dédit en bonne forme, il emporta une somme considérable, et, s'il faut en croire la chronique, un riche écrin dont il était nanti.

Après midi, je me suis rendu à l'habitation de M. le chevalier de S., où j'ai trouvé Madame son épouse et deux aimables demoiselles ses filles.

La sucrerie est à deux ou trois portées de fusil de la ville, très-agréablement située en un sens, quoique sujette à des inconvéniens, à raison de cette même proximité. Les gens

de mer y commettent de fréquens dégats. *Qui terre a, guerre a,* dit-on; mais c'est une triste paix que celle qu'on obtient faute de propriété. De cruels souvenirs me font répéter le vers de Virgile :

O fortunati nimium sua si bona nôrint
Agricolas! VIRG.

Samedi 23 *décembre* 1815; *Fort-Royal* *(Martinique).*

Je suis allé ce soir me promener sur la savanne du Fort-Royal. C'est le nom qu'on a donné à une très-vaste place carrée, qui sépare la ville d'avec le fort et le carénage. On en a fait une très-jolie promenade, avec des allées sur les quatre côtés, et des bancs de distance en distance. Le milieu est occupé par un gazon que j'ai été étonné de trouver aussi vert et aussi frais sous la zone torride.

La ville a beaucoup gagné depuis trente années, en embellissemens et en étendue; elle est aussi infiniment plus saine qu'autrefois. Je regrette de ne pas y voir de réverbères, son pavé n'étant pas à beaucoup près aussi bon qu'il serait à désirer.

Dimanche 24 décembre 1815; Fort-Royal (Martinique).

Les Anglais ont maintenant des régimens de noirs pour le service des colonies. J'en ai vu un très-beau de quinze cents hommes à l'île de la Trinidad. Il y a ici un bataillon de noirs pour le service du fort et de la ville; les soldats blancs sont au Fort-Bourbon. Cet après midi, la troupe noire devait être exercée sur la savanne; je m'y étais rendu pour voir cette revue que devait passer le général L....., commandant anglais: la troupe avait déjà commencé le maniement d'armes; et le commandant était présent, lorsque des jeunes gens se sont approchés du bataillon. Le général leur a fait dire poliment de se retirer; un aide-de-camp est allé le répéter à ces messieurs, avec beaucoup d'égards.

Comme ils paraissaient ne pas se retirer aussi promptement qu'on le désirait, le commandant est venu leur observer qu'étant militaires, ils devaient savoir qu'on n'approchait

pas d'une troupe sous les armes, au point de passer entre elle et les officiers en fonctions. La chose a fini là pour l'instant; mais comme on en avait été témoin de toutes parts, le bruit s'en est bientôt répandu en ville. Des mesures ont été sagement prises de la part du chef de la station, afin de prévenir de nouvelles inconvenances de cette nature.

Cependant le commandant anglais était revenu au bataillon, et se trouvait à l'opposé du lieu de la première scène, précisément à quelques pas de moi, lorsque de très-jeunes gens (je ne sais si c'étaient les mêmes à qui le général L... venait de parler), sont venus, par deux ensemble, à la distance de huit ou dix pas les uns des autres, et en certain nombre, passer sous le nez du commandant à cheval, tout près de la troupe; ce dont l'anglais a été choqué au point que son visage en était enflammé. Je craignais qu'il n'éclatât; je souffrais de me trouver involontairement témoin de cette scène muette quoique très-expressive. L'anglais a su se faire violence et maî-

triser son ressentiment ; ce dont on ne trouverait peut-être pas un autre exemple sur cent chefs pris au hasard, en les supposant dans une circonstance semblable.

Ces jeunes gens, par des motifs dont on est loin de leur faire un reproche, et que l'ardeur du jeune âge a d'autant plus de peine à comprimer en de justes limites, qu'ils naissent évidemment de cette fierté nationale qui sied aux cœurs français, ces jeunes gens se sont exposés à quelque désagrément dont la réaction eût atteint leurs compatriotes. C'était ici le pot de terre contre le pot de fer. Les habitans font leurs affaires avec les anglais, et sont généralement pour eux. Nous sommes très-heureux, disent-ils, les Anglais se comportent bien ; leur présence est nécessaire ; qu'avons-nous besoin que l'on vienne étourdiment compromettre notre tranquillité ?

L'exercice fini, la musique a continué de jouer pendant une heure, à la satisfaction d'un grand nombre de dames qui étaient venues à la promenade.

Le tems était délicieux, la soirée fraîche,

au maximum de la température équatoriale; le soleil étant encore aujourd'hui au tropique du capricorne, et par conséquent à la plus grande distance où il puisse être des lieux au nord de l'équateur.

Mardi 26 décembre 1815; Fort-Royal (Martinique).

J'ai eu le plaisir de revoir aujourd'hui mon compagnon de voyage de Philadelphie à la Martinique, M. le conseiller D.... et Madame sa mère à laquelle il m'a fait l'honneur de me présenter. J'ai déjeuné et dîné chez eux où j'ai retrouvé un chevalier de Saint-Louis, ancien officier d'Auxerrois, M. de G......, avec qui j'avais fait les campagnes d'Amérique et celle de 1792, à l'armée de S. A. S. Mgr le Duc de Bourbon. J'ai pareillement rencontré deux autres officiers de ma connaissance, M. de C...., qui était au Fort-Royal, à l'époque où je m'y trouvais, en 1780, et M. de X......, ancien garde-du-corps, qui s'est rappelé de m'avoir vu à Londres. Il m'a été

agréable, en retrouvant ces messieurs, de causer avec eux d'autres personnes de leur connaissance et de la mienne, et d'apprendre des nouvelles de plusieurs individus faits pour m'intéresser, et dont j'étais inquiet.

J'ai été étonné, en allant prendre le frais à la Savanne, de n'y pas trouver une seule dame, à l'heure de la promenade; hier, on y en comptait plus de cinquante. Serait-ce que la toilette du jour de Noël avait donné lieu à ce rendez-vous de belles? Triste motif, si c'est le véritable : si la vanité mal entendue nous porte à briller un jour, outre mesure, pour nous priver ensuite d'un plaisir innocent, d'un exercice agréable et nécessaire; parce que le luxe est porté à un point tout-à-fait sans rapport avec les moyens. Quel autre motif assigner à la retraite des dames, lorsque le tems invite à respirer le frais; quand on a la passion de voir et d'être vue, et qu'on doit avoir besoin de se dissiper et de prendre l'air, après être resté tout le jour enfermé chez soi.

Toutefois je me plais à observer que les

femmes donnent ici l'exemple par un mode de vivre infiniment plus régulier qu'on n'est généralement disposé à le croire en Europe. Elles sont excellentes mères de famille; si elles ont un défaut, c'est de pousser à l'excès l'amour qu'elles portent à leurs enfans. Admirable faiblesse qu'applaudit la nature, et d'où résultent la santé des enfans et des mères, le charme des familles; et les liens indissolubles qui les unissent.

Plût à Dieu qu'il n'en résultât aucune difficulté pour se résigner aux sacrifices de tout genre qu'exige le plus précieux de tous les biens, le trésor incomparable...... l'éducation!

Vous dont le ciel a doté la famille,
Et qui portez un tendre amour
(En bonne mère) à votre fille;
Quand sur ce front où candeur brille,
Quatorze printems de retour,
Auront gravé : sémillante et gentille :
Écartez de votre maison
La mulâtresse ou la mistivè,
Ou la carteronne lascive
Dont la lubrique liaison
Couvre le but secret d'infiltrer le poison
De la flamme la plus active
À sa jeune victime ingénue et naïve.

L'ennemi le plus dangereux,
C'est l'amant femme à la trompeuse cotte,
Au teint de cuivre, au regard plein de feu;
Sucet ardent qu'on nomme la *Cocotte;*
Infatigable aux ébats amoureux!

Mercredi 27 décembre 1815; *Fort-Royal* (*Martinique*).

Ce soir, je suis allé faire ma cour à une dame dont j'avais autrefois connu la mère au Fort-Royal.

Madame De.... a passé l'époque de la jeunesse, mais elle plaît par sa douceur et l'absence de toutes prétentions.

Mr...., qui se trouvait dans cette société, est un homme de talent, très-au fait des intérêts de la Colonie : quoique froid en apparence, il a le cœur excellent, et cette aimable tournure d'esprit qui se plaît à satisfaire, autant que justice le permet, quiconque est en relation avec lui.

Mr... n'est ici qu'en passant, quoique il y ait un hôtel; sa demeure habituelle est à Saint-Pierre, où il a son principal établissement.

Sur le tard, nous sommes allés faire quelques tours de promenade à la Savanne ; après quoi nous sommes rentrés à l'hôtel, où le reste de la soirée s'est passé à causer, à boire du punch, et à faire de la musique ; Mme De... jouant du piano. Avant de me retirer, j'ai reçu l'invitation de venir dîner chez elle ; je m'y rendrai avec plaisir.

Jeudi 28 décembre 1815 ; Fort-Royal (Martinique.)

J'étais invité à dîner chez Madame De..., mère d'un de mes amis, avec qui je suis venu des Etats-Unis à la Martinique. Mme D.... a été une très-jolie femme, aimant les plaisirs de la société, et jouissant d'une fortune qui lui permettait de les suivre. Aujourd'hui ses idées se sont portées vers la dévotion ; elle ne sort plus que pour aller à l'église.

Nous devions dîner de bonne heure, parce qu'elle avait engagé M. Rion, curé du Fort-Royal.

L'abbé Rion est un vénérable ecclésiastique ; dès qu'on le voit, on a pour lui de l'estime et

du respect. Il est presqu'aveugle, et paraît épuisé de macérations.

C'est une des nombreuses victimes des furies révolutionnaires, échappée de Sinamari. Nous avions aussi à dîner deux ecclésiastiques espagnols, un chevalier de Saint-Louis, deux dames, deux demoiselles ; enfin nous étions douze, lorsqu'on a vu venir un officier de marine, commandant un petit bâtiment de l'Etat. Une des dames qui était près de moi, ayant observé tout bas à la maîtresse de la maison, que nous allions nous trouver treize à dîner, a ouvert secrètement l'avis de mettre les deux demoiselles à une petite table, ce qui a été fait à l'instant. Sans cela je suis convaincu que l'épouse du commandant du Fort, Mme De... ne se serait pas mise à table.

Le dîner était exquis ; les vins, les liqueurs, le café délicieux : on ne peut faire les honneurs avec plus de grace que Madame de.. et Monsieur son fils.

Après dîner, nous avons pris l'air dans la bananerie où le frais se faisait sentir dès cinq heures, et nous y sommes restés jusqu'au moment de la promenade.

Vendredi 29 décembre 1815; Fort-Royal (Martinique.)

Aujourd'hui, je me suis rendu à l'invitation de M...... Nous étions environ douze à table, dont deux dames, deux demoiselles, un officier de marine, un officier anglais, le commandant du Fort, une ou deux autres personnes et moi.

Le dîner s'est passé assez gravement. Ces sortes de réunions chez les hommes en place, ne peuvent jamais avoir le liant, la grâce et la gaieté des sociétés particulières, où règne une certaine intimité. L'on s'y attend; l'esprit se monte en conséquence.

Après dîner, ces dames étant sorties, je me suis trouvé long-tems seul avec M. ***, qui est assez silencieux de son naturel; je le suis beaucoup, et comme c'était à moi de faire les frais en cette circonstance, cela n'a pas laissé que de me gêner un peu; mais en certaines choses la bonne volonté donnant des moyens, il ne m'a pas été difficile d'entretenir la conversation; à l'arrivée d'un renfort, j'ai

pris quelque repos. Les dames étant rentrées, on a causé *ab hoc* et *ab hac*; on a joué aux échecs; nous avons bu du punch. Mlle de..... s'est mise à son piano. La soirée s'est ainsi passée en tuant le tems, et comme si le soldat nègre, en faction à la porte, avait eu la consigne d'empêcher le plaisir d'entrer, ou que ce dernier eût été effrayé d'une face africaine. Tant y a, que nous ne l'avons pas aperçu, et qu'ayant trouvé ma belle, je me suis esquivé sur les dix heures, en songeant à l'ouvrage de cet anglais qui a écrit sur les inconvéniens de la société, les ennuis, les contrariétés, les langueurs et les dégoûts qui s'y glissent, au milieu des fêtes et des bals, des festins et des cercles, dans les jeux, aux promenades, à la comédie, et enfin partout où l'on prétend commander au plaisir, et le faire entrer bon gré malgré.

Le plaisir vient quand on n'y songe pas ;
Il est rétif dès l'instant qu'on l'appelle :
On le commande ; il fuit à tire d'aile :
En l'oubliant..... il brille sur nos pas.

Samedi 15 *décembre* 1815. *Fort-Royal.*

Madame de... m'avait engagé à dîner aujour-

d'hui chez elle. Je lui avais porté la nouvelle de l'arrivée du paquebot à Sainte-Lucie. Son fils était parti pour le Lamentin ; nous nous flattions que nous aurions eu dans la journée, des lettres de sa femme, de ses enfans et de son frère qui est dans la maison du Roi. Il y a près de douze semaines qu'il est séparé de son épouse que j'accompagnai à bord du navire *Les*..., en rade de Newcastle, avant son départ pour l'Europe.

Notre espoir a été trompé pour le moment; mais nous aurons certainement les lettres demain. En parlant des divers membres de sa famille, Madame de.... devait naturellement porter ses souvenirs sur un être qui lui fut si cher, sa fille (la seule qu'elle eût) morte en couche de son premier enfant, à l'âge de seize ans! Elle avait épousé M. de B......, fils d'un conseiller, riche propriétaire à la Martinique.

Madame de.... n'a pu retenir ses larmes en se rappelant une perte si foudroyante pour elle. Il n'y a pas encore un an que cette jeune personne a cessé de vivre. Belle et remplie de qualités, elle faisait le bonheur de sa

famille. Sa mère qui si récemment encore, se sentit pressée dans ses embrassemens, entourée de son fils, de sa bru, de ses petits-fils, de son gendre et d'autres parens et amis, se trouvait, il y a peu de semaines, absolument seule, et livrée au mortel désespoir d'avoir perdu à jamais l'objet de ses plus chères affections. Cruelle destinée, dont la société offre chaque jour des exemples, faits pour exciter les idées philosophiques, prévenir contre trop d'attachement aux affaires mondaines, et aguerrir l'esprit contre les chances les plus dures qui sont le partage de la vie, et qu'il est bon d'entrevoir par fois, même dans le cours des prospérités, afin d'être prêt à les supporter, quand arrive l'inévitable moment où elles fondent sur nous.

Souffrir, mourir c'est le destin
Qui nous attend dans cette vie :
Quel homme a droit d'exciter notre envie
Si, dans le jour, il peut trouver la fin
De ce bonheur dont son âme est ravie ?

Sapienter idem
Contrahes vento nimium secundo,
Turgida vela. HORAT. *od.* 7, *l.* 2.

FIN DU PREMIER VOLUME.

9/0/-

